



ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

M^e^. DE MONTALEMBERT.

TOME QUATRIÈME.

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET Cie. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

1801. — 9.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE C.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 22 juin 17..

Je commençois à être un peu plus tranquille, avant-hier, lorsque je vous écrivis, ma chère soeur. Alfred ne m'ayant pas envoyé chercher, j'espérois que la journée se passeroit sans trouble, et que j'aurois le tems de vous rendre compte de celui que deux femmes occasionnent ici; mais après vous avoir parlé des observations que j'avois faites à Key...., je reçus un billet d'Alfred, qui me prioit d'aller le joindre. Il avoit, me mandoit-il, des choses impor-

tantes à me communiquer ; je me rendis donc sur-le-champ aux allées de Tourny, où il m'attendoit.

Je trouvai Alfred ayant la tête absolument perdue. Il vouloit partir pour Key...., enlever Elise et l'épouser. Il m'apprit que son père étoit déterminé à écrire à M. Duménil, pour lui rendre sa parole. Je tâchai de le calmer. Il me fallut de l'adresse et du tems pour en venir à bout. J'obtins de lui qu'il ne feroit point d'éclat. Je lui fis promettre que non-seulement il renonceroit à ses projets, mais que même il se garderoit de compromettre Elise en aucune manière ; ensuite pour ne pas l'irriter en multipliant mes oppositions, je consentis à ce qu'il envoyât Marc à Key. . . ., pour demander une entrevue à Elise. J'espérois, s'il obtenoit cette faveur, que l'innocence d'Elise lui en imposeroit, et que les conseils qu'il recevroit d'elle, auroient plus de puissance que les miens.

La position critique où nous sommes, n'est autre chose que l'ouvrage de madame

de Grandval. Cette femme habituée à ne point trouver de résistance à ses désirs, ne sait plus se contraindre lorsqu'elle désespère de les satisfaire. Alfred m'apprit que son père avoit écrit à M. Duménil, pour l'engager à recevoir sa visite; qu'il parloit de rompre avec un homme assez insolent pour avoir refusé la demande qu'il lui avoit faite d'aller le voir à Key.... Je trouvai tout simple, d'après le plan que M. Duménil avoit formé, qu'il n'eût pas accepté la proposition; et ne pouvant supposer què le Comte fût homme à s'exposer aussi légèrement à un refus, je devinai facilement que la dèmarche qu'il venoit de faire, ne pouvoit être que le résultat d'un conseil perfide.

Je ne pouvois soupçonner que madame de Grandval; je passai chez elle avec le projet de l'humilier. Je savois, par expérience, que le vrai moyen d'apprendre d'elle la vérité, étoit de piquer son amour-propre. En amant soupçonneux, je débutai, en entrant chez elle, par établir une querelle,

qui devoit naturellement amener des justifications maladroites ; je me gardai de les prendre pour bonnes ; en les rejetant, il me fut facile de blesser son amour-propre, et de la disposer à l'humeur communicative que lui donne son orgueil, quand mes procédés excitent sa vengeance. « Dépend-il de moi, Monsieur, me dit-elle, d'empêcher le comte de Boransac de s'offenser d'une opiniâtreté aussi insultante que celle de l'entêté Duménil ? Et lorsque fatigué de la position où son insolent ami l'a placé, le Comte désire d'en sortir, il me paroît important de ne pas exposer un homme tel que lui à être mal reçu ; que puis-je faire de mieux que de l'engager à écrire un mot pour annoncer sa visite ? Je suis depuis longtems liée avec la famille de Boransac ; je n'ai aucune raison pour m'intéresser à celle de Duménil ; je ne vois dans mes conseils que l'honneur de mes amis à défendre, sans m'inquiéter comme vous de ce qui peut en résulter pour la famille bourgeoise, dont l'alliance n'a rien de flat-

teur pour Alfred. » Elle continua sur ce même ton, à me prouver que si le Comte n'avoit pas encore rompu définitivement avec M. Duménil, elle n'en avoit pas moins fait tout ce qu'il falloit pour cela.

Instruit de ce que je voulois savoir, je quittai madame de Grandval, que j'abandonnai à ses réflexions. Elle en fit sans doute qui lui inspirèrent la crainte de perdre le certain pour l'incertain; elle m'écrivit lettres sur lettres, pour m'engager à aller chez elle. J'employai quelques jours, par mes conseils et mes reproches, à remettre le Comte dans des dispositions moins inquiétantes, et lorsque je fus tranquille sur ce ce point, je retournai chez madame de Grandval.

Je retrouvai la belle d'une humeur douce et caressante; elle avoit repris cet air séduisant, dont mes sens me rendent toujours l'esclave. Elle fit facilement renaître en moi l'indulgence qui m'abandonne si rarement, et je passai, sans le vouloir et

sans y songer, une soirée agréable, dont le tête-à-tête fit tout le charme.

Une disposition différente amena naturellement une confiance plus douce. L'amour de mademoiselle de Belval pour Alfred, me fut présenté avec un air de bonté et d'intérêt, comme étant du plus grand danger pour Elise. Par l'avis que me donna la Présidente, de veiller à ce que le Comte ne fût pas séduit par l'amour de mademoiselle de Belval pour Alfred, ni par la fortune et les prétentions de son père, je sus combien de ce côté encore, on avoit travaillé pendant mon absence à détruire les espérances d'Elise.

Depuis mon retour ici, j'ai donc employé chaque jour à détourner les coups qui nous sont portés. La Presidente a marché de concert avec moi pour repousser les attaques de M. de Belval. Mais en fixant le même but que moi, elle n'a pas pris le droit chemin; dans sa route tortueuse, elle a su détourner le Comte des séductions du Belval, sans perdre un pouce de

terrain, dans le projet de la rupture avec M. Duménil.

J'espérois cependant, par mes soins continuels, avoir au moins rétabli l'équilibre, jusqu'à ce que je pusse faire pencher la balance de notre côté, lorsqu'Alfred m'apprit que le Comte alloit écrire sa lettre de rupture. Nous nous rendîmes à l'hôtel de Boransac; et ce ne fut qu'avec bien de la peine que je parvins à remettre un peu de calme dans l'esprit du Comte, qui m'a enfin donné sa parole d'attendre, avant de prendre un parti, et de ne rien faire sans me consulter.

Si le Comte étoit capable d'oublier sa promesse, la douleur de son fils l'en feroit souvenir; il est dans un état digne de pitié. Elise a refusé l'entrevue; et quoique sa lettre à Alfred soit aussi remplie de sentimens que de raison, quoiqu'on apperçoive à chaque ligne un combat entre le devoir et l'amour, Alfred n'en est pas moins dans un état à faire craindre qu'il n'en perde la raison.

Le même jour à minuit.

Lorsqu'un malade retombe souvent dans les mêmes crises, le calme momentané que les remèdes procurent, ne doit pas donner une sécurité aveugle au médecin. Sans désespérer, j'ai de la crainte; je dois donc redoubler mes soins auprès de mes deux malades, et leur donner les calmans dont chacun, dans son genre, ne cesse d'avoir besoin.

Ne pouvant faire partir ma lettre aujourd'hui, je l'avois interrompue, pour me rendre chez MM. de Boransac. Le Comte a une petite attaque de goutte qui le retient chez lui; je savois que les Belval et la Présidente devoient aller lui tenir compagnie. Non-seulement je voulois par ma présence, empêcher les attaques qu'on médite contre mes deux amis, mais encore porter le contre-poison, dont les circonstances présentes exigent que je fasse un continuel usage.

En arrivant chez le Comte de Boransac,

je l'ai trouvé seul avec les deux femmes Rivales l'une de l'autre, j'ai pensé que je pouvois les laisser ensemble sans danger ; l'intérêt de chacune les forçoit à la circonspection. Je suis donc monté avec sécurité dans l'appartement d'Alfred ; il m'a témoigné beaucoup d'humeur sur les visites que son père venoit de recevoir. Je suis demeuré avec lui jusqu'au moment où j'ai entendu la voiture de M. de Belval. Ma présence dans le salon devenoit nécessaire, j'y suis rentré pour veiller à ce que le père ne pût profiter des *à-parte* dont la fille, en occupant la Présidente, ne manqueroit pas de lui fournir l'occasion. Alfred m'a suivi peu de tems après, et je n'ai pas perdu un instant, pour détourner, par mes adroits regards, les différentes manœuvres de la petite assemblée. Je suis resté le dernier ; maître du champ de bataille, après la retraite de l'ennemi, j'ai employé quelques instans à fortifier mon parti, avant que de me retirer chez moi.

En rentrant, on m'a remis votre lettre

du 15, ma chère sœur ; elle m'a inspiré. Si nous réussissons dans le projet qu'elle vient de me faire naître, nous courrons d'abord au plus pressé, en éloignant les espérances de M. de Belval, et nous fournirons ensuite, par la même occasion, à la Présidente, le tems nécessaire pour réfléchir aux inconvéniens qu'il y auroit pour elle de brouiller tant de monde.

Vous me mandez que le comte de T... cousin-germain de votre mari, vient d'être nommé ambassadeur à la cour de St.-James. Il faut, ma chère soeur, employer votre crédit, celui de votre ami, et remuer, comme on dit, ciel et terre pour obtenir qu'Alfred suive l'ambassadeur : c'est une occasion honorable de lui faire commencer sa carrière dans le corps diplomatique; on n'en peut trouver une plus heureuse pour le soustraire aux dangers qu'il court ici; quand il sera parti, le Comte ne songera plus à le marier pour se venger de M. Duménil. M. de Belval ayant du tems devant lui, sera moins pressant, et en nous laissant respirer,

il nous donnera plus de présence d'esprit pour chercher les moyens de nous remettre en faveur au château de Key... dont l'absence d'Alfred nous rendra, je pense, le libre accès. Alfred par son intelligence pourra se rendre assez intéressant à son début dans les affaires, pour flatter l'amour-propre de son père, et faire revenir M. Duménil de ses préventions. Alfred ainsi occupé, ne pourra que se bien conduire; son amour pour Elise excitera son zèle à acquérir une réputation, que nous saurons augmenter et faire valoir à propos, pour rendre nos sollicitations irrésistibles auprès de M. Duménil. L'orgueil du Comte flatté dans un point, sera moins irritable dans l'autre. Plus j'y réfléchis, et plus ce hasard me paroît heureux dans la circonstance où nous nous trouvons. Je ferai peut-être verser quelques larmes à la Présidente; mais si je daigne les essuyer, elle devra me pardonner le tour que je lui joue. Sans déranger beaucoup ses affaires, je lui ôte seulement le pouvoir de nuire à celles des autres.

Il faut absolument, ma chère amie, que vous terminiez cet arrangement au gré de mes désirs. N'allez pas plaindre Elise de cette séparation forcée; elle lui devra peut-être un jour son bonheur.

Adieu, pour ce soir, ma chère Adèle; je vais m'occuper de la manière dont je traiterai cette affaire avec le Comte. Je ne ferme pas ma lettre; je vous écrirai demain le résultat de ma conversation.

Le 23 juin.

J'ai fini notre affaire : j'ai su si adroitement flatter l'orgueil du Comte, que je l'ai déterminé à demander au duc de *** de faire nommer Alfred pour suivre le comte de T*** à Londres. La lettre du comte de Boransac au duc de *** doit partir par ce même courier. Ne perdez pas un moment, ma chère Adèle, pour faire réussir cette affaire; elle nous tirera d'un mauvais pas, je vous assure. Je n'aurois peut-être pas, malgré mes efforts continuels, lutté longtems encore avec avantage contre les intri-

gues de la Présidente, et les manœuvres de M. de Belval. Le Comte m'a paru ce matin plus empressé que jamais à trouver, dans le mariage de mademoiselle de Belval avec son fils, un sujet de vengeance contre M. Duménil; je ne dois la parole qu'il m'avoit donnée de ne rien décider encore, qu'à l'état de mélancolie où est Alfred, que la Présidente (par un motif bien différent du mien) avoit fait valoir; elle veut aussi obtenir du tems pour pouvoir faire rompre avec M. Duménil, sans avoir à craindre un résultat qui la priveroit du prix qu'elle compte retirer de ses peines.

Cependant la Présidente est si jolie; qu'après le départ d'Alfred, je sens qu'elle n'aura pas de peine à me faire oublier ses erreurs. D'après mes principes (suite d'un sentiment d'équité) puis-je ne pas excuser une jolie femme de partager nos torts? Combien d'hommes qui n'ayant qu'à se féliciter d'un lien que l'amour a formé, et que l'estime devroit resserrer, n'en vont pas moins recherchant de nouveaux objets, sans

s'inquiéter de l'injustice qu'ils commettent, et des douleurs qu'ils causent! La Présidente tient encore à moi, comme nous tenons à la femme que nous trompons, que nous affligeons, et que nous ne quittons que lorsque nous la remplaçons par celle que nous devons à son tour tromper, affliger, et quitter: voilà pourtant comme se passe la vie! Ne blâmons pas qui nous imite; gémissons de valoir si peu, et de n'attacher du prix qu'à la poursuite d'un bonheur, dont presque toujours nous sommes fatigués dès que nous l'avons atteint.

Adieu, ma chère sœur; j'ai décidé avec le Comte, que nous ne parlerions à Alfred de la place que nous sollicitons pour lui, qu'après l'avoir obtenue. Gardez-nous le secret; Elise et Alfred sauront assez tôt qu'on les sépare, mais ils apprendront en même-tems que c'est pour travailler plus sûrement à les unir.

LETTRE CI.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 30 juin 17..

Non, ma chère Adèle, non; je ne parlerai point à ma tante; je n'aurai pas la barbarie de lui ouvrir mon coeur, pour lui donner le spectacle déchirant de mes combats, de mes douleurs; non, je n'aurai pas l'imprudence de lui confier des démarches forcées que ses conseils ne pourroient plus arrêter. Il n'est plus tems de reculer; il faut bien que je dédommage Alfred de tout ce qu'il souffre pour moi! Il faut enfin, pour trouver la force de supporter mes peines, que j'adoucisse les siennes.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 18. Ma tante, me dites-vous, réclame, et mé-

rite ma confiance. Hélas! je l'aime de toute mon ame, cette excellente femme; et ce n'est que ma tendresse pour elle qui m'engage à ne point lui donner une confiance entière. Je ne veux point que sa complaisance pour moi l'expose à se brouiller avec mon père dont elle a besoin, ni que son opposition me force à choisir entre la résistance à ses conseils, ou une condescendance qui augmenteroit mes douleurs en m'ôtant les seuls moyens qui me restent pour calmer Alfred. Ma correspondance avec lui ne peut plus se rompre, sans courir le risque de nous perdre par les imprudences que son désespoir lui feroit commettre.

Alfred m'a demandé une entrevue... *Il falloit me voir, il falloit me parler. Il ne pouvoit plus supporter ses inquiétudes, sa douleur.....* Sa lettre m'a fait répandre des larmes; cependant j'ai eu le courage barbare de me refuser à une démarche qui eût calmé sa peine. Ma tante eût-elle pu me donner un autre conseil? Ai-je besoin de consulter pour remplir mes devoirs? Hé-

las ! si j'avois manqué de soumission à des ordres cruels, j'aurois bien plus encore besoin de soutien !

Quelle ressource puis-je donc trouver dans une confiance sans bornes, auprès d'une femme sensible que je ne puis que tourmenter, en lui faisant partager ma situation ? Croyez, ma chère Adèle, que pour me refuser à la demande que vous me faites, il faut que j'aie des motifs aussi justes. Je ne dois laisser couler mes larmes sur son sein, que lorsque mes chagrins me laisseront au moins dans une position où je ne pourrai plus la compromettre.

M. de Coulanges nous quitte la semaine prochaine ; mon père lui a accordé peu de tems de *vacances*, ce sont ses expressions. Il lui a fait promettre qu'il reviendroit avant le mois d'août. Oh ! il reviendra le favori de mon père ! Il reviendra, et Alfred ne viendra pas ! . . . .

Que repondra Alfred au refus que j'ai fait de le voir ? Il ne m'a pas écrit un seul mot depuis la réponse cruelle que je lui ai

envoyée. Que fait-il ? que pense-t-il d'une rigueur poussée peut-être trop loin ? Ah ! s'il avoit été témoin de mes larmes, de mes combats, de ma foiblesse, du désespoir que j'ai éprouvé, lorsque j'ai déchiré des lignes que l'amour le plus tendre avoit dictées ; pour en tracer de conformes à un impitoyable devoir ! S'il pouvoit connoître l'excès de ma tendresse ! il sauroit, lorsque je l'afflige, que je suis mille fois plus à plaindre que lui.

Depuis plusieurs jours, ma chère Adèle, j'ai résisté à l'envie de vous écrire. Toujours, et toujours vous fatiguer de mes tourmens, est un tort que je me reproche, et que sans cesse je renouvelle. Viendra-t-il le moment de l'espérance ? Arrivera-t-il l'instant où j'aurai des choses plus douces à confier à votre touchante amitié ?

Mon père compte avoir beaucoup de monde ici vers le mois d'août. Quel supplice ! Que ne m'est-il permis de fuir au fond d'un désert ! Tout le monde peut venir.... ce n'est qu'à mon Alfred seul que

l'entrée de la maison est interdite ! Oh ! j'espère que la nature succombera enfin sous le poids de la douleur ! Je l'espère, je le désire. Ce vœu n'est-il pas le seul que je puisse former, lorsque je n'entrevois plus d'autre terme à mon malheur ?

Adieu, mon Adèle. Soyez heureuse, vous, et conservez le souvenir de votre malheureuse amie.

LETTRE CII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 2 juillet 17..

J'ai cru devoir prendre du tems pour essayer de calmer ma peine. Vain espoir, vain projet, chaque jour aigrit ma douleur. Vous refusez de me voir, Elise !... Ah ! je n'ai pas voulu vous importuner de plaintes inutiles qui n'excitent plus votre pitié ! Vous

m'ordonnez de vivre, et vous faites de ma vie un supplice ! Chaque fois que je vous sollicite d'adoucir ma peine, vous m'opposez un prétendu devoir. En est-il un plus sacré que d'apporter quelques consolations au fond de mon cœur ? Mais puisque vous êtes sans pitié pour les maux que j'endure, qu'ai-je à redouter en vous faisant connoître le désespoir où votre rigueur me livre ?

Vous croyez m'avoir tout sacrifié en me permettant de vous écrire, en consentant à me répondre ? Quel mal est-il donc résulté pour vous d'une complaisance dont l'amour vous eût fait un devoir, si vous connoissiez tous les droits qu'il doit avoir sur une ame sensible ! Mais votre froide raison vous permet la mesure, le partage de vos sentimens; et lorsque je ne respire et ne vis que pour vous, il semble que je ne sois qu'un objet secondaire que vous sacrifiez à des convenances.

Qu'eût-il résulté d'une entrevue qui eût ranimé mon courage, et dont le plus profond mystère eût ôté le danger ? Qu'en eût-

il résulté ? De calmer ma douleur, de me rendre un instant de bonheur, en me prouvant qu'autant que votre père, Alfred a des droits sur votre cœur, et que vous savez aussi obéir à l'amour, en adoucissant des loix dont je n'ai pas mérité la rigueur.

Que n'ai-je point à craindre de votre aveugle soumission aux ordres de votre père ! Un jour viendra peut-être, où il dictera mon arrêt de mort, en disposant de sa fille, comme d'un bien sur lequel mes droits lui paroîtront anéantis; et vous croirez sacrifier à la vertu, lorsqu'une trop foible résistance vous rendra, au mépris de vos sermens, coupable envers l'amour et l'honneur!

Non, Elise, non; je ne puis plus supporter la position où l'on m'a placé; je ne puis plus, je ne veux plus endurer ce que je souffre. Si vous m'aimez, craignez les effets de mon désespoir.

LETTRE CIII.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 11 juillet 17..

Comment vous peindre mon étonnement d'avoir vu ce matin l'abbé Aimery sortir de chez mon frère ? Ma surprise et mon inquiétude m'ont causé tant de trouble, que dans le premier moment je n'ai pas songé à appeler l'Abbé, et lorsque je suis revenue de mon émotion, il n'étoit plus tems, il étoit déjà remonté en voiture.

Que veut dire cette visite ? Je n'ai pu trouver l'occasion de questionner mon frère à ce sujet. Il est parti une heure après la visite de l'Abbé, pour aller au château de Nérac, où il compte passer quelques jours.

Les vieilles Demoiselles, comme Elise les nomme, marient leur nièce : c'est mon frère qui établit cette jeune orpheline. Nous étions priées ainsi que lui, d'assister à cette noce; mais une noce! quelle fête à proposer à la pauvre Elise!

Dans le premier moment, Elise n'avoit osé refuser à son père de le suivre, pour être témoin du bonheur d'une jeune fille à laquelle il témoignoit de l'intérêt, et avec qui Elise elle-même avoit fait connoissance, lorsqu'elle fut avec vous au château de Nérac. Je l'ai examinée, lorsque mon frère a parlé de nous mener avec lui; je me suis apperçue de l'agitation dans laquelle cette proposition l'avoit mise. J'ai pensé qu'en effet, être témoin d'une noce, devoit ajouter à la contrariété qu'elle paroît éprouver de s'éloigner d'ici. Je l'ai priée avec tant d'instance de me dire si ce voyage la chagrinoit, que j'ai enfin arraché d'elle l'aveu qu'elle aimoit mieux rester. En me demandant d'obtenir de son père la permission de ne pas le suivre, elle n'a pu retenir ses

larmes. Pauvre enfant, qu'elle m'a touchée! J'aurois pu profiter de cet instant d'attendrissement pour solliciter sa confiance; mais je n'ai pas voulu me presser. J'espère, pendant l'absence de mon frère, trouver l'occasion de réclamer les droits que me donne ma tendresse pour elle. Je suis étonnée de la tranquillité de mon frère, qui en accordant à Elise la permission de rester, ne m'a fait aucune question sur ses motifs, ni témoigné la moindre inquiétude sur ce goût sédentaire si peu naturel à l'âge d'Elise.

Si j'avois pu savoir le sujet et le résultat de la visite de l'Abbé, j'aurois peut-être trouvé dans cette démarche quelque consolation pour Elise. Je n'ose lui parler de cette visite, dans la crainte d'augmenter ses inquiétudes. Il m'est bien cruel de ne pouvoir adoucir ses peines.

Mais, mon amie, qu'avez-vous donc écrit à cette chère enfant? Est-ce la demande que je vous ai priée de lui faire, qui la chagrine? Je ne puis le croire; cepen-

dant voilà deux fois que je la surprends lisant une lettre qui fait couler ses larmes, et chaque fois j'ai remarqué le soin qu'elle prend à cacher à mon approche cette lettre dans son sein. Je ne lui connois point d'autre correspondance que la vôtre, et je suppose que si quelqu'un partageoit avec vous sa confiance, sa tante auroit la préférence sur tout autre. Je suis décidée à ne rien épargner pour engager son coeur à communiquer avec le mien.

Ne croyez-vous pas, chère Marquise, que la visite de l'Abbé ne peut avoir qu'un motif consolant pour nous? On m'a dit qu'il avoit passé près d'une heure avec mon frère; il a donc été bien reçu? Nous pourrions peut-être savoir par Ferdinand le sujet de cette visite; je voudrois bien que le hasard le conduisît ici. Je n'ai osé le prier d'y venir pendant l'absence de mon frère; et votre mère n'étant plus à Arsilly, je ne sais quel parti prendre pour m'instruire de ce qui se passe à Bordeaux; j'en aurois peut-être trouvé le moyen, sans la crainte que j'ai

de faire la moindre démarche qui puisse nuire à Elise.

Adieu, ma chère Marquise; recevez de nouvelles assurances de mon bien tendre attachement.

LETTRE CIV.

M. DUMÉNIL A M. DE COULANGES.

Au château de Nérac, le 15 juillet 17..

Ce matin j'ai servi de père à une jeune fille, à qui les circonstances m'ont permis de donner un homme raisonnable pour époux. Elle a dix-huit ans, son époux en a trente; elle étoit absolument sans ressources, et à charge à deux tantes qui n'ont pour vivre que le strict nécessaire. Je connoissois depuis long-tems cette famille, que je savois être dans la peine; je me suis félicité d'a-

voir trouvé le moyen de les aider, en faisant obtenir une place assez lucrative à un homme honnête, que la position de la jeune orpheline avoit touché; il m'avoit promis de l'épouser, dès qu'il auroit acquis un peu de fortune; il a tenu sa promesse, et il m'a procuré aujourd'hui le charme de faire des heureux. Les tantes sont dans le ravissement, de voir un établissement aussi beau pour leur nièce. La jeune personne, que le sort avoit condamnée à vivre dans une triste solitude, a payé, par le sentiment de la reconnoissance, l'amour d'un homme qui change son existence, et qui lui donne une preuve convaincante de son estime pour son caractère, en la choisissant pour la compagne de sa vie, de préférence à celles dont il auroit pu recevoir une dot.

Je ne puis vous dire, mon cher Coulanges, combien cette union m'intéresse; j'y vois de part et d'autre de la raison, de l'estime, des convenances, et je n'y vois pas de ce délire, de cet égarement des

passions dont je suis toujours effrayé chaque fois qu'on me le présente comme la base d'un lien éternel.

Ce matin, pendant la cérémonie, j'ai songé bien souvent à mon Elise; que je serois heureux, mon ami, si je pouvois l'unir à un homme qui eût gagné ma confiance! J'avois trouvé en vous cet homme rare, mon cher Coulanges; mais d'accord avec les circonstances, vous aussi, vous vous opposez à mes vues. Notre dernière conversation ne s'effacera jamais de mon souvenir; vos refus, bien loin de vous nuire dans mon esprit, ont augmenté mon estime pour vous. Mes regrets seront éternels d'avoir contracté des engagemens que ma raison frémit de remplir, et que l'honneur me défend de rompre.

Malgré tout ce que vous m'avez dit du chagrin d'Elise, je ne puis penser que dans un âge aussi tendre, un sentiment puisse jeter d'assez profondes racines pour devenir indestructible. Mon Elise et Alfred étoient trop enfans quand je les ai séparés, pour

n'avoir pas dû placer mon espoir dans l'adresse que j'ai eu de ne pas leur permettre de se revoir ; et lorsque j'ai cru découvrir de la foiblesse dans le caractère d'Alfred et de l'inconséquence dans sa conduite ; lorsque j'ai vu en vous tout ce que j'aurois désiré en lui, j'ai dû espérer que si vos soins pouvoient toucher ma fille, je me trouverois, par le changement même d'Elise, dégagé de ma promesse envers le Comte ; son alliance est assez honorable pour que je n'eusse pas craint de lui faire tort en lui rendant sa parole. Peu de pères frémiront autant que moi de la manière dont il conduit son fils ; peu de pères ont pour le bonheur de leur fille, le sentiment de crainte qu'excite en moi la sensibilité d'Elise. Il eût été aisé de remplacer ma fille, Alfred auroit pu être marié de manière à satisfaire la vanité du Comte, et j'aurois pu disposer de ma fille à mon gré.

Cependant je ne suis pas injuste, Alfred peut se former. Si le Comte vouloit songer qu'il seroit bien plus assuré du bonheur de

son fils, s'il attendoit, pour le marier, que le tems et les circonstances eussent donné une opinion juste de son caractère, nous agirions de concert avec sécurité, et la suite peut-être nous mettroit d'accord.

Mais comment puis-je me fier à un homme tel que le comte de Boransac ? Le choix seul qu'il fait des amis de son fils, ne doit-il pas ôter toute confiance ? Ferdinand, avec ses principes mondains, ses trop séduisantes maximes et la vivacité de son âge, est encore le moins dangereux des amis que le Comte a donnés à Alfred. Une madame de Grandval pour protectrice et pour amie, choque bien plus ma raison : un jeune homme pourroit-il ne pas s'égarer avec un pareil guide ? Cependant, c'est avec plaisir que j'ai appris qu'Alfred, plus raisonnable que son père, refuse souvent de le suivre chez cette femme. L'abbé Aimery, avec qui j'ai passé une heure le jour même que j'ai quitté Key... m'a parlé d'Alfred d'une manière qui vous auroit plu, mon cher ami, vous qui vous êtes déclaré son défenseur.

L'Abbé, que je n'avois pas vu depuis mon départ de Bordeaux, ne s'attendoit pas à la manière amicale dont je l'ai reçu; mais je n'avois aucune raison pour lui en vouloir; c'est un galant homme, que j'estime, et à qui je ne trouve d'autre tort qu'un peu trop de prévention pour Alfred.

L'Abbé est venu m'apprendre que le comte de Boransac avoit écrit au duc de***, pour lui demander qu'Alfred suivît le nouvel ambassadeur nommé pour l'Angleterre. Je connois assez l'amitié qui lie le Duc avec le Comte, pour espérer que cette démarche réussira. Cet évènement me fait d'autant plus de plaisir, que le départ d'Alfred va me donner le tems de la réflexion; je pourrai, sans craindre de me brouiller avec le Comte, attendre que la conduite de son fils me donne une entière confiance dans son caractère.

Il m'a annoncé en même-tems la mort du prince Orsinelli; ce Mentor que le Comte avoit donné à son fils dans son voyage d'Italie, après s'être ruiné avec sa

maîtresse à Paris, avoit espéré de rattraper quelque argent en la suivant dans une maison de jeu où un fripon a achevé sa ruine. Le Prince s'est fâché; des propos ont précédé un duel, où il a trouvé la fin de sa vie et de ses erreurs. C'est par une lettre de la marquise de Lonel à Ferdinand, que l'Abbé a été instruit de la fin tragique d'un homme dont il a eu trop long-tems bonne opinion. Il est convenu de son erreur, et a blâmé avec moi le comte de Boransac sur le choix qu'il avoit fait d'un semblable Mentor. L'Abbé n'a pas manqué de profiter de cet évènement pour justifier Alfred sur sa malheureuse aventure; il en a rejeté tout le blâme sur le Prince, qu'il m'a peint comme un homme d'autant plus dangereux qu'il en avoit peu connu, m'a-t-il dit, d'un esprit aussi séduisant, et que lui-même il avoit été sa dupe

Il m'a sollicité vivement pour que j'accordasse à Alfred la permission de faire ses adieux à ma fille. J'ai cru devoir la refuser; mais j'ai promis à ce bon Abbé

pour le consoler, que dès qu'il m'instruiroit du départ d'Alfred, j'irois à Bordeaux pour encourager le jeune homme à se bien conduire, en lui donnant l'espoir d'un pardon que tous mes vœux étoient de pouvoir lui accorder.

Vous m'avez ôté l'espoir, mon ami, d'offrir à ma fille un époux selon mon cœur; je ne demande donc aujourd'hui que le tems, et les moyens de dissiper les craintes que m'inspirent toujours le caractère et les conducteurs d'Alfred.

Puisque *votre cœur est froid et tranquille;* puisque *vous voyez Elise, sans aucun danger pour votre repos;* puisque *la pensée d'offrir des soins à un cœur préoccupé d'un autre objet, ne peut entrer dans votre esprit, qu'elle blesseroit votre orgueil, et seroit contraire à la probité,* revenez donc près de nous, mon jeune ami; ne me privez pas d'une société à laquelle je tiens chaque jour davantage. Pourquoi nous avoir fui, après m'avoir tant répété, tant assuré que vous n'aviez point de danger à craindre auprès de ma fille?

Soyez son frère, son ami. J'accepte pour elle ces titres que vous m'avez offerts. Venez plaider près de moi la cause d'Alfred; qu'il doive à mon estime pour vous, mon indulgence pour ses erreurs.

Adieu, mon cher Coulanges; je compte vous revoir au plus tard vers le mois d'août. Vous m'avez fait espérer que vous passeriez l'automne à Key... Ne trompez pas mon attente, si vous ne voulez pas me faire croire que votre amitié pour ma fille n'est que le voile qui cache un sentiment que j'ai désiré si vivement de voir naître en vous. S'il en étoit ainsi, pourquoi chercher à vous en défendre? Ne vaudroit-il pas mille fois mieux chercher à l'inspirer, pour terminer mes inquiétudes?

LETTRE CV.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key.... le 16 juillet 17..

J'ai enfin la confiance de mon Elise; je la dois au hasard, il est vrai, mais ce hasard m'a bien servi; il m'a procuré le bonheur d'être utile à cette chère enfant, en la garantissant du danger qu'une imprudente démarche lui faisoit courir.

Mon frère m'ayant laissé quelques affaires à régler dans le village, j'étois sorti hier de bonne heure après dîner. Il étoit environ huit heures lorsque je rentrai au château avec le dessein de proposer à Elise une promenade pendant laquelle j'espérois tirer de notre tête-à-tête tout le parti pos-

sible, pour obtenir, sans l'exiger, sa confiance.

J'allai la chercher dans sa chambre ; ne l'ayant pas trouvée, je descendois pour savoir où elle étoit, lorsqu'en passant près du salon qui donne sur la petite terrasse, un cri perçant me força de m'arrêter. Ne doutant point que je n'eusse entendu la voix d'Elise, ce fut en tremblant que j'ouvris la porte du salon. En y entrant, je fus frappé comme de la foudre, à la vue d'Alfred ; je restai comme une statue, sans pouvoir proférer un mot, ni avancer d'un pas. Alfred, en courant vers moi, me causa une seconde émotion qui me rendit le mouvement et la parole. J'eus assez de présence d'esprit pour fermer la porte en dedans, afin d'empêcher les domestiques de nous surprendre. Je courus ensuite à Elise qui étoit étendue sans connoissance sur le plancher : à force de soins et de caresses, je la fis revenir. Un silence profond, des larmes et des regards supplians, succédèrent à ce moment de crainte et d'inquiétudes que nous avions

tous éprouvés « Oh! n'accusez point Elise, moi seule je suis coupable, me dit enfin Alfred, en embrassant mes genoux. » Elise, la poitrine gonflée, le visage baigné de pleurs, m'attiroit vers elle, me repoussoit tour-à-tour, et laissoit échapper quelques mots mal articulés, dans lesquels je ne pus distinguer que le nom d'Alfred plusieurs fois répété. A quoi eût servi mon courroux? n'étoit-il pas plus pressant de les sauver du danger où ils étoient, que de les désespérer par la réprimande qu'eût méritée leur imprudence? Je fis asseoir Alfred près de moi; et placée ainsi entr'eux deux, mon premier mouvement fut d'unir sur mon coeur leurs mains que je pressai dans les miennes. Le même sentiment les fit tomber tous deux à mes genoux; je voulus les relever; je me penchai vers eux, et nos larmes se confondirent.

Enfin, un peu plus calmes tous trois, je demandai l'explication d'une rencontre si imprévue. Mon premier soin fut de demander à Alfred s'il n'avoit point été apperçu,

et comment il avoit pu parvenir jusqu'à cet appartement. « Je pars, me dit Alfred; des ordres auxquels il faut que je me soumette, me forcent encore une fois de quitter ma patrie. Instruit par l'abbé Aimery de l'absence de M. Duménil, j'ai cru pouvoir, sans compromettre Elise, me procurer malgré elle le bonheur d'une entrevue qu'elle m'avoit inhumainement refusée. Lucile m'a conduit ici; je comptois m'y cacher jusqu'à la nuit, et attendre l'heure où je pourrois, sans être apperçu, arriver jusqu'à l'appartement d'Elise. Là, mon projet étoit de terminer ma vie à ses yeux même, si je n'obtenois d'elle la promesse de braver tous les obstacles qui s'opposent à notre mariage. Près d'ici, Lucile m'avoit quitté pour veiller à ce que je n'eusse point à craindre de surprise. J'ai avancé en tremblant près de la porte vîtrée, au travers de laquelle j'ai vu Elise qui entroit dans le salon par la porte opposée. Un mouvement impétueux a précipité mes pas; je n'ai reconnu mon imprudence qu'au moment où le cri que ma pré-

sence a arraché à Elise, vous a conduite près de nous. Pardonnez, pardonnez, s'écria Alfred; mais partir sans voir Elise, sans recevoir ses sermens, partir sans lui jurer d'être son époux! non, cela n'étoit pas possible. »

« Il part, dit Elise avec un accent douloureux; ma tante, il va partir! » Sa tête se pencha sur mon épaule, je sentis son front glacé; la pâleur de la mort s'étendit sur son visage. Je la réchauffai, je la rassurai, et à force de caresses, je l'engageai à reprendre courage. Fortifiée par mes soins, et ranimée par la présence d'Alfred, dont elle voyoit que je ne blâmois pas la démarche, elle se trouva peu-à-peu en état d'entendre le récit qu'il nous fit des soins de son père, pour obtenir qu'il suivît le comte de T**** en Angleterree, et de la réussite de ce projet, dont il n'avoit été instruit que la veille, à l'heure où la poste avoit apporté sa nomination. Alfred nous apprit encore que le motif de la visite de l'abbé Aimery chez mon frère, étoit de lui

apprendre ce nouvel arrangement dont il avoit paru satisfait; que l'Abbé avoit quitté mon frère plus content de ces dispositions qu'il n'avoit osé l'espérer; et que ses soins pour tirer parti de la fin tragique du prince Orsinelli en faveur de l'innocence d'Alfred, n'avoient point été infructueux. Je fis répéter tant de fois à Alfred ce qu'il savoit de la visite de l'Abbé; je fis si bien valoir tout ce que j'en pouvois retirer de consolant, que je parvins enfin à calmer Elise.

Par les reproches qu'Alfred fit à Elise, d'avoir refusé de le voir, je découvris que nos enfans avoient établi entr'eux une correspondance qui passoit par les mains de Lucile. Je sus de même par les reproches qu'Elise fit à Alfred, que cette lettre qu'à mon approche elle avoit cachée dans son sein, étoit la dernière lettre d'Alfred que devant moi elle accusa de cruauté, pour lui avoir montré un désespoir qui l'affligeoit, sans pouvoir lui faire changer la résolution qu'elle avoit prise, et sur-tout pour lui avoir témoigné des soupçons offensans. « O ma

tante ! me dit Elise, en me donnant la lettre d'Alfred, lisez, lisez cette cruelle phrase. Il me croit capable d'oublier nos sermens, et d'accepter un autre époux ! Mon parti étoit pris, dit-elle, en se tournant vers Alfred, je ne voulois plus vous écrire, puisque vous ne saviez pas être heureux d'une condescendance qui vous prouvoit mon amour. Je voulois mourir, puisque vous m'accusiez si cruellement. — Appaisez là, appaisez-là », me disoit tout bas Alfred, en pressant mes mains contre ses lèvres, et levant vers Elise des yeux baignés de pleurs. La pauvre enfant fut bientôt appaisée, son coeur s'ouvroit à la confiance, elle en éprouvoit les douceurs, et Alfred à ses genoux lui juroit un amour éternel : il auroit fallu être bien barbare pour troubler un instant si doux. Sans blâmer le passé, je me contentai de leur donner des conseils pour l'avenir.

C'est par l'indulgence, ma chère Marquise, qu'il faut conduire les ames bien nées. Une injuste sévérité, en les révoltant,

peut les égarer. Le premier pas vers le mal ne conduit-il pas à une pente rapide ?

Mon indulgence les disposa à me faire des sacrifices ; ils me promirent de ne plus se voir, et je me chargeai de leur correspondance, en leur donnant l'espoir de la faire approuver à mon frère.

Je blâmai la confiance donnée à Lucile dont la jeunesse et l'état rendoient le ministère peu décent, quoique son caractère et ses moeurs parussent justifier le choix qu'on avoit fait d'elle. J'ajoutai de tendres reproches sur le peu de confiance qu'*ils* avoient eu en une tante dont l'amitié tendre et prévoyante se seroit occupée de leur bonheur, sans leur permettre des démarches qui les exposoient à se perdre. Je les assurai que si l'Abbé avoit trouvé mon frère dans de meilleures dispositions, il les devoit à la sécurité que lui avoient donnée les principes d'Elise, et à la satisfaction qu'il avoit de la conduite d'Alfred dont il avoit ignoré l'imprudence.

Je fis renouveler à Alfred le serment de

partir sans revoir Elise. Je fis valoir cet acte de sagesse auprès d'Elise, comme une preuve du vérirable amour qui sait faire des sacrifices, lorsqu'ils peuvent être utiles à l'objet qu'on aime. Je dictai à Alfred la conduite qu'il devoit tenir, en l'assurant que s'il suivoit mes conseils, il seroit heureux à son retour d'Angleterre. Je l'effrayai du tableau que je lui fis, en supposant qu'un autre que moi eût été à la porte du salon, lorsque le cri qu'Elise avoit jeté à sa vue m'avoit attirée vers eux. « Soyez prudens, mes chers enfans, ajoutai-je, en les serrant dans mes bras. Laissez agir mon amitié pour vous. Si Alfred se conduit bien, je lui garantis qu'il sera l'époux d'Elise. »

Je voyois approcher l'instant qui devoit les séparer pour des années peut-être. J'étois aussi tremblante qu'eux, et je n'osois prononcer un arrêt qui brisoit mon cœur. Cependant la nuit s'approchoit; l'heure du souper mettoit déjà les domestiques en mouvement. Je frémissois d'entendre la cloche qui devoit nous annoncer qu'on vien-

droit nous chercher jusques dans nos derniers retranchemens. Il falloit reconduire Alfred hors du parc ; pouvois-je le laisser sortir seul, au risque d'être découvert ? Il falloit laisser Elise livrée à sa douleur. J'étois dans une affreuse contrainte, je me levai. Tous deux se jetèrent au-devant de moi. Dieu ! quel moment, ma chère Marquise ! Si vous aviez vu Elise, avec l'abandon de l'innocence, se précipiter dans les bras d'Alfred, dont je ne pouvois plus l'arracher ; si vous aviez entendu leurs cris, leurs sanglots, aussi foible que moi, vous n'eussiez pu supporter ce spectacle déchirant. Les dangers que nous faisoit courir ma condescendance, purent seuls me donner la force d'user d'autorité pour séparer ces chers enfans. Je parlai fortement des risques que nous courions, et je les menaçai de les abandonner à leur imprudence, s'ils ne vouloient pas consentir à en faire cesser le danger. Alfred effrayé de cette menace, s'arracha des bras d'Elise, et s'en fut sur la terrasse, où je le trouvai à genoux, bai-

gnant de ses larmes les marches qui conduisoient au salon que nous venions de quitter. Je pris son bras, et à la faveur d'une nuit sombre, je le conduisis, sans être vu, jusqu'aux travaux d'Elise. Là un signal convenu fit sortir Lucile du pavillon, où elle devoit attendre Alfred, une partie de la nuit. Je recommandai à Alfred de ne point parler à Lucile de ce qui s'étoit passé entre nous, et j'allai rejoindre Elise.

Je trouvai l'infortunée immobile à la même place où Alfred l'avoit laissée. Je m'approchai d'elle, elle me repoussa en jetant un cri; je me rapprochai encore, et en la pressant dans mes bras, je lui dis tout ce qui pouvoit la consoler. Enfin je sentis couler ses larmes, et jugeant le moment favorable, je l'entraînai dans sa chambre où je m'enfermai avec elle, après avoir donné des ordres pour desservir le souper dont nous ne pouvions, ni l'une ni l'autre, faire usage. Je me dérobai ainsi aux regards curieux des domestiques qui auroient pu être

étonnés du trouble, que nous n'aurions pas eu la force de cacher.

Pour distraire Elise, je lui demandai de me raconter tout ce qui s'étoit passé depuis que son amitié, et ses égards pour moi, m'avoit-elle dit, l'avoient engagée à me cacher sa douleur et ses démarches.

« Ce fut le 22 avril, me dit-elle, que pour la première fois j'ai revu Alfred; j'allois joindre Lucile; j'ignorois qu'Alfred fût là. O ma tante! quel charme j'éprouvai à sa vue! Jamais ce doux moment ne s'effacera de mon souvenir. Il passa comme un songe; mais chaque fois encore que trop oppressée de mes douleurs, je crois ne pouvoir plus les supporter, je pense à cet instant si doux; il conserve le pouvoir de me calmer. Alfred voulut me revoir; pour cette fois, il falloit mon consentement; en le donnant, j'aurois été coupable; je refusai, et ne gardai pour consolation que mes souvenirs. Alfred vouloit mourir, sa mort étoit certaine si je refusois de recevoir ses lettres, et d'y répondre.

O ma tante! qu'auriez-vous fait à ma place?»

Pendant une heure, elle me parla avec tant de sensibilité et de candeur, que je n'eus pas la force de lui faire des reproches qui n'auroient servi qu'à troubler son innocence. Son courage à refuser de voir Alfred, méritoit mon indulgence pour une correspondance que la menace d'Alfred justifioit encore. Obéir, au risque de perdre celui qu'elle aimoit, n'étoit pas dans la nature. A l'âge d'Elise la vertu est simple comme l'innocence. L'exaltation du devoir naît presque toujours de l'orgueil; ce n'est pas dans la pureté du premier âge qu'on est conduit par le désir de réunir les suffrages.

Je ne quittai Elise qu'à la pointe du jour, après l'avoir disposée à prendre quelque repos; elle me promit de ne suivre que nos avis, et de mettre sa confiance dans notre amitié pour elle. Je lui conseillai de voir Lucile; de la prévenir que toute correspondance avec Alfred avoit cessé; que l'on travailloit à obtenir son pardon, et qu'il ne falloit rien faire qui pût nuire aux

démarches que l'on faisoit à ce sujet. Alfred d'après mes conseils a dit la même chose à Lucile qu'Elise a vue ce matin. Lucile persuadée qu'ils sont convenus ensemble de cet arrangement, s'est retirée satisfaite. Ainsi le secret restera entre nous; ce qui m'ôte l'inquiétude que me donnoit la jeunesse de Lucile, pour conduire avec prudence une affaire aussi délicate.

Elise est plus tranquille ce matin; elle étoit cependant trop fatiguée pour pouvoir vous écrire d'aussi longs détails. Ne voulant pas vous laisser ignorer notre position présente, je me suis chargée de vous en instruire.

Adieu, chère Marquise; Elise et moi, nous vous embrassons bien tendrement.

LETTRE CVI.

M. DUMÉNIL A M. DE COULANGES.

Au château de Key.. le 24 juillet 17..

J'ai reçu au château de Nérac une lettre de l'Abbé qui m'annonçoit qu'Alfred alloit partir pour Paris, qu'il alloit y joindre l'Ambassadeur, et passer avec lui en Angleterre vers les premiers jours du mois prochain. Je me suis rendu à Bordeaux, où mon premier soin a été de voir le comte de Boransac, et de témoigner à Alfred tout l'intérêt que devoit m'inspirer le fils de mon plus ancien ami. Nous avons été contens les uns des autres, du moins je l'espère. Je n'ai rien négligé pour encourager Alfred à se bien conduire, et je sais par l'abbé Aimery que le Comte m'a su gré de ma démarche.

J'ai fait sentir au jeune homme l'importance du poste qu'il va remplir, et l'avantage qu'il trouveroit à se distinguer dès ses premiers pas dans une carrière aussi honorable. Mon amitié pour le Comte exigeoit sans doute que je fisse usage de mon pouvoir, dans une occasion décisive pour le sort de son fils. Si l'espoir d'obtenir mon indulgence sur ses erreurs passées, le fait travailler avec plus de soin à mériter la réputation qu'on le met à même d'acquérir, j'aurai fait une bonne action qui m'aura acquitté envers l'amitié. L'absence d'Alfred que je prévois devoir être longue, m'a rendu cette démarche facile; je n'ai plus à craindre d'être tourmenté; je puis attendre en paix le moment où Alfred sera formé par l'expérience, que quelques années de plus, que les affaires, les voyages, et les évènemens doivent lui donner. Je pourrai alors sans trouble ni injustice, prendre le parti qui me conviendra, en refusant ou en acceptant son alliance. D'après ces considérations, je lui ai laissé l'espoir d'être l'époux de ma fille,

puisque ma parole n'en tient pas moins au même résultat.

Me voilà, d'après vos propres expressions, mon cher Coulanges, dans la *juste mesure des circonstances.* Je ne suis plus, heureusement, dans le cas *d'exagérer la faute*, ni *d'outre-passer la mesure de la punition.* Alfred placé de manière à se bien conduire, sera lui-même l'artisan de sa bonne ou mauvaise fortune.

J'ai passé chez vous pendant les deux jours que je suis resté à Bordeaux. Vos gens n'ont pu m'instruire de votre marche, que je n'ai apprise qu'ici où votre lettre m'attendoit.

Vous voilà donc pour plus d'un mois chez de bonnes gens, qui *vous traitent si bien, que vous ne prévoyez pas le moment où vous pourrez les quitter. La reconnoissance vous retient près d'eux*, me dites-vous? La reconnoissance! Ne vous trompez-vous pas, mon jeune ami? Ne seroit-ce pas la prudence qui vous y retient, dans le seul but de vous éloigner d'ici? Eh bien, soit, prenez tout

le tems de la réflexion; mais ne me privez pas d'un ami dont la société me convient plus que celle de tout autre; d'un ami qui a augmenté mon estime en refusant d'être mon gendre. Les motifs de son refus, la sagesse de sa conduite justifient mes sentimens pour lui. Je dois espérer que supérieur au danger, il cessera de le redouter, et qu'il ne refusera pas de se livrer à l'amitié, tandis que la position reste à-peu-près la même. Il peut encore arriver des circonstances qui rendent sa présence nécessaire pour aider de ses conseils, s'il ne fait partager ses sentimens.

J'ai trouvé ma fille un peu souffrante; cependant je n'ai point d'inquiétude. Sa beauté, sa fraîcheur me rassurent : on ne peut être bien malade avec ce teint-là. Ma sœur m'a dit que la pauvre petite avoit eu deux accès de fièvre pendant mon absence; je ne lui en ai pas trouvé à mon retour. Elise ne pouvant ignorer encore long-tems le départ d'Alfred, j'en ai parlé ce matin au déjeûner, sans regarder Elise, pour ne la pas

troubler ; j'ai loué le parti qu'avoit pris le comte de Boransac, et dans ma conversation, j'ai parlé de tous d'une manière amicale. Ma sœur en a profité pour faire l'éloge d'Alfred ; je ne l'ai pas désapprouvée, je me suis contenté de placer mes espérances dans sa conduite future.

Adieu, mon cher et prudent ami ; j'espère que *la reconnoissance* vous dira aussi un petit mot en faveur de mes sentimens pour vous, et qu'elle vous ramènera bientôt ici.

LETTRE CVII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 29 juillet 17..

Alfred nous quitte après-demain ; il part pour Paris ; il vous verra, ma chère sœur,

et il satisfera votre curieuse amitié. L'espoir commença à renaître dans mon ame, dès que l'Abbé forma le projet d'aller annoncer lui-même à M. Duménil ce que vous m'appreniez de la mort du prince Orsinelli, et qu'il fut décidé qu'il lui parleroit en même-tems de la demande que le Comte avoit faite, pour que son fils suivît l'Ambassadeur en Angleterre. Cette démarche de l'Abbé a réussi comme je l'avois espéré; M. Duménil, content du départ d'Alfred, s'est extrêmement radouci; et si l'Abbé n'a pu obtenir de lui la permission qu'Alfred avant son départ vît Elise, il en a du moins arraché la promesse qu'il viendroit à Bordeaux recevoir les adieux d'Alfred. M. Duménil a fait cette démarche de fort bonne grace; il a mis tant de douceur dans ses conseils, tant d'aménité dans sa conduite, que le Comte a oublié le passé, pour se livrer à l'espérance de voir son fils, à son retour d'Angleterre, l'heureux époux d'Elise. Nous sommes enfin replacés dans un état de calme qui naît de l'accord entre les deux partis,

par la démarche de M. Duménil. Je pense que madame de Pressange est la divinité bienfaisante qui aura conduit toute l'affaire. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous contens; l'air hautain, contraint et triste, ne paroît plus que sur le front des Grandval et Belval, dont je vais vous parler, laissant à Alfred le soin de vous conter son dernier voyage à Key . . . son entrevue avec Elise, et le rôle qu'a joué, dans cette occasion, la plus sensible, comme la plus charmante des tantes.

Madame de Grandval et les Belval triomphoient déjà; la victoire étoit au moment de se déclarer pour le plus adroit de nos ennemis, et la chère Elise alloit être perdue pour Alfred, lorsque la mille fois bien venue nomination est arrivée. Le bonheur d'Elise, ma chère Adèle, sera la récompense de votre zèle, et pour ma part, je n'oublierai jamais les obligations que vous aura Alfred.

Aussi-tôt que la nouvelle fut arrivée, j'allai voir Alfred pour le préparer à l'ap-

prendre, et le disposer à la trouver heureuse. Obligé de consentir à ce qu'il allât faire ses adieux à Elise, j'eus soin de m'assurer de l'absence de M. Duménil. De son côté, l'Abbé écrivit au château de Nérac, où étoit M. Duménil, pour lui annoncer, comme ils en étoient convenus, le départ d'Alfred. M. Duménil, fidèle à sa parole, se rendit à Bordeaux. Je préparai le Comte à bien recevoir la visite de M. Duménil, qui l'annonçoit d'une manière amicale dans sa réponse à l'Abbé. J'allai ensuite surveiller l'ennemi pour l'empêcher de troubler nos opérations. La Présidente et les Belval ne furent instruits du départ d'Alfred, qu'après que l'accord fut rétabli entre nous. J'espérois que M. Duménil, en décourageant nos adversaires, ralentiroit au moins leurs attaques.

Le jour même où M. Duménil retourna à Key...., je me fis une joie maligne d'aller annoncer à la Présidente le départ d'Alfred, et la nouvelle conduite du futur beau-père; mais soit qu'elle en fût instruite, ou qu'elle

fût assez maîtresse d'elle pour cacher la véritable impression qu'elle recevoit, elle me montra tant de satisfaction, qu'il ne me resta que la honte d'avoir affaire à plus forte partie que moi.

Les femmes habituées dès l'enfance à se contraindre, en profitent souvent dans le courant de la vie, pour nous tromper sur leurs véritables sentimens. La Présidente, disposée par la nature à seconder l'éducation féminine, sût cacher sa peine en se réjouissant de celle de mademoiselle de Belval. Elle m'en parla en termes qui ne déceloient ni jalousie, ni crainte personnelle; mais qui exprimoient un intérêt pour Elise, auquel le plaisir de la voir encore une fois séparée d'Alfred donnoit le vernis d'un sentiment. Notre lutte de tromperie dura sans que je pusse en retirer aucun avantage jusqu'à l'heure du spectacle. La Présidente fut à la comédie où je la laissai. J'étois pressé de juger si mademoiselle de Belval étoit née avec d'aussi heureuses dispositions qu'elle, pour tirer parti de sa position.

Je trouvai mademoiselle de Belval entourée d'une jeunesse brillante. Les bons mots, les phrases spirituellement insignifiantes, ces jolis *riens* dont on fait la base de la conversation, quand l'heure de médire n'est pas encore venue, occupoient une douzaine de jeunes personnes des deux sexes, lorsqu'on m'annonça dans le salon. Tous parlèrent à-la-fois, pour me demander mon sentiment sur ce qu'on venoit de dire. Ne sachant auquel répondre, je fus tiré d'embarras par mademoiselle de Belval qui prit la peine de placer à leur rang les différentes questions de chacun. J'y satisfis de mon mieux. En reconnoissance du soin qu'avoit pris mademoiselle de Belval pour faire briller mon esprit, je préparai à sa sensibilité ou à sa prudence une occasion non moins favorable de se faire valoir.

« Vous êtes ce soir d'une gaîté charmante, lui dis-je à demi-voix. Seroit-ce l'effet d'un doux pressentiment du bonheur de vos amis; ou bien êtes-vous instruite du départ d'Alfred, qui vient d'être nommé

pour suivre l'Ambassadeur à la cour de Saint-James ? C'est un voyage charmant pour lui ; sa nomination commence son bonheur, elle nous a presque raccommodés avec M. Duménil. Vous saviez peut-être tout cela ? et je trouve en vous l'effet que produit sur un bon coeur, le bonheur de ceux qu'on aime. »

La tête de Méduse n'eût pas eu plus de pouvoir que le peu de mots que je venois de prononcer. La pauvre fille devint tellement immobile, que si elle n'eût pas rougi et pâli tour-à-tour, j'aurois craint d'avoir métamorphosé en statue la plus sémillante de nos belles. « Je ne savois pas, me répondit-elle enfin d'une voix émue.....» Faisant ensuite un effort pour étouffer au passage un indiscret soupir : « J'ignorois, ajouta-t-elle, j'ignorois, Monsieur, d'aussi bonnes nouvelles. Mon père en sera bien satisfait. Il est trop attaché à messieurs de Boransac pour ne pas prendre un grand intérêt à tout ce qui les regarde. »

Dès ce moment il se forma dans le salon

deux sociétés distinctes. Le ton brillant et léger, les propos aimables continuèrent sans qu'on eût l'air de faire attention au changement d'humeur de mademoiselle de Belval. Tout le monde s'éloignant de nous, plutôt par instinct que par égards, on laissa mademoiselle de Belval à ses réflexions. Je m'approchai d'elle pour lui tenir compagnie. Je lui parlai un moment sur le même sujet; mais voyant à son émotion, et à quelques larmes qui rouloient dans ses yeux, que je l'exposois à se trahir, je cessai de la tourmenter. Trop galant homme pour battre un ennemi à terre, je sentis mon ame s'ouvrir à la pitié. Je me laissai toucher, en réfléchissant qu'elle étoit entraînée par la prédilection de son père pour une telle alliance, et qu'en se livrant à une flatteuse illusion, elle étoit sans doute la moins coupable envers Elise. J'étois au moment de chercher à la consoler, lorsque son père arriva. Je lui en laissai le soin, après lui avoir appris cette nouvelle.

Depuis ce jour, mademoiselle de Belval

n'a porté dans nos soirées que de la tristesse, la Présidente une hauteur affectée, et M. de Belval un ton d'humeur qui pourroit déplaire au Comte, s'il avoit le tems de s'en occuper; mais il ne songe qu'au plaisir de parler de la place qu'a obtenue son fils, sans remarquer les différentes impressions qu'il cause. Alfred occupé d'Elise, occupé des préparifs de son départ, ne reste que des instans avec nous. En attendant, je profite des soins de la Présidente; déterminée sans doute à réparer ses torts envers moi, elle croit d'une mauvaise politique d'attendre le départ d'Alfred, pour s'occuper de me les faire oublier.

Ce que je vous mande, ma chère Adèle, avec ce qu'Alfred vous dira, vous mettra au fait de tout ce qui nous regarde. Alfred ne vous parlera peut-être pas de la Présidente ni de mademoiselle de Belval; j'ignore à ce sujet jusqu'à quel point il a porté ses remarques; nous en avons peu parlé ensemble; je ne me suis permis de flatter son amour-propre que du côté de made-

moiselle de Belval. Etant, par sa position, la seule qui puisse rivaliser avec Elise, elle a été aussi la seule que j'aie présentée à Alfred, comme un objet dont il falloit se méfier. Aujourd'hui que nos affaires sont dans un meilleur train, il est inutile de lui parler de ces deux femmes. J'aime autant, ma chère soeur, que le secret du rôle qu'a joué l'une d'elle, reste entre nous.

Adieu, ma chère Adèle ; mes plus tendres hommages à votre époux.

LETTRE CVIII.

ALFRED A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 30 juillet 17..

Je pars demain à la pointe du jour ; je pars sans avoir revu Elise. Je n'ai fait aucune tentative pour me procurer un bonheur si doux : fidèle à ma parole, j'ai fait, pour mériter votre estime, le plus cruel sacrifice. Je vais donc encore me séparer de tout ce qui m'est cher ! Vous, la plus sensible comme la plus respectable des femmes ; vous, qu'aux jours de mon bonheur j'osai tant de fois nommer ma tante, permettez qu'en vous conservant un nom qui me paroît si doux, j'use des droits que mon amour me donne ; que votre amitié reçoive le serment que je fais, de ne vivre que pour Elise.

Ma tante, veillez sur ma femme, mon amie, mon Elise; qu'elle reçoive de vos mains la lettre que je joins ici pour elle; dites à celle qui m'est si chère, de conserver l'espoir d'un plus doux avenir; dites-lui bien que son Alfred sera son époux; dites-lui qu'il saura la mériter.

J'ai vu M. Duménil, il est venu chez mon père; cette démarche, en satisfaisant l'amitié, a consolé l'amour; elle a fait renaître l'espérance dans mon coeur. M. Duménil et mon père sont d'accord, la confiance s'est rétablie entr'eux; ainsi, malgré le chagrin qui m'accable dans ce moment, je ne puis me dissimuler que ma situation est meilleure, et passe même mon attente. On m'a dit, on m'a répété que mon sort dépendoit absolument de ma conduite. Pourrois-je trouver une entreprise difficile, quand Elise doit en être le prix? Oui, ma tante, je mériterai, j'obtiendrai Elise; mais partir sans la revoir..... quel sacrifice!

Adieu, ma très-chère tante, adieu;

conservez-moi mon Elise, et je vous devrai plus que la vie.

LETTRE CIX.

(Incluse dans la précédente.)

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 30 juillet 178

O mon Elise! qu'ils ont été pénibles les derniers jours que je viens de passer à combattre le désir de vous voir! Et demain . . . demain, je m'éloignerai de vous!

Adieu, ma tendre amie, adieu; mon coeur est déchiré; il faut donc encore supporter un siècle de tourmens! Dans quel état je vous ai laissée! Sans le billet consolant que j'ai reçu de vous, il m'eût été impossible de tenir ma promesse. Je retournois à Key. . . j'allois encore commettre

une imprudence. Vous voyez, ma chère Elise, que vos soins me sont nécessaires. Tâchez d'adoucir ma situation; pour moi, je songerai à tout moment que notre bonheur va dépendre de ma conduite.

A votre retour, vous serez l'époux d'Élise, m'a répété notre chère tante, dans la dernière soirée que j'ai passée près de vous; je vous serrai dans mes bras, je vous pressai contre mon coeur. O mon Elise! il palpite encore de ces souvenirs, ce coeur où seule vous régnez. Votre tante, témoin de notre douleur, ne savoit pas qu'au milieu même de nos larmes, j'éprouvois une impression céleste.

C'est une consolation pour moi, que cette bonne tante soit devenue la dépositaire de notre secret; mon coeur trouve du soulagement dans la pensée qu'elle partagera votre douleur, et qu'elle pourra l'adoucir.

Mais il faut partir! Il faut s'éloigner de vous! Il faut que je mette mon espoir dans une longue et douloureuse séparation. La conduite que vient de tenir votre père, la

satisfaction qu'il a témoignée du parti que je prends, les moyens qui me sont offerts d'acquérir son estime, tout cela m'est présenté comme des motifs de confiance; voilà ce que l'on ne cesse de me répéter, ce que j'ai besoin de croire; ce qu'il faut que vous pensiez pour me faire supporter ma douleur.

Adieu, mon Elise, adieu; demain lorsque vous lirez cette lettre, je m'éloignerai avec vîtesse des lieux qui nous ont vu naître. Oh! cruel voyage, dans lequel il faut cependant mettre toute mon espérance.

LETTRE CX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 12 août 17..

Vous l'avez vu! vous avez vu mon Alfred! Il vous a raconté tout ce que ma tante

vous avoit écrit. Ce que vous saviez déjà, vous a intéressée de nouveau par les expressions touchantes, par le sentiment qu'Alfred a mis dans son récit. Oh! je le crois; mais que vous êtes bonne, mon Adèle, de m'avoir écrit tout cela le jour même où vous avez vu Alfred. Je vous remercie de tout mon cœur, de votre attention; votre lettre a fait mon bonheur; j'en ai fait part à ma tante, j'en ai remarqué toutes les expressions; je l'ai relue mille fois. Les témoignages de votre amitié, ceux que ma tante me donne de la sienne, sont ma seule consolation. Vous avez soin l'une et l'autre de m'entourer de vos sentimens, pour adoucir l'amertume de mon ame, et vous avez réussi à lui faire encore entrevoir la possibilité du bonheur.

Depuis le jour où ma tante a surpris mon secret, elle n'a cessé de travailler à ranimer mon courage; elle m'assure, et il faut bien le croire, que le voyage d'Alfred est la cause du changement de mon père; il a parlé d'Alfred avec intérêt; « il espère, a-t-il dit,

qu'il profitera de cette occasion de se distinguer et de mériter Elise. » Ah! si je pouvois croire comme le désire ma tante, que cette séparation si cruelle me conduira au jour si désiré! Mais que de hasards j'ai encore à courir! Alfred m'aime, je n'en puis douter; mais si je n'ai pas à craindre à Londres comme à Bordeaux, les effets de son désoeuvrement, n'ai-je pas à redouter qu'éloigné de moi, les distractions ne lui deviennent nécessaires? Alfred, fait pour plaire, pour réussir par-tout, ne peut-il pas rencontrer d'autres écueils à Londres. Il est si facile d'aimer Alfred, si difficile de s'en défendre... Je ne puis achever; je vous affligerois Adèle, et je manquerois à la parole que j'ai donnée à ma tante, à qui j'ai promis de ne vous parler que de mes espérances.

Je puis aujourd'hui jouir sans trouble des conseils et des consolations de cette charmante femme. Ma correspondance secrète avec Alfred pourroit seule la tourmenter, si la nouvelle conduite de mon père n'avoit levé tous ses scrupules. Ma tante, persuadée

qu'Alfred sera mon époux, se flatte même de ne point tarder à obtenir de mon père la permission pour moi d'écrire à Alfred, et de recevoir ses lettres.

Le 13 août.

Ferdinand est venu à l'heure du dîner; mon père l'a fort bien reçu. Mon étonnement ne peut s'exprimer, lorsqu'en entrant, Ferdinand a fait les excuses du Comte de Boransac, qui l'avoit chargé de dire à mon père qu'il ne pourroit venir ici que demain. Je suis restée pétrifiée à ces douces paroles; mes yeux fixés sur Ferdinand devoient déceler mon trouble; mon père heureusement est sorti un moment du salon. Ferdinand en a profité pour me dire que d'après ses conseils, le Comte avoit écrit pour demander de venir passer quelques jours avec nous; il a pris pour prétexte le désir de se trouver ici pour ma fête; mon père a accepté cette demande d'une manière amicale; et le Comte ayant été retenu à Bordeaux pour la journée, Ferdinand est venu pour m'annoncer cette visite.

A dîner mon père a été sérieux, mais il a mis un ton aimable et doux à tout ce qu'il a dit. Les saillies de Ferdinand l'ont fait rire plusieurs fois; ma tante et moi, nous avions presque l'air d'être heureuses. Je me suis bien vîte échappée pour venir vous apprendre ce que je crois pouvoir appeler la bonne nouvelle. Demain plusieurs personnes doivent venir ici pour y passer le reste du mois, et lorsque je songe que le comte de Boransac sera du nombre de ces personnes-là, mon coeur palpite de joie; il me semble qu'il vient ouvrir les portes de la maison à Alfred.

Adieu, ma chère Adèle; je retourne bien vîte au salon pour que mon père ne s'apperçoive pas de mon absence. Je veux passer la soirée à m'occuper de lui; il mérite ce témoignage de ma reconniossance. Adieu, encore une fois, chère Adèle; il me semble que d'aujourd'hui seulement je suis sur la route du bonheur. Le voyage sera-t-il long? sera-t-il pénible? Voilà ce que je ne puis juger. Qui m'eût dit que je devrois au dé-

part d'Alfred, le commencement de mes espérances !

LETTRE CXI.

ALFRED A ELISE.

Douvres, le 30 août 17..

En débarquant, je trouve ici pour moi une lettre; une lettre d'Elise! A la vue de l'écriture chérie, j'ai pensé sauter au cou du maître d'auberge qui m'a remis cette précieuse lettre. Mon bon génie m'a arrêté au milieu de mon transport; il a heureusement empêché un témoignage de joie, qui m'eût couvert de ridicule. Un homme en embrasser un autre! en Angleterre cela ne s'est jamais vu. Les témoins d'une telle action auroient le droit de jeter de la boue aux deux visages masculins, qui s'approcheroient de trop près. Je suis allé bien vîte

m'enfermer dans la chambre qui m'étoit destinée, pour lire et relire votre charmante lettre.

Quelle bonté ! madame de Pressange elle-même a pris des informations pour m'adresser, sous l'enveloppe du maître de l'auberge où devoit descendre l'Ambassadeur, la lettre que mon Elise s'est empressée de m'écrire. Avec des attentions aussi douces, ma chère Elise, vous pouvez être sûre de charmer ma douleur, et de ranimer mon courage. Votre lettre m'attendoit depuis quelques jours. L'Ambassadeur ayant été incommodé, nous nous sommes arrêtés en route, et nous n'avons pu nous embarquer que ce matin.

Je trouve dans votre lettre la plus heureuse nouvelle, que dans la circonstance je pusse recevoir. Mon père bien reçu, et à demeure au château de Key... C'est un bonheur que j'espérois, sans le croire si proche. Je commence mon voyage sous d'heureux auspices ; espérons, ma chère Elise, que pendant mon absence, l'orage

qui trop long-tems a grondé sur nos têtes, se dissipera entièrement, et qu'à mon retour, nous n'aurons à compter que de beaux ours.

Depuis que j'ai lu votre lettre, mon imagination a déjà fait plusieurs fois le voyage de Key... C'est-là que mon coeur s'arrête pour reprendre courage : je me place entre vous et mon père, je dis un mot à Ferdinand, je fais ma cour à monsieur Duménil, j'écoute les conseils de madame de Pressange, je ressens la plus douce émotion... Le prestige s'évanouit, et les regrets succèdent à la douce chimère qu'employe mon imagination pour charmer mes sens et séduire mon coeur.

Mais il reviendra le tems du bonheur; tout nous annonce, mon amie, que nous allons au-devant de lui. Partagez cette idée que me donne l'accord rétabli entre nos parens, qu'elle adoucisse nos peines, et nous fasse supporter les rigueurs de l'absence.

Adieu, Elise, adieu, ma bien-aimée; nous ne passerons que vingt-quatre heures

ici. Adressez-moi votre première lettre à Londres, chez *l'Ambassadeur de France, St.-James's-Square.* Adieu, encore une fois, ma femme, mon amie; adieu.

Je vous prie d'offrir les témoignages de ma plus tendre reconnoissance à madame de Pressange.

LETTRE CXII.

M. DUMÉNIL A M. DE COULANGES.

Au château de Key... le 4 septembre 17..

Vous n'avez donc pas voulu vous trouver à la fête de mon Elise? Vous nous tenez rigueur, mon cher ami. J'ai eu beaucoup de monde chez moi; j'aurois été ravi de vous y voir; il y a toujours place pour vous. Le comte de Boransac a passé ici quinze jours; je suis avec lui dans la *juste mesure des cir-*

constances; il m'a parlé de son fils tant qu'il a voulu, et je lui ai laissé l'espoir de l'unir à ma fille; mais ma tendresse paternelle n'a pas jugé à propos de renouveler des promesses, dont l'accomplissement dépend, et dépendra toujours des mêmes conditions.

Alfred méritera Elise. Eh bien! soit; s'il la mérite, il l'obtiendra: je ne veux que le bonheur de ma fille; ce désir seul me rend exigeant. Je souhaite sans doute que la conduite d'Alfred me rassure assez, pour favoriser un attachement qui, selon vous, a pris *de profondes racines* dans le cœur de ma fille; mais faut-il que, sans être persuadé d'une constance à toute épreuve, je sacrifie mes craintes? faut-il que je donne à ma fille pour conducteur et pour maître, un jeune étourdi? Jusqu'à présent je n'ai vu Alfred que l'esclave de ses passions, lors même que ma fille devoit être le prix de sa bonne conduite.

Le tems me prouvera si mon opinion sur le caractère d'Alfred est exagérée. Je désire sincèrement me tromper; mais ce que j'au-

rois désiré bien plus vivement, ce qui auroit fait le bonheur de ma vie, c'eût été que ma fille, en s'attachant à vous, eût terminé toutes nos querelles; alors je lui donnois pour époux le seul homme du monde en qui j'aie confiance. Pour déranger un projet qui auroit si complètement convenu à ma tendresse paternelle et à ma prudence, Alfred n'a d'autre moyen, sans doute, que de marcher sur vos traces.

Vous aimez la solitude, le silence des bois, la paix qui règne autour de vous. Les bonnes gens chez qui vous êtes, voient peu de monde, c'est ce qui vous convient. Vous avez cédé sans effort à la prière qu'ils vous ont faite de rester avec eux jusqu'à la fin d'octobre. Cédez d'aussi bonne grace à celle que je vous fais, mon cher ami, de venir passer le mois de novembre avec nous. Nous aurons peu de monde à cette époque; vous trouverez ici *le silence des bois*, de bonnes gens, et l'amitié vous laissera *en paix vous livrer à la solitude;* vous serez ici comme chez vous. Je mettrai tous mes

soins à vous empêcher de regretter la société que vous aurez quittée, et vous retournerez avec nous à Bordeaux, vers les premiers jours de décembre. Autres tems, autres soins; j'essaie cette année, pour mon Elise, les distractions de la ville; et quoique je ne veuille les lui permettre que modérément, je me mettrai dans le cas d'observer jusqu'à quel point les plaisirs de son âge auront le pouvoir de la distraire de sa mélancolie, dont on ne cesse de me tourmenter, et d'attaquer *ces profondes racines* d'un sentiment qu'il faut détruire, s'il doit la rendre malheureuse, et qui, s'il doit la conduire vers l'objet de ses désirs, n'a pas besoin d'une dangereuse exaltation pour lui faire connoître tous les charmes d'une union assortie.

Adieu, mon cher Coulanges, comptez sur ma bien sincère amitié.

LETTRE CXIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 16 septembre 17..

Une lettre d'Elise, une lettre de toi, une de la marquise de Lonel; tout cela par le même courier! Que de biens à-la fois! J'ai commencé par lire la lettre d'Elise, c'étoit dans l'ordre; cependant j'ai relu également les trois lettres, qui, chacune dans son genre, m'offrent le témoignage de sentimens qui me sont bien chers. Aussi bien entouré de vos souvenirs, je n'ai voulu ni sortir, ni voir personne de la matinée. Après avoir répondu à Elise et à ta sœur, je viens m'occuper de toi, mon ami.

Tu as pris un soin inutile en m'expliquant les raisons qui t'ont déterminé à faire faire à mon père les avances du racommodement

avec M. Duménil. Je sais que tu ne donnes jamais légèrement un conseil, et que la prudence accompagne toutes tes démarches; je t'assure que j'ai en toi une entière confiance, et je n'ai jamais douté que mes intérêts pussent être en meilleures mains que dans les tiennes.

C'est par une lettre qui m'attendoit à Douvres, que j'ai su d'abord la visite de mon père à Key.... Elise s'étoit hâtée de m'écrire, pour être la première à m'apprendre ce qu'elle appeloit la bonne nouvelle. La lettre que j'ai reçue d'elle aujourd'hui, me donne plus de détails sur cette visite, qui, graces aux soins de madame de Pressange, a duré quinze jours. Non, jamais je n'oublierai ce que je dois à cette bonne tante.

Ce qu'Elise me mande du séjour de mon père à Key...., est conforme en beaucoup de points à ce que tu me dis; cependant toute ravie du changement de conduite de son père, elle n'a pas remarqué, comme toi, qu'il étoit alternativement empressé,

froid et rêveur ; qu'au moment de se livrer aux témoignages de son ancienne amitié pour mon père, il montroit souvent la crainte d'en faire trop, et de s'engager de nouveau. Elise me mande, qu'attentif aux soins de madame de Pressange pour mon père, M. Duménil laissoit appercevoir plus de penchant à la seconder quede dispositions à la blâmer. En rapprochant ce que vous me dites l'un et l'autre, je trouve sans doute un changement avantageux dans ma position ; cependant je vois qu'Elise se flatte trop sur un avantage que le plus léger prétexte peut détruire ; c'est à moi d'y veiller, je le sens ; je suivrai les conseils que tu me donnes à ce sujet, et j'espère que par ma conduite j'obtiendrai le bonheur auquel, plus que jamais, ma vie est attachée.

La marquise de Lonel me mande que tu viens d'obtenir pour six mois le congé que tu avois fait demander ; et dans ta lettre je lis avec sensibilité cette phrase d'un véritable ami : *Si j'obtiens le congé que je n'ai*

sollicité que pour te servir, tu peux compter que je travaillerai à cimenter le racommodement si bien commencé. Plus bas je lis : *Je remets après tes noces, à satisfaire le désir que j'ai de voir l'Angleterre ; je ne puis avoir le tems de songer à mes plaisirs, que lorsque ton bonheur sera bien assuré.* En me rappelant, mon cher Ferdinand, l'envie que tu avois montrée, de partir avec moi, je suis bien sensiblement touché des motifs qui t'ont fait rester. Pour te dédommager autant qu'il sera en moi, des plaisirs que tu perds, je braverai la défense de l'Abbé qui m'a fait, en arrivant en Angleterre, les mêmes recommandations qu'il me fit en Italie, d'éviter de vouloir paroître savant à mon âge, en écrivant mes opinions et mes remarques sur mon voyage : mais comme je n'écris que pour toi, je ne crains pas le ridicule qu'on veut me faire éviter.

Les Anglaises généralement sont belles. Leur teint est bien supérieur à celui des Françaises, par la blancheur et par la fraîcheur ; je ne connois qu'Elise qui pût riva-

liser avec la plus belle. On voit ici plus de blondes que de brunes; les Anglaises dans la forme de leurs traits, tiennent des Grecques ; beaucoup d'elles m'ont déjà rappelé nos beaux modèles. Elles ont adopté l'antique coîffure des Grecques, qui portoient, dit-on, leurs cheveux très-relevés. Cette coîffure faisant paroître la tête plus petite, donne une plus belle proportion à leur ensemble. La beauté de leur cou qui, pour la forme et la blancheur, peut être comparé à celui d'Elise, perdroit à être caché par les longues boucles flottantes de nos coîffures françaises.

J'ai été obligé d'attendre pour sortir, d'être habillé exactement à l'anglaise; les Anglais m'eussent montré au doigt, si je n'avois pas eu le soin de cacher ma tournure française sous des vêtemens à la mode de leur pays. Dans ce genre, nous avons plus de philosophie en France; on peut y paroître vêtu selon son goût, sans que personne songe à mettre à cela la moindre importance. Est-ce l'orgueil national qui

rend les Anglais si exigeans pour une chose en soi si indifférente ? Ou bien n'ayant pas l'habitude, comme nous, de voir chez eux beaucoup d'étrangers, la bigarrure des modes choque-t-elle leur vue ? Je n'ai pas encore eu assez le tems d'observer pour décider la question.

Je suis sorti lorsque j'ai pu me montrer décemment dans les rues. A chaque pas je rencontrois une belle femme ; je me suis promené plus d'une heure le premier jour, sans voir une figure difforme. Il y a une propreté extrême dans l'habillement, et une grande décence dans le maintien, chez les deux sexes. Les Anglaises ne sont pas sans graces ; mais pour leur en trouver, il faut s'habituer à celles qu'elles ne tiennent absolument que de la nature ; leur manière de saluer a de la gaucherie, leur démarche a de la noblesse ; ces deux points seuls prouvent que la nature les dédommage des négligences de l'art.

Rien de plus joli que de voir une Anglaise traversant une rue, et relevant sa

robe, ce qu'il en faut seulement pour ne pas la salir, sans nuire à la décence. Leur chaussure, propre et soignée, finit par habituer à la longueur de leur pied, qui d'abord aux yeux d'un Français, paroît trop grand, en comparaison de celui de nos Françaises; mais en observant mieux, on voit qu'étant plus grandes et généralement taillées plus en force, elles conservent les proportions de l'ensemble. On ne voit point ici le résultat du soin perfide des maîtres de danse, qui chez nous martyrisent les jeunes personnes pour leur faire tourner les pieds en-dehors, avec une exagération si opposée aux volontés de la nature, qu'elles en conservent souvent une démarche aussi affectée que gênée.

On ne soigne pas assez chez les Anglaises une certaine habitude du maintien, qui est nécessaire pour faire valoir les graces de la nature. Moins de soins affectés, dans ce genre, pour les Françaises, moins de négligence pour les Anglaises, et tout seroit pour le mieux.

Avant-hier, dans nos courses du matin, l'Abbé et moi, nous rencontrâmes un Anglais que nous avions connu à Naples; un petit service, qu'alors nous fûmes dans le cas de lui rendre, s'étoit effacé de notre mémoire, mais non de la sienne. Dès qu'il nous vit, il s'approcha, nous prit la main d'une manière affectueuse, sans ôter son chapeau; nous fîmes de même, l'usage ici n'étant pas de déranger sa coîffure pour être poli, ni d'exposer à tout instant sa tête aux injures de l'air.

Dès que M. Hillboroug (c'est le nom de notre Anglais) nous eût demandé de nos nouvelles, et nous eût rappelé le service que nous lui avions rendu, il nous proposa d'aller le soir même prendre le thé chez lui; c'est une manière d'inviter à passer la soirée. « Vous savez, nous dit-il, que j'avois laissé ma femme et mes filles à Rome quand je vous vis à Naples; je serois fort aise qu'elles fissent connoissance avec vous; mes filles sont élevées avec soin, ma femme a beaucoup de mérite. Je me souviens, dit-il en

riant, du désir que montroit M. Alfred de s'instruire; je pense qu'un zèle si louable n'est pas ralenti, et j'espère qu'il trouvera chez moi de quoi satisfaire son goût pour l'instruction. » Il nous quitta en nous recommandant de venir de bonne heure.

Nous nous rendîmes chez M. Hillboroug, à huit heures du soir; il étoit seul avec sa famille, composée de sa femme et de trois filles. L'aînée de ses filles a vingt-cinq ans; elle est belle et blonde; sa figure est noble, son air est modeste. La seconde a vingt-quatre ans; plus blonde que l'aînée, elle a les mêmes traits; ses cheveux, un peu roux, ne nuisent pas à sa beauté; elle est moins grande que l'aînée, elle m'a paru avoir plus de graces. La troisième a seize ans; celle-ci est brune, et ne ressemble à aucune de ses sœurs; elle m'a paru plus jolie que belle, ce qui est assez rare en Angleterre; elle a beaucoup de physionomie; c'est la première Anglaise à qui j'ai vu ce que nous appelons en France une jolie mine.

Après les premiers complimens, on apporta le thé; ce fut miss Caroline, c'est la cadette, qui le prépara. Ses sœurs, assises près d'elle, formoient un groupe dont les graces variées me donnoient le désir de dessiner; je le dis tout bas à l'Abbé. M. Hillboroug m'entendit; et bientôt la conversation roulant sur les arts, me donna bonne opinion des talens de mes nouvelles connoissances.

Après le thé, on proposa de faire de la musique; j'étois curieux d'entendre ces demoiselles. L'aînée alla se placer au *piano* sans se faire prier; et semblable à mon Elise, elle demanda à son père de nommer les morceaux qui lui plaisoient le plus; les deux aînées se firent entendre tour-à-tour, et me parurent avoir un vrai talent. Le père voyant mon admiration, me dit: « Elles doivent à la plus excellente des mères, tout ce qu'elles savent. » Madame Hillboroug reçut ce compliment avec modestie, et le regard tendre qu'elle jeta autour d'elle, me causa de l'émotion. «Quel heureux ménage!

dis-je tout bas à l'Abbé. — Il y en a beaucoup d'heureux dans ce pays-ci, me répondit-il; c'est le fruit du respect qu'on y conserve pour les mœurs. — Oh! c'est ainsi que nous serons, mon Elise et moi, m'écriai-je. » Occupés de leurs propres sentimens, personne de la famille n'eut l'air d'avoir entendu l'élan que m'arrachoit l'amour.

Les trois soeurs chantèrent; je reconnus la vraie méthode; elles ont toutes trois appris l'art du chant en Italie. La cadette, quand elle sera plus formée, pourra surpasser ses soeurs, parce qu'elle joindra à l'art un don bien précieux de la nature; c'est une des voix les plus belles et les plus touchantes que j'aye entendues depuis que j'ai été privé du bonheur d'entendre Elise.

M. Hillborough nous parla de son cabinet de peinture qu'il avoit orné des ouvrages de ses filles; mais comme il étoit tard, il nous proposa de venir dîner le lendemain avec sa famille. Il vouloit aussi me faire entendre à ses filles, à qui il avoit parlé de ma manière

de chanter. Nous acceptâmes l'invitation, et nous nous séparâmes de cette intéressante famille qui fut le reste de la soirée le sujet de notre entretien.

La pendule m'annonce que l'heure du dîner approche, mon cher Ferdinand; je n'ai pas encore fait ma toilette; j'ai passé toute la matinée à répondre à Elise, à la marquise de Lonel, et à toi; mais tu peux compter que je ne me coucherai pas sans t'avoir parlé de ma seconde journée chez l'aimable famille.

A neuf heures du soir.

J'allai le lendemain de bonne heure chez madame Hillborough. Mon empressement parut la flatter; elle étoit seule; en attendant que son mari et ses filles fussent rentrés, et que l'Abbé fût arrivé, nous reprîmes la conversation que nous avions commencée la veille. Mon admiration pour l'éducation de ses filles ramena naturellement notre entretien.

« Les Demoiselles anglaises, me dit-elle, ne sont pas en tout point élevées comme

me filles, et vos remarques sont justes sur les différences que vous avez déjà observées. En France, l'art de plaire qu'on trouve aussi important à apprendre que les sciences les plus profondes, fait que l'on porte dans ce genre les mêmes soins à l'éducation des deux sexes. Vos jeunes gens partagent leurs occupations entre des études abstraites, et les leçons qu'ils reçoivent comme les jeunes filles, pour se présenter avec grace, et chanter avec goût; la danse, la musique, le dessin, tous les moyens sont employés pour vous rendre agréables dans la société. Cette émulation continuelle, et le prix qu'on y attache, ajoutent au goût naturel de votre nation pour les beaux-arts : vous avez appris à en connoître les difficultés; un vrai talent dans quelque genre qu'il soit, excite votre enthousiasme, et vous lui payez le tribut d'admiration qu'il mérite. Il n'en est pas de même des Anglais; occupés de leur gouvernement, de leur commerce, la société les fatigue plutôt qu'elle ne les distrait; les arts les touchent peu. Presque toujours livrés

aux affaires dont ils doivent par état, ou dont ils veulent par goût se mêler, ils écoutent sans attention, et regardent avec indifférence ce qui est étranger à leur principale occupation.

» En France, les deux sexes sont élevés pour se plaire mutuellement, ici un seul est élevé pour convenir à l'autre. Il faut à un Anglais une bonne ménagère qui surveille ses gens, et élève ses enfans; il faut à un Français une femme qui ait assez de graces et de talens pour rendre le tête-à-tête agréable, et qui fasse honneur à son goût, en embellissant la société qu'il aime. Un Anglais se soucie peu que sa femme voie du monde; un Français aime à montrer la sienne. De tout cela il doit nécessairement résulter, pour les femmes des deux nations, une éducation différente.

» Dès qu'une Anglaise est mariée, tout moyen de séduire lui deviendroit inutile, puisque les occasions ne lui en sont plus offertes. Si la société y perd ce que vous appelez des agrémens, les mœurs y gagnent.

Beaucoup d'Anglaises savent l'italien, et presque toutes parlent plus ou moins bien le français. L'étude de la géographie, de l'histoire, des belles-lettres, entre dans leur éducation, ainsi que les travaux du ménage dont on ne leur laisse ignorer aucun détail. Si elles ont du talent pour écrire, elles peuvent faire imprimer leurs ouvrages, sans courir le risque du ridicule qu'on jette en France sur les femmes auteurs. Comme le principal motif d'une Anglaise dans ses occupations, est simplement de passer son tems, que le motif d'une Française tient plus souvent à la prétention, il est juste que le résultat soit différent. Seule au sein de sa famille, une Anglaise se livre au plaisir d'écrire, sans en être plus vaine si elle réussit; c'est ordinairement entourée de savans et de beaux esprits qu'une Française se livre à ce genre d'occupation. D'après les éloges qu'elle reçoit des personnes dont elle s'entoure, elle se croit un être important; elle juge, elle décide; elle finit par fatiguer la société de ses prétentions, et le public se

venge, en la tournant en ridicule. Voilà sans doute pourquoi, chez vous, on blâme une femme de se livrer à un talent qui, dans le fait, ne vaut ni plus ni moins qu'un autre.

» Depuis quelques années, les maîtres de musique, les maîtres de dessin sont plus employés qu'ils ne l'étoient dans ma jeunesse; mais si on ajoute aujourd'hui ce genre d'étude à l'éducation anglaise, on n'en fait pas, comme en France, une affaire principale. Vous savez, Monsieur, que pour acquérir un vrai talent, soit dans la musique, soit dans la peinture, il faut de longues études, et un travail assidu, et vous pouvez juger facilement, au peu d'importance que nous y mettons, que les *virtuoses* en tout genre doivent être rares en Angleterre. Un autre obstacle encore à acquérir un grand talent, c'est le peu d'émulation qu'on nous donne; c'est presque une insulte ici, que d'applaudir une femme comme il faut, qui a la bonté de se faire entendre; ce seroit l'assimiler aux femmes de théâtre, aux chan-

teuses publiques. Au retour de mes voyages, j'entendois un jour deux jeunes personnes, dont l'une par son talent sur le *piano*, et l'autre par sa manière de chanter m'avoient charmée; ravie de trouver des talens qui me rappeloient la France, l'Italie et l'Allemagne, je fus au moment de montrer mon contentement de voir les arts prendre faveur chez nous, lorsque je me rappelai à tems, que trop d'enthousiasme seroit blesser la modestie, et que la modestie étoit un des plus grands charmes des dames anglaises.

» Au reste, peu de personnes sont dans le cas de s'enthousiasmer; on néglige de perfectionner un talent que personne n'encourage. Vous serez étonné, lorsque vous arriverez dans quelques-unes de nos assemblées où il y a des concerts, de voir que le silence qui y règne presque toujours, cesse lorsque la musique commence; c'est le moment que l'on choisit pour faire la conversation, ou pour passer d'une chambre à l'autre. On s'agite, on parle tout le tems que dure un concert; il semble que le bruit

de la musique ne produise d'autre effet que d'ôter la timidité qui jusqu'alors paroissoit tenir tout le monde immobile.

» Après tout ce que je viens de vous dire, Monsieur, il faut vous apprendre la raison qui m'a engagée à donner à mes filles les talens qu'elles ont; l'amour en a été le premier motif; mais la sagesse m'a servi de guide. En leur donnant les charmes que mon mari auroit désiré trouver en moi, j'ai eu soin de leur présenter les talens, plutôt comme une ressource dans la solitude, que comme un avantage dans le monde. Je leur ai fait approfondir les arts; je leur ai persuadé que les recherches dans ce genre sont un amusement à tout âge, et dans toutes les circonstances; je leur ai donné ainsi une espèce de passion pour l'étude.

» M. Hillborough et moi, nous nous sommes aimés dès l'enfance... » Ici, mon cher Ferdinand, je rapprochai ma chaise, et je sentis mon cœur battre. Madame Hillborough continua : « Tout jeune encore, M. Hillborough suivit son père en France,

où ils restèrent quelque tems. Ils parcoururent ensuite l'Allemagne et l'Italie, et ils furent absens plusieurs années. Pendant ce tems, ma mère m'éleva avec tous les soins que les dames anglaises savent donner à leurs enfans. Nos familles étoient d'accord, M. Hillborough devoit m'épouser à son retour. » — Je m'attendois à quelque obstacle, mon cher Ferdinand; mais le père de madame Hillborough étoit moins sévère que M. Duménil, ou M. Hillborough étoit plus raisonnable que moi. Quoi qu'il en soit, il arriva, et épousa *son Elise.*

« J'étois sensible et bonne, me dit madame Hillborough, mon mari me trouvoit belle; mais j'étois élevée à l'anglaise, et je n'avois de talens que ceux qu'il falloit pour conduire mon ménage. Mon mari aimoit les arts; il les avoit étudiés dans ses voyages, il les cultivoit, et il regrettoit souvent que je n'eusse aucun des talens agréables. J'avois vingt ans lorsqu'on nous maria, c'étoit trop pour commencer à apprendre, je n'aurois acquis que des talens médiocres, et mon

mari ne les aimoit pas. Dès que mes filles furent en âge de travailler, je lui proposai d'ajouter à leur éducation, les talens qu'il auroit désiré que j'eusse cultivés. Nous partîmes pour Paris, où nous nous établîmes pour quelques années. J'y eus ma troisième fille que j'élevai comme les autres. Chaque jour je jouissois d'avoir enchaîné mon mari auprès de moi, en lui offrant dans mes enfans des talens dont il avoit pris le goût et l'habitude; mais je leur donnai en même-tems les principes que j'avois reçus de ma mère, pour ne s'occuper à l'avenir que des soins qui pourroient plaire à leurs époux. »

M. Hillborough qui rentra avec ses filles, et l'Abbé qui arriva un moment après, interrompirent notre tête-à-tête, et nous passâmes dans le cabinet de peinture. Sans aucune flatterie, les ouvrages de ces demoiselles attirèrent mes éloges. Leur modestie en les recevant, me charma plus encore que leurs talens.

Je passai une journée fort agréable avec cette famille; ce ne fut pas sans regret que

j'appris qu'il falloit rester plus d'un mois sans les voir. Ils ont dû partir ce matin pour la campagne, et m'ont promis de me faire prévenir de leur retour.

Adieu, mon cher Ferdinand. Ma lettre est un volume; je souhaite qu'elle puisse t'intéresser. J'espère que mes affaires iront assez bien en France, pour que je conserve la présence d'esprit nécessaire à la suite de mes observations. Je mêlerai à l'avenir les réflexions de l'Abbé avec les miennes, en te laissant le soin de distinguer celles qui viendront de moi.

Tout à toi pour la vie.

LETTRE CXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 19 septembre 17..

Hier j'étois ivre; je suis encore malade aujourd'hui. Je n'ai rien de mieux à faire que de m'accuser, et de maudire en t'écrivant, le plus désagréable usage, le plus dégoûtant défaut auquel une nation aussi respectable sous tant de rapports, ose se livrer. Je suis furieux de l'état où l'on m'a mis; furieux contre moi-même d'avoir placé mon amour-propre à suivre un exemple détestable, au lieu d'attacher ma gloire à braver un usage d'autant plus blâmable, que le dégoût qu'il inspire est le moindre de ses inconvéniens. Un homme ivre sait-il ce qu'il fait? est-il maître de lui? A l'égal d'un fou, tous les crimes ne peuvent-ils pas être le ré-

sultat de sa situation ? et lorsque, comme à moi, il en résulte seulement un état d'imbécillité, et les souffrances d'une indigestion, ne peut-on pas appeler cela une heureuse ivresse, puisqu'elle ne cause de tort que celui qu'on se fait à soi-même? Comment donc s'exposer à cette dégradation? et comment un homme peut-il consentir à s'ôter, de gaîté de cœur, le jugement, la raison, le sentiment du bien et du mal? Comment peut-il se priver ainsi des dons que lui a faits le Créateur, et s'assimiler à la brute ou à la bête féroce? Les Anglais sont pour moi inexpliquables. Par quel magie peuvent-ils conserver le génie des affaires, le calcul des opérations, en passant une partie de leur vie à détruire les moyens qu'ils ont reçus de la nature.

Leurs pauvres femmes, que je les plains! Non contens de ne mettre aucun soin à leur plaire, les maris exigent encore qu'elles supportent celui qu'ils prennent à leur être à charge. Que faire d'un ivrogne? que de dégoût entraînent les services qu'on lui

rend ! J'ai été ce matin au moment de demander excuse à mon valet-de-chambre, pour les soins rebutans que mon état avoit exigés de lui ; le chagrin que j'en ai éprouvé m'a valu son indulgence, et la déplaisante image que je lui ai offerte, m'a acquité envers lui, en lui servant de leçon pour ne pas suivre l'exemple de son maître.

Qu'auroit dit Elise, si elle m'eût vu hier ? C'en étoit fait de tout le bonheur de ma vie. J'ai été témoin de l'aversion que l'ivrognerie inspire au château de Key.... Une femme-de-chambre d'Elise aimoit et devoit épouser un des gens de M. Duménil ; ce domestique s'enivra ; son maître le chassa ; on crut que la future alloit demander son congé ; mais au contraire, cette fille partageant la colère de M. Duménil, déclara qu'elle ne vouloit pas plus d'un ivrogne pour mari, que M. Duménil n'en vouloit pour laquais. Le valet amoureux se corrigea, il rentra en grace ; M. Duménil le maria alors avec sa maîtresse, et les établit dans le village. Il est résulté de la correc-

tion et du repentir un fort bon ménage.

Comment les Anglaises si douces, si vertueuses, si belles, n'ont-elles pas sur leurs époux, le même pouvoir que cette femme-de-chambre avoit sur l'homme qu'elle aimoit ? Souvent, m'a-t-on dit, une femme passe toute la nuit à attendre patiemment son mari qu'on lui ramène enfin dans l'ivresse la plus dégoûtante; alors, satisfaite de le voir rentrer sans autre accident, elle prépare encore le thé, et prend de lui tous les soins qu'hier je forçai mon valet-de-chambre à prendre de moi. Madame Hillborough en me disant que dès l'instant qu'une Anglaise est mariée, *tout moyen de séduire lui deviendroit inutile, puisque les occasions ne lui en sont plus offertes*, auroit pu ajouter que par la manière de vivre des Anglais, l'occasion d'être séduite est pour une Anglaise, au moins aussi rare à rencontrer que celle de séduire. Dieu me garde de vouloir ôter à des femmes aussi intéressantes le mérite de leur vertu; mais la justice me force de convenir que le

danger que court à tout moment une Française, de rencontrer un aimable vengeur des torts d'un époux, n'est presque jamais à redouter pour une Anglaise. L'esprit de galanterie ne peut régner parmi des hommes qui passent une partie de la journée aux affaires, une autre à se livrer aux plaisirs de la table, et les heures qui restent jusqu'au lendemain, à se guérir ou se reposer du plus ou moins fatigant état dans lequel les a mis le plaisir de boire, dont ils ont fait leur passe-tems favori.

Une fille publique qui ne demande aucun soin, pour qui l'argent est tout, convient bien mieux à un Anglais, que la beauté sensible et modeste qu'il faudra persuader. Beaucoup moins avares de leur or que de leur tems, les Anglais trouvent chez les filles publiques tout ce qu'il leur faut. Aussi la ville de Londres est-elle, je crois, la ville de l'Europe où l'on en voit le plus; on en rencontre à chaque pas, et cependant je ne me suis pas encore apperçu que cette troupe corrompue nuisît à la décence

que j'avois remarquée le premier jour où j'ai parcouru la ville.

New Bond-Street est une des rues de Londres les plus à la mode; c'est-là que les jours où il fait beau tems, on passe à se promener à pied ou en voiture, les heures qui précèdent celle du dîner. Ainsi que les autres rues, *New Bon-Street* a des trottoirs qui mettent en sûreté les gens à pied; ceux-ci n'ont d'autre soin à prendre que celui d'éviter de recevoir ou de donner des coups de coude, auxquels l'affluence de monde les expose. *New Bond-Street* est une longue rue qui conduit d'un quartier à l'autre; elle est bordée de chaque côté, de boutiques proprement tenues, et richement ornées. Les femmes y viennent faire des emplettes, plus par désœuvrement, je pense, que par besoin. Les hommes encore à jeun peuvent payer à ces jeunes beautés le tribut d'admiration qu'elles méritent, et je crois que souvent le plaisir de se montrer, fait pour ces belles délaissées un des plus grands charmes de leur matinée. Les filles publi-

ques se trouvent là confondues dans la foule; je n'aurois pas pu les distinguer si on ne me les eût fait remarquer; elles sont presque toutes décemment et proprement vêtues. Les personnes obligées pour leurs affaires de traverser cette rue, ajoutent au bruit et aux embarras qui, comme chez nous, paroissent amuser les promeneurs.

Je passai plus d'une heure hier dans *New Bond-Street*, avec un Anglais qui étoit prié à dîner dans la même maison que moi. Cette aménité franche, cette bonté de cœur qui entraîne au plaisir d'obliger, cette bonne foi qui distingue un beau caractère anglais, engagèrent celui avec qui j'étois, à répondre à toutes mes questions, sans en paroître fatigué, et à sourire à quelques-unes de mes critiques, avec l'air de s'en amuser plutôt que d'en être offensé. Ne voyant que des femmes dans les carosses, où rarement un homme a la patience de leur tenir compagnie, remarquant encore les femmes à pied se donnant le bras mutuellement, et les hommes de leur côté

se tenant sous le bras comme les femmes, je demandai à mon complaisant conducteur si tout cela se passoit ainsi par une trop scrupuleuse décence. Il se mit à rire en me disant : « L'orgueil m'engageroit à vous le laisser croire ; mais la vérité m'oblige de vous avouer franchement que les soins nous ennuient ; nous sommes habitués au contraire à en recevoir. Nos femmes sont élevées en conséquence ; et de tous leurs agrémens, celui que nous estimons le plus, est un caractère complaisant, et attentif. — Mais l'amour ne vous inspire-t-il pas quelquefois à votre tour le désir d'être attentif et galant ? — Les femmes, me répondit-il, étant peu habituées à nos soins, celle que nous choisissons pour épouse se contente de l'hommage de nos sentimens ; le choix que nous faisons d'elle l'assure de notre estime ; car nous ne sommes rien moins que maris complaisans. Les peines que nos loix infligent aux séducteurs, ôtent le désir de l'être ; par cela seul nos ménages sont paisibles. Si nous convenons aux parens, lors-

que nous recherchons leur alliance, nous avons la liberté de voir la femme que nous avons choisie, et notre assiduité près d'elle est la seule preuve de la préférence que nous lui donnons. Il n'y a pas à craindre que nous abusions de l'avantage de plaire, au risque d'apprendre le charme des séductions à celle que nous destinons à être notre compagne. Si nous ne plaisons pas, nous portons ailleurs notre hommage, ou bien nous nous brûlons la cervelle; car quelquefois aussi nous connoissons les extrêmes : si nous plaisons, et que les parens s'opposent à notre union, un enlèvement suivi du mariage arrange l'affaire; mais si nous séduisons une jeune demoiselle sans l'épouser, il y va de notre fortune; la crainte d'être ruinés, jointe à un esprit de justice qui nous feroit redouter pour nous-mêmes le tort que nous ferions aux autres, nous ôte toute idée de galanterie. Excepté dans les cas d'enlèvement, suivi du mariage contre le gré des parens, les familles en Angleterre vivent en paix; il en coûteroit trop pour

nuire aux mœurs qu'on préfère de respecter.

» La galanterie, le désir de plaire, un certain commerce de soins qui fait le charme de vos sociétés françaises, tout cela nous est inconnu. Au lieu de nous exposer aux troubles que causent vos séductions, aux malheurs même que souvent elles entraînent, nous préférons de passer une partie de notre tems entre hommes, de nous entretenir de nos affaires personnelles, de celles de notre gouvernement, des moyens de servir notre pays. Voilà des passe-tems dont il ne résulte point d'inconvéniens, et auxquels nous sommes plus propres qu'aux tendres grimaces, et aux doux propos pour lesquels vous avez en France le genre de graces qui nous manque. D'ailleurs votre caractère et vos usages vous faisant moins redouter qu'à nous les suites des liaisons qu'ils autorisent, vous pouvez plus facilement en braver les dangers, pour vous en permettre les plaisirs. Nos femmes n'ayant pas avec nous les

mêmes rapports, sont obligées de vivre entr'elles; il est même fréquent de ne trouver dans les grandes assemblées qu'une douzaine d'hommes, parmi plus de deux cents femmes. Dans les lieux publics, si nous payons à la foule de beautés qui s'y présentent, un instant d'admiration, notre hommage muet ne peut ni blesser la modestie, ni troubler de jeunes têtes. »

Une jolie femme qui entroit dans une boutique devant laquelle nous passions, interrompit mon aimable compagnon, en lui demandant s'il dînoit chez lady L***; c'étoit précisément chez lady L*** que nous étions invités. Nous suivîmes dans la boutique miss Charlotte; c'est ainsi que mon compagnon nomma la belle. Il me présenta à elle comme le gentilhomme de France qui parloit le mieux anglais. Cet éloge me mit d'abord en faveur auprès de miss Charlotte qui me fit une petite révérence bien brusque, accompagnée pourtant d'un charmant sourire, et du regard le plus modeste et le plus doux. Je me hâtai

de présenter une chaise à miss Charlotte, pendant qu'elle demandoit au marchand les choses qu'elle vouloit acheter ; mais ne voyant plus mon camarade de promenade auprès de moi, je demandai ce qu'il étoit devenu; un des garçons de la boutique me dit qu'il venoit de sortir ; je saluai miss Charlotte pour aller le rejoindre ; l'ayant trouvé à quelques pas de la boutique, je lui fis des reproches d'avoir quitté si promptement une aussi jolie femme. « J'ai cru, me répondit-il, que vous vous établissiez à demeure dans cette boutique ; l'ennui m'a gagné ; que voulez-vous que nous fassions, nous autres hommes, à regarder marchander ou acheter ces bagatelles ? — Mais lorsque l'acheteuse est si jolie ?—Jolie! l'éloge est foible ; elle est charmante, belle comme une ange, et d'un caractère encore plus charmant que sa figure ; j'en suis amoureux, elle m'aime, et nous comptons nous marier avant la fin de l'année. De quoi riez-vous, ajouta-t-il, en me regardant d'un air étonné ? —Mais je ris de votre manière

d'être amoureux; les soins que vous prenez pour plaire, ne doivent pas en effet vous gêner. — Comment, depuis plus d'un an je la suis dans toutes les assemblées, je m'assieds toujours à côté d'elle par-tout où je la rencontre; je me trouve aux heures qu'elle m'assigne, soit dans les lieux publics, soit dans les maisons particulières; certes, cet assujétissement doit lui prouver mon amour : si je ne tenois pas extrêmement à décider son choix en ma faveur, je ne me donnerois pas tous ces soins; mais cette jeune personne est élevée à merveille, et fera, j'en suis sûr, une excellente femme. »

J'avois destiné ma journée à mon camarade; il me proposa d'aller rendre visite à quelques personnes avec lesquelles il vouloit me faire faire connoissance; j'acceptai. Nous ne devions dîner qu'à sept heures; ainsi, nous avions encore du tems à employer ou à perdre; dans certains cas n'est-ce pas synonyme? A la première maison où nous nous arrêtâmes : *Not at home*; à la se-

conde, à la troisième, de même. Cela me fit penser aux premières visites que je vis à Bordeaux avec mon père; de tendres souvenirs m'arrachèrent un soupir, et je songeai qu'à la place de mon Anglais, je n'aurois pas quitté si promptement la boutique où j'aurois rencontré mon Elise.

Dans la première maison où nous fûmes reçus, nous ne trouvâmes que Madame, son mari étoit sorti; mais le connoissant déjà, et ayant vu Madame deux fois chez une de ses parentes, je fus admis sous la protection de mon conducteur qui étoit ami intime et parent du maître de la maison. On nous conduisit dans le salon; cinq ou six enfans entouroient leur mère que notre visite ne détourna point du plaisir de s'en occuper. Plusieurs *how do you do*, et autant de *i thank you*, furent, pendant un quart d'heure, les seuls mots prononcés de part et d'autre. Mon camarade ne parloit pas; je suivis son exemple, en admirant plus que lui peut-être la continuelle occupation de cette tendre mère. On annonça

une visite ; c'étoit une jeune femme qui après m'avoir salué et demandé à mon camarade comment il se portoit, alla se placer auprès de la maîtresse de la maison, et s'occupant des enfans, me donna l'occasion de faire l'éloge de cette jolie famille. La mère, satisfaite de l'hommage que je lui offrois, sonna pour faire venir ses deux derniers enfans qui, portés par leurs bonnes, me furent présentés. La conversation alors s'anima un peu, toujours cependant sur le même sujet.

Quand nous sortîmes, mon camarade me dit : « J'espère que cette maison vous conviendra ; on y fait bonne chère, et le cuisinier est Français ; mais les visites ici ne sont pas amusantes, comme vous le voyez. — Elles ne sont guères plus amusantes en France, lui dis-je ; aussi depuis quelques années, à Paris sur-tout, on a beaucoup diminué cette gêne ; elle se réduit souvent à envoyer se faire écrire, et on est quitte envers la société. »

Nous nous arrêtâmes dans une maison,

où nous trouvâmes quatre demoiselles travaillant auprès de leur mère. Elles ne prononcèrent pas un mot pendant un quart-d'heure que nous fûmes là ; la mère me parla un peu de la France, où elle avoit passé un an. La conversation fut froide et courte ; nous sortîmes.

Nous allâmes delà chez un Anglais que j'avois connu en Italie ; il me reçut avec aménité, et me présenta à sa sœur qui n'est pas encore mariée, quoiqu'elle ait près de trente ans. Mais ici il n'est pas nécessaire, comme en France, qu'une demoiselle se marie pour avoir un état ; elle a en Angleterre celui que lui donnent sa fortune et sa naissance ; elle peut être présentée à la cour, et n'a pas besoin de se donner un maître, afin d'être comptée pour quelque chose dans le monde. Il en résulte le grand avantage pour les demoiselles, d'avoir le tems de le choisir. Ici elles se marient à tout âge, mais rarement au sortir de l'enfance, comme chez nous, où il est assez commun d'être déjà une vieille ma-

riée à vingt-cinq ans. En Angleterre, où l'on a plus de respect pour le lien du mariage qu'en France, on juge, à moins que l'amour n'en ordonne autrement, qu'il faut atteindre l'âge où l'on sait ce que l'on fait, avant de se lier pour la vie : il est vrai que le respect qu'ici l'on porte aux bonnes mœurs, laisse moins d'inconvéniens à la liberté qu'on donne aux jeunes demoiselles. Chez nous, au contraire, une fille dans le grand monde, jusqu'à l'âge de trente ans, seroit sur une mer trop orageuse, pour que la crainte qu'elle n'eût fait naufrage, ne l'empêchât pas de trouver un époux; car telle est notre inconséquence, nous ne supporterions point la pensée de ce qui auroit pu se passer avant notre lien; et dès que nous sommes mariés, nous donnons à nos femmes une liberté absolue, et souvent un exemple trop offensant, pour que l'esprit de vengeance seul ne les engage pas à le suivre. Il y a peu de mariages forcés en Angleterre; on juge avec sagesse, que dans un engagement aussi sérieux, et que l'on sait respec-

ter, l'intérêt d'une demoiselle doit être plus consulté que celui de sa famille. Une demoiselle jouit donc ici de sa liberté, jusqu'au moment où elle se marie; alors, il faut qu'elle se conforme aux volontés de son époux : cela me paroît plus dans l'ordre que chez nous, où une femme n'est libre que lorsqu'elle ne devroit plus l'être. Avoue, mon cher Ferdinand, qu'il faut être aussi corrompus que nous le sommes, pour tolérer sur ce point nos usages.

La Demoiselle à qui cet Anglais me présenta, tient la maison de son frère qui, lui-même, n'est pas marié. Je fus reçu avec politesse, et l'on m'engagea à revenir. Delà nous nous rendîmes chez lady L*** où nous devions dîner.

Lady L*** étoit dans son salon avec plusieurs femmes. Miss Charlotte arriva quelques momens après nous; dès qu'elle fut assise, mon jeune camarade me prouva qu'il m'avoit dit vrai, en allant se placer près d'elle, où il resta jusqu'à l'heure du dîner sans se déranger pour aucune des personnes

qui entrèrent; mais ceci est encore un usage que j'approuve. On ne croit pas comme en France, être obligé de se lever chaque fois que quelqu'un entre dans l'appartement; la maîtresse de la maison est la seule qui salue ceux qui entrent; cela est plus commode pour les personnes de la société, qui jugent avec raison qu'elle seule doit être chargée de faire attention à ceux qu'elle reçoit.

Pendant près d'une heure mes regards curieux se tournoient souvent du côté de miss Charlotte. Je remarquai que son *futur* la regardoit peu et lui parloit encore moins; mais ils avoient l'air très-contens l'un de l'autre.

Milord L*** entra : on servit un moment après. Je te parlerai peu de ce dîner dont les suites m'inspirent trop de honte pour ne pas me hâter d'en éloigner le souvenir. Quoique je susse que pour plaire aux Anglais il ne faut pas refuser leur invitation de boire trop souvent renouvelée, je n'eus pas la présence d'esprit de me ménager pendant le repas. Un peu avant neuf heures, les femmes sor-

tirent de table; l'usage est ici que les hommes ne les suivent pas. On étoit encore à table après dix heures; les pauvres femmes pendant ce tems-là s'amusoient ou s'ennuyoient entr'elles, sans que personne s'en inquiétât. J'étois certainement le seul qui songeois à la patience qu'elles avoient à attendre des hommes si peu aimables pour elles. Ils allèrent sans doute vers minuit porter dans le salon l'odeur de la cave. Quant à moi, je sais peu ce qui se passa. Dès que les femmes furent sorties de table, il n'y eut plus de retenue, les toasts se multiplièrent à l'infini, et lorsque la raison me revint, je me trouvai dans mon lit, sans me souvenir comment j'y étois parvenu.

Jetons le voile le plus épais sur cette sottise. Je t'ai fait ma confession, bien sûr que tu ne la divulgueras pas. Le ciel me préserve que la connoissance de cette aventure arrive jusqu'à Key...

Adieu, mon cher Ferdinand; tu recevras cette lettre un courier plus tard que tu n'aurois dû la recevoir. Je n'ai pu la finir le jour

que je l'avois commencée, une visite m'a pris tout mon tems. Le visiteur avoit à me parler de lui; et sans s'appercevoir que mon intérêt diminuoit à mesure qu'il prolongeoit sa séance, il m'a impitoyablement fait perdre à l'écouter, les momens que je t'avois destinés. Si tu as une recette pour se débarrasser d'une visite importune, rends-moi le service de me l'envoyer.

Tout à toi pour la vie.

LETTRE CXV.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 27 septembre 17..

Quelquefois tristement à ma fenêtre, les yeux fixés vers la campagne, je remarquois l'effet que produit une suite de tems orageux. Les feuilles, les fleurs me paroissoient flétries, tout m'offroit l'image de la langueur; mais au premier rayon du soleil tout

sembloit se ranimer, et chaque chose en reprenant une nouvelle existence m'arrachoit un douloureux soupir. Pour moi seule, m'écriois-je alors, pour moi seule un beau jour ne peut donc renaître, et mon ame restera flétrie sans être ranimée par un instant plus doux!

Enfin le ciel a exaucé mes vœux; le séjour de votre père ici m'a rendu l'espérance, je n'offre plus l'image du découragement, et je me sens renaître à mon tour.

Il m'est bien cruel sans doute d'être séparée de vous; mais votre voyage en Angleterre m'a replacée dans la position où j'étois lors de votre voyage en Italie. Les chagrins auxquels j'ai été livrée depuis, me font trouver ma situation supportable, aujourd'hui que l'espérance paroît de nouveau sourire à mes désirs. Depuis que nous sommes seuls, ma tante a eu deux occasions favorables de parler à mon père; elle espère obtenir bientôt de lui la liberté de notre correspondance. «C'est d'Alfred seul que dépendra son union avec ma fille, a

répété plusieurs fois mon père, en réponse aux sollicitations de ma tante en votre faveur; qu'Alfred ne fasse parler de lui qu'avec éloge; qu'il acquière les vertus dont en Angleterre il trouvera des exemples à suivre; qu'il forme son jugement chez une nation, où l'habitude de réfléchir doit donner des idées justes sur le bien et le mal, où l'on conserve pour les mœurs un respect si nécessaire au repos des familles, chez un peuple où l'homme aimable est compté pour peu, l'homme estimable pour beaucoup; qu'il observe avec soin une nation où l'on sait encore porter respect à la religion, soumission aux loix, et où l'on sert son pays plus par esprit de patriotisme que par ambition; qu'il profite des exemples qu'il y trouvera, et alors Alfred, formé selon mes vœux, deviendra mon gendre. »

Comme le cœur me battoit, pendant que ma tante répétoit tout ce que lui avoit dit mon père! Oh! je ne puis plus redouter l'avenir, puisque j'attends ma félicité de la conduite d'Alfred!

Le 28 septembre.

Je fus interrompue hier par la famille du château de Nérac, qui arriva vers le soir, pour passer une semaine avec nous. La nièce des vieilles demoiselles est mariée depuis quelque tems à un homme, qui, dit-on, doit sa fortune à mon père. Toute la famille est venue lui rendre la visite qu'il fit lors de ce mariage, dans le tems même où mon Alfred eut l'imprudence de venir jusques dans le château de Key... me faire ses adieux, et rendre ma tante témoin des sermens que nous nous fîmes de nous aimer toujours. L'heure où ils arrivèrent, et le petit salon où d'abord ils furent reçus, renouvelèrent tous mes souvenirs; je sentis une impression de tristesse que j'eus de la peine à vaincre.

Pendant le souper, on parla de l'Angleterre; cette conversation me donna de l'inquiétude. Pardon, mon Alfred, mais il faut que l'amour aussi indulgent que l'amitié, permette à mon coeur de s'épancher.

Ma bonne tante m'a écoutée avec patience une partie de la matinée ; soyez aussi complaisant pour moi, vous qui seul causez mes tourmens, vous qui seul pouvez me rendre le bonheur, que je ne puis recevoir que de vous.

Après avoir été de l'avis de mon père sur plusieurs points, à l'égard des moeurs des Anglais, le nouveau marié, qui a passé un an à Londres, assurant que la vie qu'on y mène est fort triste, en donna pour raison l'impossibilité de faire société avec les Anglais. « L'usage, dit-il, de faire les visites le matin, vient de ce que depuis l'heure du dîner, les Anglais emploient le reste de la journée à table ; on ne peut se lier avec eux que sous condition de s'enivrer ensemble. Si j'eusse, ajouta-t-il, resté plus longtems à Londres, j'aurois certainement pris l'habitude de boire, dont les Anglais prétendent que leur climat a fait un besoin. » O mon Alfred ! quel vilain défaut ! Mon père a fait la grimace, j'ai senti que je rougissois ; j'ai cru vous voir exposé à prendre

cette funeste habitude. En me rappelant le malheur que déjà nous a causé votre liaison avec le prince Orsinelli, j'ai pensé avec effroi que si votre caractère doux et complaisant vous laisse encore entraîner à prendre les défauts des personnes que vous fréquentez, nous serons perdus sans ressource. Je crois être certaine aujourd'hui, mon Alfred, que votre première faute est pardonnée; au nom de tout ce que vous avez de plus cher, je vous en conjure, n'en commettez pas une seconde : je sens que j'en mourrois. Employez le tems de notre séparation à cultiver vos talens, à augmenter vos connoissances; livrez-vous à l'étude, ayez soin de ne choisir pour vos délassemens, que ce qui ne peut pas vous compromettre. Oh! si j'étois à votre place, j'aimerois mieux, mille fois mieux ne goûter aucun plaisir, que de risquer de perdre le bonheur. Songez, songez sans cesse à la sévérité de mon père, et que mon amour, cher Alfred, soit votre sauve-garde; je laisse au vôtre le soin de me rassurer. Al-

fred, mon Alfred, vous veillerez sur vous! vous aurez de l'indulgence pour cette pauvre Elise, si la plus légère crainte la trouble. Lorsque vous songerez à tout ce qu'elle a souffert, vous pardonnerez une foiblesse, que de justes motifs rendent excusable.

Adieu, mon cher Alfred, adieu, mon ami.

LETTRE CXVI.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 3 octobre 17..

J'arrive dans le moment de Hyde-Park: c'est un grand espace où l'on se promène en voiture et à cheval. Cette promenade m'a rappelé les boulevards de Paris; les voitures y sont de même à la file. L'affluence étoit grande, quoique dans cette saison les

personnes élégantes restent à la campagne, soit par étiquette, soit par goût. Les voitures et les chevaux m'ont paru mieux soignés que chez nous; s'il y a moins de brillant qu'en France, une propreté plus recherchée le remplace, et l'œil est satisfait; mais c'est en entrant dans le jardin de Kensington que ma vue a été frappée d'un spectacle charmant. Il m'a fallu autant de soin pour ne pas coudoyer une jolie femme, qu'il m'en eût fallu prendre dans un parterre émaillé de fleurs pour ne pas les fouler. Un espalier de figures ravissantes s'est présenté d'abord à mes regards. Sept ou huit femmes placées les unes à côté des autres, m'ont forcé de me ranger pour ne pas les détourner, et mon admiration pour cet ensemble m'a tenu immobile, jusqu'au moment où d'autres beautés sont venues à leur tour ravir mes regards. Toute l'allée destinée à la promenade m'a offert d'un bout à l'autre le même charme, qui m'a paru d'autant plus séduisant, que la nature seule en faisoit les frais. Je n'ai vu à aucune de ces

beautés, ni cette parure affectée dont nos Françaises font trop souvent usage, ni ce rouge foncé que chez nous les femmes empruntent à l'art, et qui ne fait que nuire à la belle nature, en cachant la fraîcheur du teint. Je ne sais si les Anglaises mettent du rouge; mais si elles s'en servent, c'est avec un art qui imite si bien la nature, qu'alors il peut être pris pour un de ses charmes.

Le jardin de Kensington me paroît plus convenable encore pour la solitude, que pour le tumulte; il inspire le désir du tête-à-tête : c'est un lieu charmant qu'il faut aller chercher un peu loin; il est hors de la ville, et il n'y tient que par Hyde-Park qui le sépare de Londres. Le château de Kensington est une maison royale; je ne l'ai pas vu en-dedans, mais au-dehors il n'offre rien qui puisse attirer l'attention. Nous sommes sortis par le côté du jardin qui donne dans le village, ou petite ville dont il tire son nom.

Saint-James et Green-Park sont deux

autres promenades qui par leur proximité n'en font qu'une, moins fréquentée que Kensington qui, selon moi, mérite en effet la préférence. Dans le parc Saint-James est le palais de la reine. Je l'ai vu en détail sans en être content. Je ne l'ai pas été davantage de celui du roi, qui donne aussi dans le parc de Saint-James. Il ne faut pas avoir vu Versailles, pour être satisfait ici de la demeure du souverain. Il en est de même pour les maisons des particuliers; il y a une grande différence entre nos hôtels de Paris et les grandes maisons de Londres. Un homme riche se contente ici d'une maison de deux ou trois pièces à chaque étage. Il n'y a pas un cabinet de dégagement, pas un *boudoir*, aucun de ces petits détails, qui dans nos maisons françaises ajoutent toutes les commodités du logement, à la magnificence que présentent au même étage plusieurs pièces qui se suivent.

Les maisons de Londres, dont l'intérieur ressemble un peu à nos belles maisons de France, sont rares; on les cite. J'ai vu

entr'autres celle du prince de Galles; ce palais est situé entre cour et jardin. On a jugé que pour avoir des portes-cochères, il seroit fâcheux de couper souvent de beaux trottoirs qui font l'agrément et la sûreté des piétons : comme il y a plus de gens qui vont à pied que de gens qui vont en voiture, il me paroîtroit ridicule de critiquer ce qui fait la tranquillité du plus grand nombre.

On emploie si peu de terrain à Londres pour l'emplacement d'une maison, qu'une masse de bâtiment, qui dans une rue un peu courte, réprésente une seule maison aux yeux habitués à notre manière de bâtir, en réunit quelquefois sept ou huit. Dans les longues rues, la vue se fatigue de l'uniformité; une porte et deux fenêtres composent la largeur d'une maison, qui est suivie d'une porte et de deux fenêtres pour la largeur d'une autre, etc., etc. Voilà ce qui de chaque côté borde des rues tirées au cordeau. Les maisons sont de briques; lorsqu'on en voit commencer une, on est effrayé du peu d'épaisseur de ses murs; mais

en revanche aucun de nos hôtels ne peut rivaliser avec la propreté scrupuleusement entretenue dans toutes les maisons de Londres ; elles sont lavées et frottées toutes les semaines ; la fumée du charbon de terre oblige à cette précaution.

Chaque maison a la même distribution. Cette uniformité intérieure est avantageuse pour les voleurs dont la ville de Londres abonde. Ils savent que dans chaque maison on dort dans telle chambre, on a son argenterie dans telle autre; que tel étage peut être dévalisé, sans troubler le sommeil de personne. Ils n'ont à craindre que les crieurs de nuit, qui se font entendre dans chaque quartier toutes les demi-heures, depuis que le soleil est couché, jusqu'à ce que le jour commence. Les voleurs les laissent passer, ou bien, ce qui arrive, dit-on, quelquefois, ils s'accordent pour un profit avec les crieurs qu'ils peuvent juger d'une probité facile à corrompre.

Si l'on osoit se servir de cette expression, on diroit que l'Angleterre est pour les vo-

leurs la terre promise. On ne peut voyager sans faire la part des voleurs. Si l'on doit passer par telle ou telle route, on sait que là on doit être volé, sans que cela souffre la moindre difficulté, et l'on se prépare à donner son argent à des gens assez honnêtes pour ne pas vous ôter la vie : c'est entre le voleur et le volé un commerce de procédés dont on semble être convenu. Si par accident quelqu'un est assassiné, c'est un malheur qui est contre leurs loix et leur usage. Si par accident un voleur est pris, c'est un malheur pour lui, car il n'y a personne pour l'arrêter. Les Anglais ne veulent pas avoir de maréchaussée, ni de troupes quelconques destinées à cette fonction. L'on ne peut donc, sur-tout à une certaine distance des grandes villes, voyager avec sécurité.

Il y a cependant des cantons en Angleterre où l'on m'a dit que l'on pouvoit voyager sans risque; mais ce n'est pas aux environs de Londres. Un Anglais m'a prié d'aller passer quelque tems chez lui à la campagne. « On n'a pas dans la province où je

demeure, de voleurs à craindre, m'a-t-il dit ; à peine a-t-on l'attention de tenir son château fermé. Vous verrez chez moi et chez mes voisins, a-t-il ajouté, l'état que nous tenons dans nos terres : c'est là que nous mettons toute notre magnificence ; c'est-là que nous sommes logés grandement, ce dont nous nous soucions peu à Londres, où nous restons le moins qu'il nous est possible. Le nuage épais formé par la fumée du charbon de terre, et par les fréquens brouillards de la Tamise, nous chasse de la ville, quand nos affaires ne nous y retiennent plus. »

Le goût des Anglais pour vivre dans leurs terres, rend, comme je te l'ai déjà dit, les beaux hôtels rares à Londres, où beaucoup d'Anglais ont presque toujours l'air de n'ê re qu'en passant.

Si dans la ville de Londres, plus grande que celle de Paris, on emploie moins de terrain pour bâtir une maison, le même espace en contenant un grand nombre, il en résulte que la grande majorité des habitans

est mieux logée à Londres qu'à Paris; les grands seigneurs et les gens riches beaucoup plus mal.....

J'ai été interrompu par le bruit que j'ai entendu sous mes fenêtres, où une foule rassemblée a excité ma curiosité : c'étoit une *box*, ou bataille à coups de poing entre deux hommes qui avoient pris dispute. Trop habitué à cette humanité que je me plais à admirer chez les Anglais, j'ai cru qu'on alloit les séparer ; mais au contraire, il m'a paru qu'on les excitoit ; j'étois indigné : que les hommes se disputent et se battent, c'est de tous les tems et de tous les pays; mais si l'honneur force à vider une querelle, et empêche de séparer les combattans, il est contre tout sentiment humain de les exciter. « Les Anglais ont donc aussi leur portion d'inconséquence, me suis-je dit ? » Cette mode sauvage de combats à coups de poing, semble leur faire oublier ce sentiment d'humanité qui les distingue. Mais la populace est sans doute par-tout à-peu-près la même, ai-je pensé, en me retirant de la fenêtre,

ne pouvant plus supporter la vue d'un visage ensanglanté. J'ai eu de la peine à me rendre à toutes les raisons que m'a données l'Abbé, pour me prouver qu'on étoit forcé de laisser à la populace de chaque pays un moyen de satisfaire ses passions, toujours plus ou moins sauvages et barbares. « Cet usage de combats à coups de poing, m'a-t-il dit, lui paroissoit encore moins inhumain et plus légal que toute autre manière de satisfaire la vengeance qu'inspire une querelle du peuple. »

Adieu, pour aujourd'hui, mon cher Ferdinand. Je suis obligé de quitter ma lettre, que je reprendrai demain ou après-demain.

Le 7 octobre.

Je n'ai pu t'écrire plutôt. Hier je comptois avoir le tems de finir cette lettre; mais il m'en arriva une d'Elise, et je donnai la préférence au plaisir de la rassurer, sur celui de causer avec toi.

Mon Elise me traite un peu sévèrement, en me croyant susceptible de prendre tous

les défauts que je rencontre; cependant je pardonne à son amour la crainte qu'il lui donne : elle a entendu parler de l'usage que les Anglais ont de boire, et déjà sa tête en est bouleversée ; elle craint de me voir accusé d'être un ivrogne, si j'ai un moment d'oubli, comme je fus accusé d'être un joueur par l'abus que l'on fit de mon inexpérience. Je lui ai écrit hier tout ce que j'ai pu imaginer pour la rassurer. Je ne l'ai pas trompée. J'évite de me trouver à de grands dîners, et je n'ai été depuis ma triste avanture que chez les Anglais qui, témoins de l'état où m'avoit mis leur funeste usage, ont eu l'honnêteté de me dispenser de le suivre.

Je te prie, mon cher Ferdinand, de voir Elise, et de la rassurer sur mon compte. On a voulu me conduire dans des maisons de jeu, j'ai refusé constamment : j'aime mieux ne pas savoir si ces maisons ressemblent aux nôtres, et sacrifier le désir des comparaisons, que de m'exposer au moindre danger. Je me repose donc sur toi du soin de dissiper les inquiétudes de mon

Elise. Pour récompenser la peine que tu prendras, je ne fermerai pas cette lettre, sans te dire un mot sur les spectacles.

L'opéra n'est pas ouvert toute l'année ici comme à Paris; la saison n'en est pas encore venue; dès qu'il commencera, j'irai le voir, ne fût-ce que pour t'en rendre compte.

Je suis allé à une pantomime au théâtre de Covent-Garden; j'y ai vu dans l'espace de trois quarts-d'heure tout ce que renferme le ciel, la terre et les enfers. On y voit alternativement et quelquefois ensemble des cérémonies payennes et chrétiennes; on y voit des brigands, des revenans, un palais de fée, un cimetière, un héros, un paillasse, des gens qui se tuent, qui sont baignés dans leur sang, et qui expirent dans les convulsions de l'agonie : c'est un arlequin qui opère sur le théâtre tous ces prodiges; par le pouvoir de son sabre enchanté, une cruche devient un arbre, un tonneau devient une maison, un enfant prend la forme d'un ours, etc., sans qu'on puisse deviner le motif de ces métamorphoses. Ce spectacle

semble fait pour un peuple sérieux, qui a besoin d'être dissipé par cette multiplicité d'objets. Les décorations répondent par leur variété à ces changemens de scènes multipliés.

Les Anglais sont tellement amoureux des pantomimes, qu'il y en a même à Drury-Lane, où l'on joue les chefs-d'œuvres de Shakespeare. On y voit une actrice qui mérite sa célébrité par un talent vraiment sublime : elle est souvent secondée par des acteurs qui forment l'ensemble d'un bon spectacle. On est fâché à la suite d'une représentation intéressante, de voir une farce qui détourne des impressions tendres ou héroïques que l'on vient de recevoir. Tu as lu le théâtre anglais; tu connois dans ce genre le génie national ; il seroit donc superflu de t'en parler. Un inconvénient des spectacles ici, c'est leur excessive longueur. Je pense que l'on veut qu'il y en ait assez pour les gens qui dînent de bonne heure, et pour ceux qui sont trop *fashionables* pour ne pas dîner le plus tard possible. On m'a

dit que l'Opéra ne commençoit guères avant huit heures; on en sort à minuit, quand on n'aime pas à attendre sa voiture.

J'allai hier encore à Drury-Lane, où je fis la rencontre d'un artiste que j'avois connu à Rome. Les observations sur l'église de Saint-Pierre, que tu as lues dans mon journal pour Elise, sont toutes de cet artiste. Il joint à un grand talent, des connoissances profondes et une justesse de jugement bien rare; il a une manière si claire d'expliquer ses observations, que tout le monde peut l'entendre; il a en outre une impartialité qui a redressé souvent mes préventions. Nous devons aller voir ensemble les monumens de cette ville. Je te félicite de cette heureuse rencontre, tu auras des détails intéressans et vrais. Pour t'inspirer plus de confiance, je te préviens que j'aurai le soin, quand je t'écrirai sur ce sujet, de mettre entre des guillemets toutes les remarques de mon artiste.

Il y a ici trois théâtres qui ne sont ouverts que l'été; c'est celui d'Astley, le *Royal-*

Circus, et Sadler's-Wells. Aux deux premiers, on voit des tours et exercices de chevaux. *Voulez-vous des pantomimes, on en a mis par-tout ;* mais là, elles sont d'accord avec ce qui les a précédées. Au reste, je te dirai que je conçois ce goût pour les pantomimes, car elles m'ont fort amusé.

Une chose dont tu ne te douterois pas chez un peuple aussi sérieux, c'est son goût pour les caricatures. Elles m'amusent beaucoup, quand je parcours les rues ; je m'arrête quelques fois un quart-d'heure devant la boutique où on les expose. Elles sont presque toutes ingénieuses et bien dessinées.

Mais adieu, mon cher Ferdinand ; j'ai tant de plaisir à causer avec toi, que si je m'en croyois, je ne quitterois pas la plume. En t'écrivant, ou en écrivant à Elise, il me semble que je me rapproche de tout ce que j'ai de plus cher au monde. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXVII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 8 octobre 17..

Plus souvent qu'on ne croit, une bonne action trouve sa récompense. Déjà en t'assurant du plaisir que m'ont fait tes deux premières lettres datées de Londres, je te dédommage sans doute de la peine que tu as prise d'écrire avec tant de détail. Courage, ne te lasse pas; continue le tableau que tu as si bien commencé. Tes réflexions, tes opinions, la faute même que tu as faite de t'enivrer, qui te donne l'occasion de faire connoître tout ce que l'on doit attendre de bien d'un caractère aussi sensé que le tien, tout cet ensemble enfin m'a donné la pensée que je pouvois tirer de tes lettres un grand parti. Tu sens bien que puisque tu as la

bonté de me faire faire avec toi le voyage d'Angleterre, d'une manière qui offre un si grand intérêt, il est impossible que mon attachement pour M. Duménil ne m'engage pas à lui faire, en tems et lieu, partager la jouissance que tu me donnes.

Tu ne te doutois certainement pas, en écrivant ta lettre sur l'ivrognerie, que ce seroit précisément cette lettre qui me donneroit l'idée de tirer parti de notre correspondance. Eh bien! c'est cette lettre même qui m'a inspiré. Repose-toi sur mon *savoir-faire*, et crois que je saurai forcer M. Duménil à reconnoître qu'un jeune homme dont le jugement paroît aussi formé, qu'un jeune homme que le désir de s'instruire rend aussi intéressant, et que la crainte de se compromettre rend aussi scrupuleux, est fort à désirer pour gendre.

La prudence ne nous dit-elle pas : *dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement?* et la prudence n'est-elle pas toujours mon conseil et mon guide? Ne crains pas que mon empressement à te servir me fasse préci-

piter mes démarches. Sois sans inquiétude ; je me donnerai le tems de dresser mes batteries ; j'attendrai que j'aye tous les matériaux que tu dois me fournir, et je n'attaquerai notre ennemi, que lorsque je me serai assuré de réussir à l'attirer vers nous. Alors ce sera avec la certitude du succès que je travaillerai à le soumettre. Prends donc courage, mon cher Alfred, ne te lasse pas de m'écrire sur l'Angleterre ; que mon projet ne gêne pas ton style. Tes lettres que tu ne te donnes pas la peine de recopier pour moi, sont déjà remplies de ratures ; je saurai les multiplier ; si quelques phrases confidentielles paroissoient pouvoir nuire à mon plan. Ainsi ne te gêne sur rien ; je fais mon affaire de supprimer quelque chose si la circonstance l'exige. D'ailleurs je pense que tu n'auras aucun secret à me confier, et je suis le premier aujourd'hui à te conseiller de remplir strictement toutes les conditions de ton noviciat. Ta position exige tous tes scrupules, et je ne veux point les lever jusqu'à ce que tu aies prononcé tes vœux, et

que tu sois entré dans l'ordre conjugal; mais alors encore, je fais mon affaire de te rendre à la société. Je me charge de ta seconde éducation; et certes, je ne souffrirai pas que mon ami reste affublé de tous les préjugés d'une femme. Je garde avec soin le dépôt des papiers relatifs à notre correspondance, que tu m'as confiés en partant pour l'Angleterre. Quand tu seras marié, je te ferai relire mes lettres; tu y trouveras une saine politique, pour savoir jouir de la société, sans se rendre coupable envers elle; tu y apprendras à dépouiller le véritable honneur des sots préjugés dont il n'a que faire; et si tu as eu l'injustice d'attribuer tes malheurs à quelques-uns de mes conseils, tu rougiras en voyant qu'au contraire tu n'as été malheureux que pour n'avoir pas su les bien suivre. Le seul reproche que j'aie à me faire, peut-être, c'est d'avoir trop compté sur tes dispositions, et d'après cela de t'avoir donné des conseils prématurés. Cependant toute autre position que la tienne auroit laissé sans inconvéniens tes impru-

dences, et j'aurois eu le plaisir de te voir formé quelques années plutôt; mais il faut modérer mon impatience, et te laisser jusqu'à ton mariage entre les mains de M. Duménil et de l'Abbé. En tems et lieu mon tour reviendra : tu es né avec trop d'avantages, pour que je les laisse enfouir, et ce sera avec zèle que je recommencerai un ouvrage qui doit te conduire à la perfection.

Ton père est dans l'enchantement des lettres que tu lui écris. Ton style sait prendre les différentes nuances qui conviennent à chacun. C'est un mérite rare; mais tu dois le ménager pour de meilleures occasions. J'entends souvent lire tes lettres chez madame de Grandval : on n'y parle que de ta gaîté, de ton enthousiasme pour les dames anglaises. Ce ton léger que tu prends uniquement pour plaire à ton père, n'est pas sans danger pour toi, je t'en avertis; il fait naître des réflexions qui redoubleroient la sévérité de M. Duménil, si ces lettres lui étoient communiquées. Ne nous pressons pas, mon cher ami; l'heure de briller n'est

pas encore venue ; fais dans ce genre le sacrifice de ton amour-propre ; joins ce sacrifice à tous ceux que tu fais à Elise. J'aimerois mieux que tes lettres à ton père fussent assez raisonnables pour l'ennuyer, et le guérir de la manie de les montrer, ou au moins d'un style qui ne laissât pas à nos belles, des prétextes pour te nuire auprès d'Elise. Crois-moi, ce n'est pas sans motif que je te donne un conseil qui contrarie le désir que j'ai de te voir paroître avec tous tes avantages. Notre position présente n'est pas mauvaise, veillons seulement à ce qu'on n'y nuise pas. Un des points essentiels pour cela, c'est que tu prennes le soin de ne parler à tous qu'un langage qui puisse plaire à M. Duménil ; son suffrage est le seul qu'aujourd'hui tu doives désirer.

J'ai été la semaine dernière faire un petit voyage à Key... J'ai trouvé chacun dans les mêmes dispositions où je l'avois laissé. Elise m'a paru plus tranquille, M. Duménil plus amical, et madame de Pressange m'a assuré que son espoir alloit toujours en

croissant. On ramène Elise à Bordeaux les premiers jours de décembre. J'ai conseillé à ton père d'aller faire encore une visite au château de Key... avant qu'Elise retourne à la ville. Il est parti hier avec le projet d'y passer quelques jours; j'ai eu la précaution auparavant de le recommander aux soins de madame de Pressange : il est en bonnes mains; on veillera à ce qu'il ne commette point d'imprudences, on l'empêchera d'aller plus vîte qu'il ne faut.

Je l'aurois suivi si j'avois eu à te servir; mais dans ce moment ma présence à Key... est inutile à tes affaires, et ma présence à Bordeaux est nécessaire aux miennes. Je voudrois rompre une liaison qui me déplaît, et qui a commencé à se former pendant les huit ou dix jours que j'ai passés tant à Key... qu'à Arsilly auprès de ma mère.

Depuis ton retour d'Italie tu as été si peu dans le monde, que tu ne connois pas sans doute un vicomte de Valserre? C'est un jeune homme plein d'esprit, d'une figure charmante, fait à peindre. Il a voyagé en

Allemagne, en Italie, en Angleterre, et il a pris tous les vices de chaque nation sans acquérir aucune vertu. C'est le plus exécrable sujet sous l'enveloppe la plus aimable, le plus détestable moral sous le physique le plus séduisant. Ce charmant Vicomte est couru, fêté par toutes nos belles, et pour mon supplice, il a donné la pomme à la seule qui m'intéresse. Il a vu la Présidente à un bal; il s'est présenté chez elle, il a été bien reçu; et à mon retour, ce beau Vicomte étoit déjà pour madame de Grandval une vieille connoissance. Je l'ai trouvé établi; ordonnant, critiquant, décidant chez la Présidente comme chez lui, et retirant pour fruit de son impertinence, une admiration continuelle de tout ce qu'il fait, et de tout ce qu'il dit.

Je prends comme tu sais un véritable intérêt à la Présidente; cela m'a déterminé à lui parler très-fortement pour l'engager à rompre une liaison aussi dangereuse pour elle. J'ai été traité d'abord avec hauteur, comme cela se passe toujours entre nous,

lorsque j'humilie son amour-propre; elle ne cherchoit point à s'attirer les hommages qu'on lui rendoit, m'a-t-elle répondu; et parce qu'un homme la trouvoit aimable, ce n'étoit point un crime qui dût mériter l'exclusion; ne savois-je pas d'ailleurs qu'elle reçoit trop de monde pour se faire un ennemi par une insultante exception, et le Vicomte étant un peu méchant, étoit-il juste de la contrarier sur le soin qu'elle prenoit de mettre sa réputation à l'abri de la vengeance qu'il pourroit tirer d'un procédé offensant?

J'ai boudé deux jours, comme c'est ma coutume lorsque j'ai à me plaindre d'elle. Le troisième jour je l'ai trouvée radoucie, et je pense qu'en effet je n'ai aucun sujet de lui faire un reproche grave; mais plus coquette que sensible, si elle est incapable de me quitter, je vois en même-tems qu'elle n'est pas disposée à me sacrifier des triomphes qui flattent son orgueil. Je n'ai pas encore pu obtenir d'elle de fermer sa porte au Vicomte, malgré toutes les raisons que j'ai

pu lui donner pour prouver que cette liaison lui feroit le plus grand tort.

J'espère cependant, mon ami, que tu me rends assez de justice pour croire, quelles que soient mes inquiétudes personnelles, que ton sort est encore ce qui m'occupe le plus. Dès que l'occasion d'agir se présentera, je ne connois rien au monde qui puisse détourner, ni même ralentir mon zèle.

Adieu, mon cher Alfred.

P. S. Si en attendant l'heure de la poste je ne m'étois pas amusé à relire ta dernière lettre, j'aurois oublié de t'envoyer la recette que tu me demandes pour *se débarrasser d'une visite ennuyeuse.* Cette recette est si simple, que je ne sais pas comment tu ne l'as pas devinée. Il faut pour chasser celui qui ennuie, se servir absolument du moyen qui l'a engagé à rester. Il n'y a pas quatre jours que j'ai fait moi-même usage de cette recette que j'avois déjà employée dans plusieurs circonstances.

Un de *mes amis* étoit chez moi à bavarder et à me parler de lui depuis deux heures ; il m'empêchoit de sortir ; et quoique je prenne à lui assez d'intérêt, cependant je ne connois qu'Alfred pour qui je puisse déranger mes projets. J'avois donc demandé déjà deux ou trois fois la permission de sortir ; mais voyant que *mon ami* ne m'écoutoit pas, j'usai de la recette ; je cessai de l'écouter pour lui parler de moi. Au bout de trois minutes, il bâilla ; les trois autres minutes qui suivirent, furent à peine écoulées qu'il bâilla une seconde fois, et se sauva en m'assurant qu'il craignoit de me gêner.

Mais adieu ; l'heure de la poste arrive à ton secours, cher Alfred : car je m'apperçois à mon tour qu'une grande partie de ma lettre ne traite que de moi. Cependant j'espère qu'entre nous l'idée de faire usage de la recette ne nous viendra pas. Son effet du moins seroit nul sur moi, tes affaires m'étant pour le moins aussi intéressantes que les miennes. Adieu.

LETTRE CXVIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 10 octobre 17..

J'ai été voir les restes du palais de White-Hall. Tu t'imagines bien que la première idée qui s'est présentée à mon esprit, a été la mort de l'infortuné Charles Ier qui passa dans ce palais la dernière nuit de sa vie, et n'en sortit que pour porter sa tête sur un échafaud. On voit devant une des façades de cet édifice la statue de Charles II, qui montre avec le doigt la place où son père perdit la vie sous la hache d'un bourreau : il me semble que c'est un exemple bien frappant pour les rois qui, par bonté ou par foiblesse, font un pas rétrograde devant des factieux.

L'intérieur de ce qui reste du palais, ne forme qu'une salle qui occupe ses deux étages extérieurs ; elle est d'un genre noble et simple. Le plafond peint par Rubens, est un des plus beaux que j'aie vus : cet édifice est d'Inigo Jones, architecte anglais, qui le premier apporta en Angleterre les principes de l'architecture grecque. On pourroit reprocher à ses successeurs d'avoir trop souvent copié cet artiste incorrect, au lieu d'aller puiser dans les sources mêmes dont il n'avoit pas su connoître toute la pureté ; il voulut juger les Grecs avant de les avoir entièrement compris.

Je regrette bien d'avoir commencé mes voyages par l'Italie ; c'est seulement depuis que je l'ai quittée, que j'en connois tout le prix, par la comparaison que j'en fais, relativement aux arts, avec les autres pays. Le beau me frappoit peu alors, j'étois trop jeune pour le sentir ; le médiocre me rebute à présent, et le mauvais me révolte. On devroit, ce me semble, combiner le plan des voyages avec l'âge du voyageur. Mais

7...

j'espère pouvoir un jour refaire ce voyage; et mener mon Elise avec moi; le goût que je lui connois, rendra mes observations plus intéressantes; je me réserverai pour les masses et l'ensemble; la finesse de son tact, pénétrera dans les détails qui pourroient m'échapper.

En sortant de Wite-Hall, je recontrai M. Bianchini, c'est le nom de mon artiste, à qui j'avois donné rendez-vous à Wite-Hall; je rentrai dans le palais pour lui communiquer mes observations, qu'il approuva; ensuite nous allâmes ensemble à Sommerset-house, où j'écrivis au crayon, comme c'est ma coutume, toutes les observations qu'il fit, et dont tu trouveras ici la copie entre des guillemets.

Sommerset-house est un beau palais, qui avoit, dit-on, été commencé par un duc de Sommerset; cet édifice appartient à présent au gouvernement; il est de William Chambers, architecte anglais. Ce monument est imposant par sa masse et par les beaux matériaux dont il est construit. Il est

situé entre une des plus grandes rues de Londres, et la Tamise, dont il n'est séparé que par une terrasse fort étroite; il a ainsi le défaut de la plupart des monumens modernes; en voulant économiser le terrain, on manque de place pour les voir.

« La façade qui donne sur la rue est la mieux composée: elle est d'une noble simplicité, et d'un caractère de solidité qui convient sur-tout à un édifice public; mais l'artiste n'étoit pas assez fécond pour composer en entier un pareil monument; il a fait la faute de la plupart des architectes modernes, il n'a pas conçu son plan tout d'un coup. La variété ne paroît chez lui qu'une fantaisie sans motif, et ne possédant pas assez les finesses de son art, il a mis des disparates à la place des contrasres. Par exemple, en entrant dans le premier vestibule, on est presqu'effrayé de voir que la première masse n'est portée que par de petites colonnes, qui séparent ce vestibule en trois parties. Après l'avoir traversé, on entre dans une vaste cour qui forme le centre de

cet édifice;. trois façades à-peu-près semblables se présentent à l'œil ; au centre de chacune est un péristyle d'ordre composite, dont les colonnes qui sont près du mur, ne laissent qu'un passage étroit. Les chapiteaux sont trop forts et d'un mauvais style. Ces péristyles produisent un défaut d'unité avec le reste des façades qui est à pierre de refends et à bossages. La partie qui donne sur la rivière , est assez belle; mais on est toujours trop près ou trop loin pour la bien voir. Il y a dans ce palais une espèce de *Museum*, où l'on voit tous les ans une exposition des tableaux des meilleurs artistes anglais ou étrangers. »

J'oubliois de te parler d'une église située près delà, et qu'on m'a dit être du même auteur. Cette église dont je n'ai vu que le dehors, est fort petite: il semble que l'architecte ait voulu essayer jusqu'où pouvoit aller l'abus de l'ornement ; presque tout y est superflu et en mouvement ; on ne sait sur quoi poser ses regards, et l'on est forcé de baisser les yeux pour se reposer. La porte

de cette église est couverte par un petit péristyle demi-circulaire, qui est couronné par un toît en dôme, sur lequel est une grosse urne de mauvais genre; cette urne ne semble être là que pour boucher une partie de la fenêtre qui est derrière. Le devant de l'église est terminé par un clocher composé de petits étages de differens ordres, mais si multipliés, que je n'ai pas eu le tems de les compter. Il s'élève toujours en diminuant à une hauteur qui ne s'accorde pas avec le reste; on craint en l'examinant, qu'un coup de vent ne le jette par terre. Ce morceau est fort estimé à Londres; mais il ne faut pas venir de Rome, si on veut l'admirer. Les ouvrages de ce genre me rappellent les *Précieuses ridicules* de Molière. Les artistes auroient besoin d'un pareil censeur.

Delà nous allâmes voir l'église de Saint-Paul : c'est un fort beau monument, et ce que l'Angleterre possède de meilleur dans ce genre. Ce qui étonne le plus, c'est que Christophe Wrenn qui en fut l'architecte, l'ait composé et fait construire dans un

pays où il étoit sans modèles. Il est vrai qu'il alla en Italie, et qu'il a suivi dans beaucoup de parties le plan de Saint-Pierre de Rome; mais il eut le tems de laisser refroidir son imagination, et il éprouva en outre la difficulté de former des ouvriers capables d'exécuter ses idées : ce monument doit plaire aux personnes qui n'ont pas été en Italie; mais comme tu sais que je me suis avisé de trouver des défauts, même dans St.-Pierre de Rome, et qu'alors j'étois encore bien moins en état de juger qu'à présent, tu dois penser que j'ai vu ce monument avec un esprit de critique qui ne passe rien, quoique selon mon usage, j'aie commencé par l'admiration.

Cet édifice comme les autres, manque de l'espace convenable pour être vu avec avantage; il est entouré de rues mal bâties, et celle qui est pardevant, se présente de travers. Un mouvement et un bruit continuel empêchent de se pénétrer de ce recueillement nécessaire pour jouir avec tout son effet, de la vue d'un temple. Comme j'aime

la méthode des Grecs, qui bâtissoient leurs temples dans des lieux écartés, et qui les entouroient de bois sacrés ! Souvent je me suis promené seul sur les ruines de Rome ; ces ruines me rappeloient celles de la Grèce plus anciennes encore. Je me transportois en idée dans ces lieux fortunés ; mon imagination me faisoit voir ces processions de jeunes filles conduisant une de leurs compagnes au temple de l'Hymen. Je voyois les premiers rayons du soleil traversant à peine ces ombrages mystérieux, répandre une douce lumière sur ces jeunes beautés ; je voyois mon Elise au milieu d'elles ; je voyois ses beaux yeux se baisser tendrement devant moi, les roses de la pudeur couvroient ses joues, elle me tendoit sa belle main, en me faisant le plus grand et le plus doux des sacrifices, et le dieu nous couronnoit en présence de Vénus et de l'Amour... mais revenons à Saint-Paul ; je craindrois d'aimer trop les Païens, si je m'abandonnois souvent à de telles idées.

« L'église de Saint-Paul, située dans un

lieu bas et resserré, perd une grande partie de son effet : elle est entourée d'une grille de fer; l'espace que renferme cette grille, s'élargit un peu sur le devant, pour faire place dans le milieu à une statue de la reine Anne. C'est le plus mauvais morceau de sculpture que j'aie vu jusqu'à présent exposé dans un lieu public au milieu d'une grande ville; il n'y a pas de point d'où l'on puisse bien voir ce monument à l'extérieur. Après en avoir fait le tour, il paroît immense; en l'observant en détail, il paroît se rapetisser, c'est un effet produit sans doute par un vice de composition.

» Ce temple est en forme de croix, comme la plupart des temples du moyen âge; sur le milieu s'élève un dôme gigantesque, dans le genre de celui de St.-Pierre. Le frontispice élevé sur un perron, est composé de deux péristyles, l'un d'ordre corinthien, l'autre d'ordre composite, formant deux étages à colonnes accouplées; il est flanqué de deux tours qui le dominent et l'écrasent. L'architecte ayant adopté une

dimension trop large dans le premier ordre, a été obligé de supprimer dans l'ordre supérieur deux acccouplemens, pour pouvoir renfermer entre les deux tours le fronton qui couronne les deux ordres. Ce défaut de composition produit un mauvais effet, que rien ne peut réparer. Les deux tours se terminent en forme octogone; de petites colonnes multipliées à leur dernier étage, donnent à cette partie un air maniéré qui achève le contraste désagréable des petits détails avec les grandes masses. Les deux ordres de devant, réduits en pilastres, environnent tout l'édifice; deux portes latérales d'un bon genre, sont placées sous des péristyles demi-circulaires; les colonnes d'ordre corinthien qui les composent, sont espacées à distances égales. Ces deux morceaux paroissent bas, quoique ce soit peut-être ce qu'il y a de meilleur dans ce monument; mais comme c'est la seule partie où les ordres ne soient pas entassés, la grandeur minutieuse du reste nuit à cette partie.»

Après avoir examiné l'extérieur de cet

édifice, nous y sommes entrés par une des portes des bas-côtés; l'esprit encore occupé de ces vastes proportions, j'ai été choqué du peu d'élévation de ces côtés, qui n'ont l'air en entrant que de passages étroits; nous sommes entrés dans le milieu, qui m'a rappelé, quoiqu'en petit, le temple de Saint-Pierre. Quelque chose me paroissoit disparate, quoique l'ensemble me fît grand plaisir; Blanchini m'a fait appercevoir que ce qui me choquoit étoit la trop grande dimension des arcades, relativement au module de l'ordre corinthien qui les sépare : cet ordre étant trop petit dans ses proportions, les archivoles coupent l'entablement jusqu'à la corniche, qui portant immédiatement sur la clef de l'arc, donne un air de maigreur aux parties supérieures. L'architecte vouloit sans doute laisser plus d'espace dans l'intérieur, mais rien ne peut le disculper d'avoir violé ainsi les règles et les proportions.

Le dôme qui est dans le milieu est d'une forme noble et simple; mais par sa situa-

tion, il avoit à mes yeux le défaut d'une pièce de théâtre en trois actes, qui auroit son dénouement au second : il me semble que l'intérêt devroit augmenter à mesure qu'on approche du lieu où est placé l'autel de la Divinité; et de la manière dont la plupart des dômes modernes sont situés, il faut que la vue redescende et se porte sur des objets rapetissés par la comparaison, pour voir les choses qui devroient intéresser le plus.

Ce temple est entièrement dénué en-dedans de toute espèce d'ornemens; il pourroit servir à toute sorte d'usages, n'ayant rien qui en désigne le motif particulier. Pas un tableau, pas une statue, pas un bas-relief; celui qui avant d'entrer n'auroit pas apperçu la statue de Saint-Paul, située sur l'angle supérieur du fronton, ne sauroit pas pourquoi ce temple est dédié à cet apôtre. L'architecte a été obligé sans doute de se conformer aux usages de la religion anglicane. Le luxe intérieur du temple de Saint-Pierre à Rome, fait paroître insuppor-

table le dénuement de celui de Saint-Paul de Londres.

Cependant ce monument fait honneur à son auteur; il eût probablement mieux fait, si on l'eût laissé faire.

J'irai demain à l'abbaye de Westminster, je te dirai un mot sur ce que j'y aurai remarqué.

Adieu, mon ami.

LETTRE CXIX.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 12 octobre 17..

Je te dirai peu de choses sur l'église de Westminster; c'est une vaste basilique gothique dans le genre de plusieurs de celles que tu as vues en France. Ce sont à-peu-près les mêmes proportions que celles de

Rheims; cette dernière est cependant plus belle, si l'on peut appeler des beautés ce fatras d'ornemens sans goût, prodigués sans choix. « Je suis, me disoit Bianchini, las de voir ces monumens gothiques, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse de leur voûtes élevées, qui ont certainement coûté plus d'argent et de travaux, que d'efforts de génie; mais je ne puis voir sans dégoût substituer aux allégories des Grecs, les caricatures des cieux et des enfers, dont la plupart de ces monumens sont placardés. Par exemple, si vous allez un jour à Fribourg en Suisse, M. le Comte, je vous recommanderai d'examiner le portail de la cathédrale de cette ville. Vous y verrez entr'autres grotesques bas-reliefs, l'allégorie du péché de la luxure rendue d'une manière si inconcevable, que je craindrois de blesser vos oreilles, si je vous en faisois le détail. »

L'église de Westminster est presque toute remplie de mausolées, et autres monumens funèbres. Il y en a de fort beaux, d'un genre simple et noble; il y en a de médiocres, et

beaucoup de mauvais. Le tombeau de lord Chatham est un des derniers monumens qu'on y a élevés ; il présente une masse énorme, des fleuves gigantesques appuyés sur des urnes, la figure allégorique de la Grande-Bretagne, des attributs de différens genres ; des guirlandes de laurier d'une proportion exagérée ; tout cela compose une montagne de marbre, au haut de laquelle on voit dans une niche la statue de lord Chatham.

Bianchini avoit affaire ; il me quitta en sortant de l'église de Westminster. Il étoit encore de bonne heure, j'en profitai pour aller voir la tour ; c'est une ancienne prison d'état. Ce que j'y ai vu de plus remarquable, ce sont deux salles, celle des armes et celle des armures : celle des armes est immense. Les armes y sont rangées avec symétrie ; elles y font tapisserie et décoration. Dans l'autre salle, on voit les armures de différens règnes, jusqu'à nos jours. Près de la tour est la ménagerie, dont je ne te parlerai pas, elles se ressemblent toutes.

La ville de Londres que j'ai déjà presque toute parcourue, m'a paru plus grande que Paris. Le quartier que l'on nomme la Cité n'a pas la propreté ni la régularité que l'on remarque dans celui de Westminster : il semble que ces deux quartiers sont deux villes différentes; leurs habitans, deux peuples différens. A Westminster, tout semble rangé symétriquement, tout paroît posé, tout paroît tranquille. Dans la cité les maisons et les rues offrent de l'irrégularité; tout y paroît en mouvement, c'est un chaos, un embarras souvent effrayant. Westminster offre l'image d'un peuple qui a fait fortune, et qui jouit paisiblement de ses rentes. La cité offre l'image d'un peuple qui a sa fortune à faire, et qui craint de perdre un moment précieux pour l'objet qu'il poursuit.

Hier j'ai vu avec un plaisir que je ne saurois t'exprimer, l'hôpital de Greenwich; il est situé au bord de la Tamise, à quatre milles au-dessous de Londres; c'est un asile destiné aux marins blessés; c'est le plus beau monument que j'aie vu dans ce genre;

rien n'égale l'abondance, la propreté, j'ose même dire l'élégance de cet établissement; et si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est peut-être d'être trop beau. Cet édifice fut élevé par Charles II qui en vouloit faire sa résidence : il mourut avant que ce palais fut achevé, le gouvernement se chargea de le continuer, et il fut destiné à l'usage auquel il sert à présent. Deux immenses corps de bâtimens égaux sont séparés par une vaste cour entièrement ouverte du côté de la rivière. Au fond de cette cour à gauche on voit la chapelle; à droite est un bâtiment public, dont la forme extérieure correspond à celle de la chapelle. Entre ces deux édifices, se prolongent deux beaux péristyles, où l'on peut se promener à l'abri des injures de l'air. Cette profondeur est terminée dans l'éloignement par une belle colline toujours verte, au pied de laquelle est située la maison du gouverneur de cet établissement. Le devant est séparé de la rivière par une terrasse qui sert de promenade aux habitans de ce lieu. Ils voient tous les jours passer

sous leurs yeux les vaisseaux qui apportent dans la capitale les richesses du monde, et ceux qui repartent pour de nouvelles expéditions. Cette vue forme quelquefois un superbe tableau mouvant. Le logement des invalides est composé de salles immenses divisées d'un côté en petites cellules, où chacun a son lit et ses ustensiles particuliers; la plupart y ont des meubles de porcelaine; ils tapissent les murailles de leurs petites chambres, d'estampes dont la plupart représentent des combats de mer, en sorte qu'après avoir passé une partie de leur vie sur cet élément, ils souhaitent de mourir devant un vaisseau en peinture. La chapelle a une grande réputation dans ce pays, elle est effectivement très-jolie : tu peux voir par l'épithète que je lui donne, que je n'ai pas été content du genre. On croit en y entrant voir une salle de concert; elle est trop éclairée, la décoration est maigre et confuse; le fond et le devant n'ont aucun rapport avec les côtés; tout y est en couleurs claires et fades; il n'y a rien qui porte

le caractère de la solidité. Le plafond est décoré d'ornemens bien choisis, mais qui font peu d'effet, parce qu'ils manquent d'enchâssemens assez rapprochés, de creux et de saillies nécessaires pour les effets de la lumière et de l'ombre. J'ai fait moi-même ces observations, qui ont été trouvées justes par Bianchini qui étoit avec moi. Il a souvent redressé mes idées sur des choses qui me paroissoient très-belles. Si dans ce genre il a diminué le nombre de mes jouissances, il les a du moins rendues plus vives, en me mettant à même de me rendre compte des choses qui me frappent et que je puis admirer. Beaucoup de prétendus connoisseurs auroient des idées plus justes, s'ils avoient fréquenté dans leur jeunesse des hommes tels que Bianchini.

Le tableau du fond est de West, président de l'académie de peinture; c'est un des meilleurs de ce peintre, du moins pour le coloris. Il a du génie, il compose savamment; il dessine avec correction, il groupe bien; mais en général, par l'effet d'un mau-

vais coloris, ses tableaux perdent leur mérite à mesure qu'il les achève. Il a peu d'idée du clair obscur, ses oppositions de nuances sont presque toujours fausses, ses ombres sont étrangères à la teinte des clairs. On regrette en voyant ses tableaux, qu'il n'ait pas eu de meilleurs principes de peinture. Sa manière de peindre étouffe un des plus grands talens de l'Europe; c'est pourquoi les gravures de ses tableaux sont souvent au-dessus de la peinture.

Chelsea est un autre établissement destiné aux invalides de l'armée de terre : il est situé aussi sur la Tamise. Les marins et les soldats qui s'embarquent pour quelque expédition, peuvent voir avant de partir, les lieux qui doivent servir d'asile à leurs infirmités ou à leur vieillesse. En général, on ne peut trop admirer dans ce pays, les monumens d'utilité publique.

Je partirai demain pour une tournée de quelques jours : j'emmène Bianchini avec moi; je dois voir deux ou trois maisons avec des parcs qu'on m'a beaucoup vantés :

je serois bien aise de pouvoir faire mes observations avec un aussi bon compagnon de voyage. La saison quoique avancée, est encore belle : on m'a assuré d'ailleurs que ce mois étoit souvent en Angleterre un des plus beaux de l'année. L'Ambassadeur m'a donné congé pour quinze jours ou trois semaines. L'Abbé vient aussi avec moi; je me fais une fête de ce petit voyage. La seule contrariété que j'éprouve, est de rester tout ce tems-là sans recevoir tes lettres et celles d'Elise; mais ne sachant pas exactement la marche que je dois tenir, je craindrois que des lettres si précieuses ne s'égarassent, si on me les envoyoit. Je laisse donc Marc à Londres pour les recevoir, et les garder jusqu'à mon retour. J'aurois pu remettre cette petite tournée au printems, mais Bianchini n'est pas sûr de rester ici jusqu'à ce tems-là, et d'ailleurs j'ai l'espoir d'être moi-même rappelé à cette époque. L'Abbé le croit; il m'en parle sans cesse : est-ce pour m'encourager, ou pour récompenser mon zèle qu'il me tient chaque jour ce langage? Je

ne sais; mais il écrit toutes les semaines au château de Key... et son air satisfait de ma conduite, ainsi que tout ce qu'il me dit sur l'espoir que je dois en tirer, produit en moi tout l'effet qu'il peut désirer. Je ne perds pas une minute pour mes observations; je me refuse à tous les plaisirs qui pourroient m'en détourner. Ce matin j'ai reçu de notre Ambassadeur des éloges sur ma conduite; il y a ajouté la promesse de joindre ses sollicitations à celles de mes amis, pour obtenir de M. Duménil mon union avec Elise.

Allons, Ferdinand, je pars bien disposé; je ne puis croire que tant de personnes qui s'intéressent à mon sort, ne finissent pas par me procurer le bonheur où j'aspire. Et toi, mon ami, toi qui m'as déjà si bien servi, je compte toujours sur tes soins. Te parler de ma reconnoissance seroit outrager notre amitié pour qui de telles assurances sont superflues.

Adieu, mon cher Ferdinand; attends-toi à recevoir un volume de moi à mon retour.

LETTRE CXX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key...., le 20 octobre 17..

Le comte de Boransac nous a quittés hier; il étoit ici depuis le 7 de ce mois. Mon père avoit été ce même jour souper à Arsilly. Ma tante étoit un peu incommodée ce jour-là, elle n'avoit pas voulu sortir, et j'étois restée pour lui tenir compagnie.

L'incommodité de ma tante, n'ayant aucune cause qui pût m'inquiéter, je me félicitois du tête-à-tête qui m'étoit procuré, et j'en profitois depuis plus d'une heure pour parler d'Alfred, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture. « Ma tante, voilà des importuns, dis-je avec humeur; on ne peut être seul un instant. Jamais, ce me semble,

mon père n'a reçu autant de monde que cette année. Je ne sais qui vient là, mais je vous déclare que je fais la grimace à la première personne qui entrera dans le salon. »
Ma tante sourit de ma colère, en me faisant remarquer qu'une telle contrariété n'étoit pas un malheur irréparable; elle me tendit affectueusement la main, en me priant de ne pas faire la *grimace* à la première personne qui entreroit dans le salon. La manière dont elle me dit cela, me fit sourire à mon tour. Le petit nuage qui étoit venu obscurcir mes douces pensées s'éclaircit, et bientôt il se dissipa entièrement en entendant annoncer le comte de Boransac. Un mouvement involontaire me fit courir vers lui, mais la timidité me retenant au milieu du témoignage de ma joie, je demeurai debout devant lui, sans savoir que lui dire.

« Voyez cette chère enfant, lui dit ma tante, je n'ai pas besoin de vous assurer du plaisir qu'elle a de vous voir. J'espère que vous venez passer quelque tems avec nous? Une semaine, répondit le Comte. — Le

plus de tems que vous pourrez; c'est au nom de notre Elise que je vous en prie.» Le Comte me serra dans ses bras en m'appelant sa chère fille; je sentis mon cœur battre avec violence, et malgré moi, quelques larmes s'échappèrent de mes yeux. « Alfred se porte bien, me dit-il, avec cet air de bonté que vous lui connoissez, ma chère. J'apporte, ajouta-t-il, les lettres que j'ai reçues de lui, » et se tournant vers ma tante, il lui dit avec cet enthousiasme qu'on lui voit, lorsqu'il parle de son fils : « Savez-vous que ce jeune homme écrit comme un ange? qu'il a réellement un style charmant; vous allez en juger.» J'étois si agitée, que je fus obligée de m'asseoir. Nous nous mîmes autour d'une petite table, je me plaçai à côté de ma tante, le Comte vis-à-vis de nous. Il tira son portefeuille de sa poche; mes yeux suivoient tous ses mouvemens, et déjà avant qu'il ne parlât, je sentois la crainte que le plus léger bruit ne troublât notre attention.

Le Comte resta quelque tems à chercher dans les papiers qu'il avoit étalés sur la table.

« J'ai oublié, dit-il....—Bon dieu ! m'écriai-je, vous avez oublié les lettres d'Alfred ?..... — Non, me répondit-il, il me manque seulement les deux dernières qui sont précisément les plus aimables, et que j'ai étourdiment laissées hier chez madame de Grandval. » Madame de Grandval, Adèle ! qu'a-t-elle à faire des lettres d'Alfred ? Le seul nom de cette femme mit le trouble en mon cœur ; je ne sais pourquoi je rougis ; ma tante me regarda, et le Comte, en continuant de regretter les lettres qu'il avoit laissées, se disposa à nous lire celles qu'il avoit apportées.

La première lettre que le Comte nous lut, étoit datée du lendemain de l'arrivée d'Alfred à Londres : cette première lettre ne parloit que de moi. Quand le Comte en eut achevé la lecture, il me dit en souriant : « Ma fille, je vous fais présent de cette lettre, qui est plus pour vous que pour moi, comme vous voyez. » En disant cela, il la plia, et la posa devant moi. Je n'osois la prendre ; lorsque ma tante me dit : « Pre-

nez garde, chère Elise, de perdre cette lettre, il n'est pas encore tems que votre père la voie.» Cette recommandation m'encouragea, et je pris la lettre avec le projet, lorsque je l'aurois bien relue, de la donner à ma tante, pour la serrer avec les miennes; car depuis qu'elle est devenue dépositaire de tous mes secrets, elle a voulu garder elle-même tous mes papiers, dans la crainte que je ne commisse quelqu'imprudence.

La seconde lettre parloit moins de moi; elle étoit plus gaie et moins tendre. Je trouvai cela tout simple, et jusqu'à la quatrième lettre, rien ne troubla mon bonheur, et ne nuisit au plaisir que me faisoit cette lecture; mais dans celle-là et celles qui suivirent, il faut vous l'avouer, Adèle, la position où je voyois Alfred, me fit une impression que je ne fus pas la maîtresse de vaincre. Alfred maître de sa conduite, que personne ne paroissoit surveiller, réunissant tant de moyens de plaire, et d'un caractère, dit-on, si facile à séduire; Alfred au milieu des plus belles femmes de

l'univers ; Alfred parlant d'elles en artiste, parlant d'elles en homme léger, en *homme du monde* (comme mon père l'appelle dans sa mauvaise humeur), me fit faire de tristes réflexions. Les malheurs qui pourroient résulter d'une longue absence, pendant laquelle tout seroit charme pour lui, tout seroit inquiétude pour moi, se présentèrent en foule à mon imagination, qui avant la fin de la lecture fut entièrement troublée. Je ne pus partager l'enthousiasme du Comte, et je crus m'appercevoir que ma tante qui sourioit souvent et approuvoit presque toujours, au milieu même des éloges qu'elle donnoit à Alfred, paroissoit cependant occupée d'un second sentiment. La crainte que le Comte ne montrât ces lettres à mon père, se manifesta dès qu'il eut achevé sa lecture.

« Votre fils écrit à merveille, mon cher Comte, dit-elle ; il est rare qu'à son âge on montre autant d'esprit et de jugement, et vous devez être bien glorieux d'avoir un tel fils ; mais ces lettres qu'il n'écrit qu'avec

le désir de vous plaire, qui annoncent si bien la justesse de ses observations et de ses idées, en renferment aussi de trop mondaines, pour qu'elles puissent réussir auprès de mon frère. Songez qu'il est à peine détrompé de son opinion sur un jeune homme, qu'on peut facilement conduire à abuser de ses avantages. Laissez-moi vos lettres; je les relirai avec soin, et je vous demande la permission de vous indiquer les passages que vous pourrez communiquer à mon frère. »

Vous connoissez, ma chère, la bonté du Comte, vous savez que son caractère est facile; il ne se fâcha point des réflexions de ma tante; il consentit sans aucune difficulté à lui remettre ces lettres, et à n'en faire que l'usage qu'elle jugeroit à-propos. Il est bien heureux, ma chère Adèle, que le Comte soit arrivé à Key.... pendant l'absence de mon père; nous l'avons empêché de faire une indiscrétion qui auroit pu avoir des suites funestes, car mon père n'est point encore rassuré sur le caractère

d'Alfred : il dit souvent qu'il a plus de *brillant que de solide*, et qu'il a plus de dispositions à prendre la légèreté de son père, qu'à acquérir les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse.

Le Comte frappé des réflexions de ma tante, ne tarda pas à remarquer que le style d'Alfred avoit jeté un peu de trouble dans mon cœur. En cherchant à détruire l'impression que j'avois reçue, il me fit rougir de n'avoir pas su la cacher. Je voulus m'en défendre ; mais ce fut avec cette gaucherie que j'ai toujours chaque fois que je crois devoir déguiser la vérité. Le Comte me caressa, et se donna tous les soins possibles pour justifier Alfred. Ses lettres furent reprises, relues; chaque phrase fut interprêtée par la meilleure des tantes ; elle réussit enfin à me faire convenir que l'amour me rendoit aussi susceptible, que la sévérité de mon père le rendoit injuste.

Cependant, ma chère Adèle, je ne puis me défendre d'un peu d'inquiétude, quand je voi qu'Alfred paroît se plaire au milieu

du tourbillon dans lequel son état le conduit; quand je vois que sa gaîté ne paroît point altérée par notre séparation; quand je vois son enthousiasme pour la beauté des Anglaises, je ne puis m'empêcher alors d'éprouver un sentiment pénible, que toute la justice que je rends aux sentimens d'Alfred pour moi, a bien de la peine à dissiper.

Il m'a mandé qu'il alloit faire une tournée à laquelle il emploieroit quinze jours ou trois semaines. Je ne lui avois point répondu, de crainte que mes lettres ne s'égarassent, quoiqu'il m'eût dit qu'il avoit laissé Marc à Londres pour les recevoir; mais ce matin j'ai reçu une lettre de ce cher Alfred: il m'écrit d'un séjour charmant, me dit-il. Cette lettre est tendre, aimable; elle m'a paru charmante aussi; je l'ai lue à ma tante, en la consultant sur ce que je devois faire. Devois-je attendre le retour d'Alfred à Londres pour lui écrire? Pour réponse, d'abord elle s'est moquée de moi; elle m'a demandé si c'étoit la lecture des lettres adressées au

Comte, qui m'avoit rendue si prudente; elle m'a ensuite embrassée, en me disant d'aller écrire à Alfred, sans avoir la crainte que Marc fut plus imprudent pour cette lettre-ci que pour les autres. Elle m'a fait sentir que j'avois tort de me livrer sans cesse à de trop pénibles impressions; mais malgré moi j'ai des inquiétudes que tous les raisonnemens de ma tante ne peuvent entièrement dissiper.

Adieu, ma chère Adèle. Ménagez votre santé, afin que rien ne retarde le bonheur que nous aurons de vous revoir.

LETTRE CXXI.

M. DUMÉNIL A M. DE COULANGES.

Au château de Key.. le 3 novembre 17..

Vraiment, mon cher Coulanges, vous êtes peu aimable pour moi. Si je ne suppo-

sois que l'amitié chez vous a comme l'amour, sa portion de coquetterie, et que vous vous plaisez à vous faire désirer, pour rendre plus vifle plaisir de vous voir, je serois tenté de vous accuser d'indifférence. Je reçois à l'instant votre lettre du premier de ce mois, par laquelle vous m'annoncez qu'au moment où je vous croyois disposé à vous rapprocher de nous, vous allez vous en éloigner pour une quinzaine de jours. Puis-je enfin compter que vous serez ici du 15 au 20, comme il vous plaît dans cette même lettre de m'en assurer? Je pense que nous serons absolument seuls à cette époque. Toutes mes invitations sont finies pour cette année; je ne les avois multipliées que pour dissiper Elise; et la meilleure disposition où elle me semble se trouver, me fait espérer que les plaisirs de la ville produiront sur elle un bon effet. Je compte aller m'établir à Bordeaux, le premier décembre.

Je suis parfaitement racommodé avec le comte de Boransac. Les succès de son fils à Londres, dont on ne cesse de l'entretenir,

lui ont rendu toute sa belle humeur. De mon côté, votre refus, et le tems que les circonstances me laissent pour observer Alfred, me rendent aussi *raisonnable* qu'on peut le désirer. J'écoute avec complaisance les exagérations qu'on me fait sur la conduite d'Alfred, et je laisse entrevoir (ce qui est vrai aujourd'hui) le désir sincère qu'il réunisse aux qualités brillantes dont je n'ai que faire, les qualités solides qui me paroissent indispensables pour déterminer mon choix. Le Comte et moi, étant donc plus tranquilles, quoique par des raisons différentes, nous jouissons d'un accord tacite qui nous rend fort bons amis.

Le mois dernier, le comte de Boransac vint encore nous faire une visite. Ma sœur fut très-occupée de lui, et je secondai ses soins, dont il m'étoit facile de deviner le motif; elle se conduit en bonne parente, et en femme sensible; elle regarde avec raison l'alliance du Comte comme très-avantageuse, et l'amour des deux enfans touche son cœur. Je ne puis qu'approuver le senti-

ment qui la conduit ; elle m'a parlé plusieurs fois d'Alfred ; je l'ai écoutée sans l'inquiéter de mes craintes qui peuvent s'évanouir, et que je serai toujours le maître de témoigner si les circonstances l'exigent. J'ai deviné qu'elle avoit une grace à me demander, par tous les détours qu'elle a pris ; j'ai encouragé sa timidité, et enfin elle a hasardé de me solliciter pour permettre à ma fille de recevoir des lettres d'Alfred. Je n'ai pas voulu y consentir ; mais en même-tems je lui ai laissé l'espoir d'obtenir un jour cette grace, si Alfred sait me prouver qu'il la mérite. Vous voyez, mon cher Coulanges, que je ne suis pas d'une *sévérité qui me rende inabordable*, et que vous pourrez quand vous voudrez, venir reprendre auprès de moi votre rôle d'avocat.

Etant obligé de renoncer au bonheur d'unir ma fille avec vous, croyez, mon cher Coulanges, qu'il ne me reste d'autre désir que de trouver dans Alfred les qualités qui peuvent rendre ma fille heureuse. Si j'en croyois les lettres de l'abbé Aimery, je

prendrois dans ce jeune homme une entière confiance. Ce qu'il me dit, peut être vrai; mais il me faut encore du tems pour m'assurer si ce n'est pas plutôt un calcul de la part de son élève pour obtenir Elise, que l'effet de principes auxquels je puisse me fier.

Si l'avenir prouvoit, que seul j'avois raison, et qu'Alfred n'a que des qualités plus brillantes que solides, refuseriez-vous encore, mon cher Coulanges, de calmer mes sollicitudes, en acceptant un titre que mon coeur d'accord avec ma raison, vous donne depuis long-tems ? Quoi qu'il en soit, puisque vous ne craignez point de prendre pour ma fille un autre sentiment que celui de l'amitié, revenez près de nous, sans craindre de blesser les loix que votre délicatesse vous a imposées. Le tems amènera les évènemens et fixera les opinions. N'ayant d'autre désir que de rendre ma fille heureuse, je trouverai toujours mon bonheur dans les moyens, quels qu'ils soient, qui pourront assurer celui de mon Elise.

Adieu, mon cher Coulanges, j'espère que cette fois vous tiendrez votre promesse, et que du 15 au 20, vous dirigerez votre route vers le château de Key....

LETTRE CXXII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 17 novembre 17..

Je suis arrivé depuis trois jours; Marc m'a remis deux lettres d'Elise, et une de toi. Si je ne vous avois pas instruits de mon petit voyage, j'eusse probablement trouvé plus de lettres de vous entre les mains de Marc. Mon attention m'a été nuisible, comme tu vois. Quoi qu'il en soit, après avoir répondu hier, à Elise et à ta soeur, je vais aujourd'hui répondre à ta lettre du 8 octobre. Cette lettre augmenteroit ma

reconnoissance, si j'avois besoin de nouvelles preuves de ton amitié. Je ne te cache pas que je serois fort inquiet de l'usage que tu m'annonces vouloir faire de mes lettres, si je ne me reposois sur ta prudence. Ma confiance en toi est sans bornes. Je suivrai avec scrupule tous tes conseils, et je te prie de croire que je n'ai pas eu l'injustice de leur attribuer mes chagrins.

Je te remercie de me donner la permission de ne pas me gêner en t'écrivant : cette réserve eût diminué le plaisir que je trouve dans notre correspondance. Efface ce qui ne te conviendra pas ; je me livre entièrement à tes soins.

Il n'en est pas de même de ma correspondance avec mon père. Tu me gênes extrêmement en blâmant le style des lettres que je lui adresse. Celles où je parle de mesdemoiselles Hillborough m'ont fort amusé à écrire, parce que je savois qu'elles étoient dans son genre; et je te l'avouerai, l'idée qu'il pourroit les montrer, avoit excité en moi de la coquetterie plutôt que des craintes;

cependant je te remercie d'un conseil que tu ne me donnes pas sans motif, et je le suivrai autant qu'il me sera possible.

J'espère, mon cher ami, que ce fâcheux Vicomte cessera de troubler tes plaisirs. Sans le connoître, je doute qu'il ait pour plaire les mêmes moyens que toi; il te sera facile sans doute de le faire congédier.

Adieu, mon cher Ferdinand; on vient m'interrompre: demain je te donnerai quelques détails sur la tournée que je viens de faire.

LETTRE CXXIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 18 novembre 17..

Je suis parti le 15 octobre; M. Hillborough a été cause que j'ai retardé mon voyage de quelques jours. Sa famille n'étant pas en-

core de retour à Londres, il me proposa de m'accompagner avec un de ses amis. L'Abbé et Bianchini, pour lesquels ils montrèrent beaucoup d'égards, vinrent avec nous. M. Hillborough et son ami m'ont comblé d'honnêtetés dans ce voyage qu'ils ont eu la bonté de faire pour moi, car ils avoient déjà vu plusieurs fois tous les lieux par où nous avons passé. Ce sont des hommes fort intéressans; ils ont beaucoup voyagé, sont forr instruits, et fort aimables. Ils m'ont parlé de Bianchini avec beaucoup d'éloges, m'ont remercié de le leur avoir fait connoître, et ils paroissent désirer de l'établir en Angleterre; mais je prévois malgré les avantages qu'on pourroit lui offrir, que son goût pour les arts, et son inconstance ne lui permettront pas de s'y fixer. Il aimera certainemenr mieux la France qu'il ne connoît pas encore; je lui ai déjà proposé d'y venir avec moi, et je lui ai promis de me charger de ses affaires. J'espère que mon père ne désapprouvera pas ce que je pourrois faire pour cet excellent

homme, qui malheureusement a moins de fortune que de talent.

Le premier lieu où nous nous arrêtâmes, est Stow; c'est une habitation superbe commencée par lord Temple, et achevée par ses héritiers. On m'a assuré, et je le crois aisément, qu'ils y ont dépensé plus d'un million sterling.

Avant d'y arriver, on voit de loin une immense forêt composée de beaux arbres de différens verds groupés et nuancés avec beaucoup d'effet. Une haute colonne surpasse toutes ces masses d'arbres, et sert de point de vue de tous les côtés. En approchant, on découvre une large avenue terminée par un bel arc de triomphe, qui forme l'entrée principale. De cet arc, on apperçoit un parc immense, admirablement bien planté, et d'une végétation superbe. Cette forêt se change alors en belles masses d'arbres bien étendues, et en espaces vides bien ménagés. Dans le milieu est situé le château qui produit de loin un très-bel effet. On apperçoit déjà de là une partie des fabriques

qui décorent ce beau lieu. Un guide se présente, et fait voir aux étrangers tous les détails du parc. Nous avons commencé par monter sur le haut de cette colonne, où l'on arrive par un escalier intérieur; elle est terminée par un petit cabinet vîtré, où peuvent se tenir debout sept ou huit personnes à-la-fois. Les piliers qui en soutiennent le toît, sont couverts des observations, et des noms des curieux qui y montent. J'y ai sur-tout remarqué des chiffres amoureux, et des devises tendres; cela ne m'a pas étonné, j'étois dans la même disposition, la vue de ce lieu excite les passions douces, et d'ailleurs un curieux est plus sensible qu'un autre homme; celui-ci qui n'aime rien, reste ordinairement chez lui. J'ai fait comme les autres; après avoir jeté un coup-d'œil de ce point élevé sur l'espace qui m'environnoit, j'ai pris mon crayon, et mon cœur qui battoit, m'a dicté le serment de ne vivre que pour Elise. Je ne sais ce que mes compagnons auront pensé de mon émotion : tant pis pour celui qui en rira.

Nous redescendîmes pour voir le parc en détail. Je ne sais quel auteur a écrit une longue énumération des beautés de Stow ; il en parle en enthousiaste, et tous ses éloges sont exagérés. A l'en croire, depuis Sémiramis jusqu'à nos jours, on n'a rien vu de si beau que les monumens que ce lieu renferme. Je te renvoie à ses descriptions, si tu veux connoître jusqu'aux moindres détails ; mais si tu aimes mieux savoir ce que je pense, je te ferai part de quelques-unes de mes observations.

Il faudroit peut-être ne pas scruter les choses qui nous ont d'abord frappés et émus ; on en conserveroit un plus agréable souvenir, puisque un examen réfléchi détruit presque toujours une partie des effets qu'elles ont produits ; mais je ne puis pas résister à cette sorte d'attrait ; je m'excuse d'ailleurs à mes propres yeux, en songeant que c'est par ce moyen qu'ont été perfectionnés les arts et les sciences.

Nous passâmes d'abord sur un pont composé d'après les dessins de Vignolle. De loin

il fait un effet charmant; il est couvert par un toît soutenu par des colonnes; les deux entrées sont précédées de deux vestibules décorés avec des urnes. Le travail en est très-soigné; son genre pourroit convenir à un pont triomphal; le seul défaut que j'y trouve, c'est d'être placé sur une rivière si petite, qu'un sauteur un peu leste pourroit se passer du pont.

Nous nous rendîmes au temple de l'Amitié; l'extérieur en est simple, modeste, et solide; il est situé dans une retraite sombre; tout dispose au sentiment auquel ce temple est dédié. L'intérieur est une salle carrée, dont les côtés sont ornés de cippes qui portent des bustes de marbres; ce sont les portraits d'une douzaine d'amis du fondateur. Socrate étoit plus difficile en amitié: il n'eût pas élevé un temple pour tant de monde. La décoration intérieure est mesquine et de mauvais genre. Pour moi, qui cherche un sens à tout ce que je vois, comme les Grecs en vouloient trouver à tous les oracles, j'ai pensé que le maître

vouloit dire par-là, qu'il ne faut pas faire des façons avec ses amis.

On nous conduisit delà à un temple élevé à la reine d'Angleterre. Il est situé dans un espace large et riant, il est environné de beaux arbres et de gazons toujours verds ; sa forme est un carré prolongé, dont le devant est décoré d'un péristyle d'ordre corinthien, élevé sur un perron. Les deux portes sont trop grandes ; l'architecte n'ayant donné à l'intérieur du jour que par-là, s'est cru sans doute obligé de sortir des proportions, pour éclairer mieux le dedans. J'ai cherché en vain tout autour de ce temple, des attributs de la royauté, je n'ai rien vu de semblable ; j'y suis entré, espérant trouver ce que je cherchois ; je n'ai vu que des murs tout nus, et au milieu, une statue allégorique de la Grande-Bretagne. Je commençois à perdre patience, lorsque j'ai découvert dans la main droite de la statue un médaillon, grand comme une soucoupe, sur lequel est gravé le portrait de la reine. Je suis sorti, en me rappelant le

bon Lafontaine, et sa montagne qui accouche d'une souris.

En continuant notre chemin, nous arrivâmes à une église gothique; c'est dans ce genre un des morceaux qui m'ont le plus étonné. Jamais on n'a porté plus loin l'imitation de la vétusté, le tems lui-même n'eût pas mieux fait; on pourroit croire que ce monument est contemporain de la fondation du christianisme: on a de la peine à se persuader que cet édifice ne soit bâti que depuis peu d'années. Je montai au haut d'un clocher, où l'on arrive par un escalier tournant, dont les marches semblent avoir été usées par le tems et par les pieds de ceux qui y sont montés. De ce point élevé, la vue est belle et pittoresque; à travers une belle masse d'arbres, j'apperçus le sommet d'un temple à la manière des Grecs; je redescendis à la hâte pour le voir de plus près; malgré mon empressement, je trouvai de l'invraisemblance à rassembler tant de monumens de différens genres, dans un lieu si resserré, et je ne pus m'empêcher

de trouver de l'inconvenance à voir les autels du paganisme aussi près de celui du vrai Dieu (1).

A peu de distance du temple gothique, nous entrâmes dans un vallon charmant; on voit dans le fond un monticule, sur lequel est élevé un temple à la victoire et à la concorde. Le soleil, aux deux tiers de sa course, donnoit obliquement sur un côté du temple, et produisoit de loin un effet ravissant; une vapeur pourprée environnoit cette masse d'arbres. Les deux statues grou-

(1) Cette observation, qui fait honneur au goût de l'auteur, est applicable à la France comme à l'Angleterre. Il n'est que trop ordinaire d'y remarquer dans le même lieu, dans un salon, quelquefois dans un panneau de boiseries, l'antique monstrueusement mêlé avec le moderne. Le salon de l'hôtel de Marbœuf, où le Lycée de Paris a tenu long-tems ses séances, offre cette ridicule bigarrure, qui prouve le mauvais goût de l'artiste, ou son ignorance des sources dans lèsquelles il a puisé ses modèles. (*Note de l'éditeur*.)

pées qui couronnent l'édifice, se découpoient d'une manière délicieuse sur l'azur d'un ciel brillant; tout concouroit à m'enchanter, lorsqu'une biche, effrayée du bruit, s'élance au travers de la vallée, s'arrête un moment, étonnée de nous voir, et repart avec la rapidité de l'éclair. Mon imagination étoit disposée à tous les prestiges; je crus voir l'innocente victime que Diane sacrifia pour sauver la fille du prince des Grecs; je vis l'autel, la déesse, Iphigénie, Agamemnon, tous les Grecs rassemblés. Milord dissipa mon enchantement en me frappant sur l'épaule, pour me faire remarquer la statue d'Hercule étouffant Antée; je ne vis plus qu'une pierre, qui exprimoit assez froidement cette victoire du demi-Dieu.

Je m'approchai du temple; il est bâti sur un très-grand module (1); il est infiniment supérieur à tous les monumens qu'on a éle-

---

(1) Mesure qui sert à régler les proportions d'un ordre d'architecture.

vés dans des jardins ou dans des parcs. Le frontispice est composé d'un beau péristyle d'ordre ionique à colonnes cannelées ; cet ordre continué sur les côtés, forme de vastes passages entre les colonnes et les murs du temple. La porte est d'une belle proportion et d'un beau travail ; en tout, ce monument est fort beau ; il pourroit figurer avec avantage dans une grande ville, et il n'a nullement l'air d'un simple édifice de décoration. Je n'ai trouvé à lui reprocher que sa dédicace ; j'ai souvent vu dans l'histoire ancienne ou moderne, la victoire suivie de la soumission, mais jamais de la concorde.

Nous traversâmes ensuite d'immenses tapis de gazon parsemés de beaux arbres. Des troupeaux de daims paissoient assez près de nous, et paroissoient accoutumés à la présence de l'homme. Le guide me dit que c'étoit la seule bête fauve qu'on élevât dans les parcs d'Angleterre. J'eus alors une sorte de regret, en apprenant que ma biche n'étoit qu'un daim.

Nous parvînmes à un petit temple octogone dédié à cinq ou six sages, ou philosophes grecs. Ce temple, situé dans un lieu triste et écarté, est ouvert de plusieurs côtés : il semble que le maître l'a disposé ainsi pour indiquer que tout le monde peut y entrer, et que peu de gens y vont. Plus loin sont quatre colonnes groupées en carré, et posées sur une base commune ; elles sont d'ordre dorique, cannelées et d'une belle proportion ; sur l'entablement, qui paroît trop court par le rapprochement des colonnes, est élevée la statue de la reine Anne ; elle est dans le costume ridicule de son tems. Cette figure a l'air d'un cône chargé de perles et de dentelles, au haut duquel est une tête de femme, dont les cheveux semblent être crêpés et pommadés Si l'on pouvoit oublier un jour le nom de cette statue, les savans ne se disputeroient certainement pas pour savoir si elle étoit du tems de Périclès ou de celui d'Alexandre.

J'ai vu dans ce lieu une infinité de choses

qu'il seroit trop long de te détailler; je me contenterai de te dire un mot sur le château; c'est un très-grand édifice au milieu duquel est un beau péristyle d'ordre corinthien, élevé sur un perron qui donne à cette partie un grand air de noblesse. Au fond du péristyle est une porte d'un très-beau genre, et qui annonce l'entrée d'un magnifique palais. On arrive d'abord dans un vestibule ovale de soixante pieds de longueur, et éclairé par un dôme vitré; le tour est décoré de hautes et belles colonnes de stuck, imitant le porphyre à s'y méprendre. Les bases, les chapiteaux et l'entablement sont de marbre blanc; ces colonnes sont espacées à distances égales; dans les espaces sont des niches d'une belle forme, contenant chacune une belle statue antique; elles sont toutes ou parfaitement conservées, ou très-bien restaurées. L'entablement est surmonté d'une suite de bas-reliefs qui font le tour du vestibule; ils représentent la marche d'une armée romaine; je n'ai presque rien vu de plus beau dans ce genre en

Italie. Le reste du palais ne répond pas à la majesté de l'entrée; il est composé de vastes pièces, dont la plupart n'ont aucun dégagement; il y a de la propreté, de la symétrie, quelquefois du luxe, mais peu de goût; il y a quelques beaux tableaux. D'après les beautés du parc, je m'attendois à trouver mieux dans le château.

Adieu, mon cher Ferdinand, je continuerai à t'envoyer la suite de mon voyage, le premier jour où je serai libre. En t'écrivant, j'oublie les heures; il faut que je te quitte, et c'est, je t'assure, avec regret. Adieu.

LETTRE CXXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 22 novembre 17..

En partant de Stow, nous fûmes coucher dans un village à quelques milles de la pe-

tite ville de Woodstock, où nous arrivâmes le lendemain matin. Cette ville et le beau parc qui y est attenant, appartenoient autrefois à la reine Anne; elle en fit présent au duc de Marlborough, après qu'il eut gagné la fameuse bataille de Bleinheim. Le parc porte à présent le nom du lieu où fut remportée cette victoire. Nous montâmes à cheval pour visiter et parcourir ce beau lieu, qui a environ douze milles de tour; nous entrâmes dans le parc par un bel arc de triomphe, auprès duquel nous trouvâmes un guide à cheval qui nous attendoit; delà, on découvre le château, qui forme une masse imposante, quoique de ce point il paroisse irrégulier. Nous traversâmes d'abord un immense tapis de gazon, parsemé de beaux arbres tantôt en masses, tantôt épars, tantôt disposés en allées. Le guide nous fit parcourir au trot les parties les moins intéressantes, pour nous donner le tems de tout voir dans un jour. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un pont de pierre d'une forme élégante; il n'est pas

aussi beau que celui de Stow; mais il a de plus le mérite inappréciable d'être situé sur une rivière charmante, dont les eaux limpides et abondantes traversent tout le parc. De dessus le pont, on découvre au loin une cascade, qui se précipite avec fracas à travers des rochers, et des arbres de différens verds, qui forment un berceau au-dessus de ces eaux blanchissantes. Cette cascade est formée par la totalité des eaux de la rivière qui, immédiatement après cette belle chûte, recommence son cours tranquille, et serpente le long d'une vallée délicieuse. De petits sentiers détournés se prolongent sur les revers de ces monticules, dont les hauteurs sont couronnées d'arbres élevés. Des moutons épars paissent sur ces gazons fleuris, et animant ce beau paysage, achèvent le charme de ce lieu, où l'art a été poussé au point de n'être jamais apperçu. Nous continuâmes notre chemin; mais je tournois mes regards malgré moi vers cet endroit délicieux, que je quittois à regret. Le guide qui s'en apperçut, me dit que nous

reverrions de plus près cette belle cascade à la fin de notre tournée.

Après avoir marché quelque tems, nous vîmes vers le haut d'une plaine élevée, un antique château d'une forme pittoresque; c'étoit autrefois la demeure d'un duc de Rochester : ce château a été restauré sans lui ôter son ancien caractère. On a conservé tous les meubles du Duc; les appartemens sont meublés et décorés comme ils l'étoient de son tems. Un concierge y demeure avec sa famille, pour le montrer aux étrangers. Je montai sur une plate-forme qui couronne le toît; la vue delà est fort étendue; mais comme je ne découvrois pas ma chère vallée, je redescendis bien vîte pour continuer notre tournée. Après de longs détours dans une belle forêt, nous nous trouvâmes en descendant peu-à-peu, sur les bords de la rivière, au-dessus de la cascade : c'est encore une vue délicieuse dans un autre genre. A droite, la rivière semble se perdre dans une masse d'arbres; de l'autre côté de l'eau se présente une belle

façade latérale du château; il est situé sur une hauteur, dont la pente se prolongeant jusqu'à la rivière, est tapissée d'un beau gazon parsemé d'arbustes fleuris. A gauche, la forêt se prolonge sur les bords de l'eau. Je m'arrêtai pour considérer plus à mon aise ce magnifique tableau : dans ces eaux bleuâtres et tranquilles, je voyois réfléchie l'image du château éclairé par les rayons du soleil; je voyois la masse des arbres qui étoient derrière moi, répétée en teinte sombre vis-à-vis de ce dessin brillant; à gauche, la rivière disparoissoit dans des détours sinueux; à droite, le murmure des eaux étoit mêlé au chant des oiseaux; tout cela produisoit sur mon ame un effet que je ne puis exprimer; j'étois dans le ravissement; j'aurois voulu rester là jusqu'à la nuit; mais il fallut continuer notre marche.

Nous remontâmes sur la hauteur, et nous dirigeâmes notre marche vers une colonne triomphale que nous appercevions de loin. Nous nous approchâmes de cette colonne : elle a plus de cent pieds de hauteur; sur sa

base, qui est immense, est écrite toute l'histoire du fameux duc de Marlborough; au-dessus de la colonne est placée la statue du héros, qui tient dans sa main droite une petite figure aîlée représentant la Victoire. Ces monumens glorieux ne me plaisent point dans le lieu de la résidence de l'homme auxquels ils sont élevés. La prolixité des inscriptions est d'un mauvais genre; quand les Spartiates élevèrent un monument funèbre aux mânes de trois cents de leurs concitoyens qui périrent aux Thermophyles, ils n'employèrent que peu de mots pour rappeler le souvenir d'une action que tous les Grecs devoient savoir. Je renonçai à lire cette longue histoire, pour regarder le château (1), dont on apperçoit delà la façade d'entrée. Pour y arriver, on repasse la rivière sur un beau pont d'une seule arcade de cent pieds de large. Avant d'entrer dans le

(1) La nation anglaise accorda une somme immense pour bâtir le château et décorer le parc, et assigna la somme de 4000 livres sterlings tous les ans, pour son entretien.

château, le guide voulut nous faire parcourir les beaux jardins qui l'environnent. Nous mîmes pied à terre pour voir en détail cette partie intéressante. Ici, la nature paroît plus soignée; les arbres semblent y avoir été tous choisis; des bosquets d'arbres odoriférans interrompent la monotonie des allées; des tapis de verdure offrent sous les pas un sol doux et élastique; tout annonce les abords d'un palais. La façade des jardins est noble et imposante. Dans le milieu, est un beau péristyle dont l'entablement porte le buste de Louis XIV, avec une inscription insultante, d'où j'ai conclu que les Anglais le craignoient encore quand ce monument fut élevé. Nous fîmes de longs détours dans les jardins, où nous trouvions toujours quelque chose à admirer; tantôt un pavillon de repos d'une architecture élégante, tantôt des ombrages délicieux, tantôt des points de vue resserrés, tantôt des lointains à perte de vue. Dans un site ménagé avec art, sont élevées sur des piédestaux de marbre, de belles copies en bronze des deux lutteurs

antiques et du gladiateur mourant; enfin je revins vers cette belle vallée qu'il me tardoit tant de revoir; elle borne les jardins de ce côté-là. Nous suivîmes le vallon, en remontant sur les bords de la rivière jusqu'à la cascade. La vue est encore plus ravissante de ce côté-là que de l'autre. J'étois hors de moi; mon imagination me transportoit en Thessalie; je me croyois dans la vallée de Tempé; si j'eusse vu Elise à mes côtés, mon illusion eût été complète. Le guide nous fit traverser la rivière sur un pont de bois, à une vingtaine de pas de la cascade. Je m'arrêtai au milieu du pont, pour jouir du contraste que produisoit d'un côté le fracas des eaux qui tomboient de quarante pieds, et de l'autre, le calme qui règnoit dans cette vallée, dont le fond terminé par la vue du premier pont, laissoit voir à travers des arbres un lointain vaporeux.

Après avoir passé la rivière, nous entrâmes dans des gorges formées par des monticules qui sont entourées de sentiers

bordés d'arbres et d'arbrisseaux de toute espèce, et dont les sommets sont couronnés de sapins et de mélèzes. A l'entrée de ce paysage pittoresque, est un rocher d'où sort une belle fontaine dont les eaux argentées tombent dans un réservoir de marbre; elle s'appelle la fontaine d'Amour. Le guide nous dit très-sérieusement que cette eau possédoit le pouvoir merveilleux de faire connoître l'amour au cœur le plus insensible, et qu'il suffisoit pour cela d'en boire quelques gouttes; son air d'assurance nous fit rire, mais il crut nous avoir persuadés, parce que, étant fort altérés, nous en bûmes tous. Après une petite pause dans ce lieu charmant, nous retournâmes sur nos pas pour voir l'intérieur du château : nous entrâmes dans un grand vestibule qui occupe toute la hauteur du palais; les côtés sont formés de deux étages de petites arcades qui font un mauvais effet; le fond et le devant sont décorés de péristyles d'ordre corinthien, mais ils produisent un défaut d'unité qui est choquant pour des yeux un peu

exercés. Sur le plafond est représenté le temple de l'Immortalité ; la Grande-Bretagne tenant à la main le plan de la bataille de Bleinheim, a l'air de monter vers le temple. Cette masse est entourée de nuages qui portent des groupes d'hommes, des soldats vêtus à la romaine, des canons, des boulets, des fusils. Je me suis hâté de sortir, j'avois peur que tout cela ne me tombât sur la tête.

L'intérieur du château est composé d'appartemens richement meublés ; mais beaucoup de colifichets produisent un mauvais contraste avec la grandeur du reste. Il y a des pièces qui sont presque entièrement tapissées des plus beaux tableaux des écoles d'Italie et de Flandres ; une entr'autres nommée la galerie *du Titien*, renferme les plus beaux ouvrages de ce fameux peintre. Il auroit fallu rester plusieurs jours dans le palais, pour voir à son aise les chefs-d'œuvres qu'il renferme. J'y ai vu plusieurs beaux morceaux de *Raphaël*, de *Carlo Dolce*, *du Guide*, et autres peintres italiens ; mais ce

qui a été nouveau pour moi, et que j'ai vu avec un plaisir inexprimable, ce sont plusieurs grands tableaux de *Rubens*. Je n'ai pu me lasser d'admirer l'originalité, la fécondité, l'expression, la vie qu'il répand dans ses ouvrages : jamais peintre ne fut plus inégal ; tantôt sublime, tantôt grotesque, dessinant quelquefois avec fierté et hardiesse, il semble d'autres fois ignorer les règles de l'anatomie ; mais il est inimitable dans ses coups de génie ; ses carnations sont vivantes, ses têtes respirent, on y distingue le genre d'esprit qui convient à chacune ; les unes pensent, les autres parlent, tout est en mouvement. Je ne sais quel est le tableau de ce peintre que les connoisseurs estiment le plus, mais pour moi, j'ai vu avec enthousiasme un tableau de lui, représentant des bacchanales. Je n'oublierai jamais un jeune satyre qui tient dans ses bras deux jeunes filles d'une beauté ravissante. N'ayant pas assez approfondi l'antique, et ne sachant pas choisir des beautés de détail pour en faire un tout, ce peintre a traité ce sujet à sa

manière. Ces deux filles, peintes sûrement d'après nature, montrent sans aucun voile les beautés et les imperfections que la nature ne sépare jamais; c'est elle-même que l'on voit. L'idéal des Grecs étoit sublime, il exaltoit la tête; ces deux beautés prises exactement dans la nature, ont le droit d'émouvoir tous les cœurs. Le Satyre, la bouche entr'ouverte, montre des dents blanches et bien rangées; ses yeux vifs étincellent d'ivresse et d'amour; le regard incertain, il ne sait laquelle des deux beautés il doit choisir; ses bras nerveux pressent leurs corps délicats, il marche, il les entraîne, la fête l'importune, il voudroit être au fond des bois. Le spectateur partage l'ivresse du Satyre, il excuse son incertitude, et il voudroit lui céder une de ces jolies Bacchantes au prix de l'autre.

Ne vous offensez point, belle Elise; ce n'est point Alfred qui parle; c'est le comte de Boransac qui voyage pour s'instruire, et qui n'est sensible aux beautés des arts, que parce qu'il l'est à celles de la nature

dont vous êtes le plus parfait ouvrage.

Je ne te parlerai pas des autres tableaux que j'ai vus trop à la hâte; nous traversâmes tous les appartemens; la plupart sont ornés de belles tapisseries de Flandres, représentant les batailles du duc de Marlborough. Le guide nous fit remarquer celle de *Blenheim*, au moment où le général français est fait prisonnier. On a représenté le maréchal de Tallard avec tout le désavantage possible; il a la tête découverte, et l'air bas et suppliant : je n'aime pas cette manière de faire briller un héros aux dépens de son adversaire. *Le Brun* n'a pas cherché à ravaler Porus pour exalter Alexandre. Le héros indien, quoique blessé et porté par des soldats, a l'air noble et formidable. Le peintre a parfaitement rendu l'expression que Porus devoit avoir lorsqu'il disoit au vainqueur qu'il vouloit être traité en roi; mais Alexandre étoit mort depuis long-tems quand *Lebrun* composa cet ouvrage; c'est peut-être en cela qu'est la différence.

Au fond du palais est une belle biblio-

thèque qui occupe toute la façade latérale qui donne sur la rivière; elle est bien fournie en livres et en manuscrits; à une des extrémités est la statue de la reine Anne: je crois qu'elle a juré de me suivre par-tout avec ses perles, ses dentelles, et ses hauts talons; elle ressemble parfaitement à celles de Stow. J'ai été bien dédommagé de sa présence importune par un beau buste antique d'Alexandre; il est vis-à-vis d'elle à l'autre extrémité. Je n'ai rien vu de ma vie qui produisît un contraste aussi singulier entre l'antique et le moderne.

On retrouve dans cette superbe tête le premier type de la beauté idéale des dieux des Grecs. Otez-lui l'air réfléchi du héros qui médite la conquête du monde, allongez un peu toutes les parties, arrondissez quelques angles trop prononcés; et vous aurez la tête d'Apollon.

Les idées que les peuples se sont formées sur des divinités visibles, ne devoient être que l'embellissement de la nature qu'ils avoient sous les yeux. D'après cela, que

peut-on penser de la beauté des Indiens, en voyant leurs pagodes?

Il étoit presque nuit quand nous sortîmes du château : nous retournâmes à notre auberge, où nous trouvâmes un bon souper dont j'avois grand besoin. La conversation roula sur les choses que nous avions vues dans la journée. Le bon Bianchini chercha à me faire valoir; il fut question de l'Italie; je fis plusieurs fois des bévues, dont heureusement nos Anglais ne s'apperçurent pas. Bianchini me regardoit en souriant, et m'offroit un verre de vin pour me tirer d'embarras. L'Abbé n'eût peut-être pas été aussi indulgent, mais il dormoit sur sa chaise malgré le bruit que nous faisions. Bianchini me conseilla d'être une autre fois plus exact dans mes narrations, et de ne point sacrifier la vérité à l'envie de briller. Je profiterai de son conseil dont je sens bien l'importance.

Adieu, mon cher Ferdinand.

LETTRE CXXV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 24 novembre 17..

J'ai reçu hier ta lettre du 12 de ce mois; elle a été retardée d'un courier : je commençois à murmurer de ta négligence. Pardon, mon cher ami, j'avoue mon injustice; mais ma position rend mon amitié exigeante; j'ai besoin de tous les soins du sentiment, je t'assure. Au milieu des affaires, des occupations les plus sérieuses, au milieu même des distractions qui me sont offertes, je sens souvent un poids accablant sur mon cœur. Elise! chère Elise! quand donc viendra le jour qui doit nous réunir!...

Je pense comme toi, que madame de Grandval n'a pas des torts bien graves, et qu'elle t'est fort attachée; mais je n'ai pu m'empêcher d'admirer la manière dont tu excuses sa conduite avec le vicomte de Valserre; j'ai même souri de la gaîté de tes

plaisanteries qui, souvent dans ta lettre, suivent le juste mouvement d'humeur que te donne l'inconséquence de la Présidente. Je n'aime point ce Vicomte, j'espère que tu en seras débarrassé à mon retour, et que nous n'aurons aucune contrariété qui puisse troubler le plaisir de nous revoir. Ah! quel beau moment! qu'il sera doux, enivrant pour moi! Il faut que j'en détourne ma pensée pour pouvoir continuer à te parler de mon petit voyage.

Après nous être reposés un jour dans l'auberge où nous avions soupé, nous allâmes à Oxford; c'est une des deux universités d'Angleterre; vingt collèges composent cette université : ils ont tous été dotés par des rois ou des particuliers riches, et ils fournissent des pensions considérables aux savans laïques ou ecclésiastiques qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse. Les plus illustres personnages de l'Angleterre y ont été élevés; les jeunes gens y apprennent le droit, la physique, la théologie, les mathématiques, l'histoire, les langues étrangères, enfin tout ce qui peut former une

éducation complète. Il y a une bibliothèque publique qui a été donnée à la ville par un particulier ; c'est un monument précieux ; j'y ai vu deux superbes candelabres de marbre tirés des ruines du palais de l'empereur Adrien, qui les avoit fait venir d'Athènes.

Peu de jours après, je fus à Cambridge, toujours avec l'Abbé, Bianchini, et M. Hillboroug; mais le Lord, son ami, nous avoit quittés pour aller rejoindre sa famille dans une terre qu'il a dans le Hampshire, il nous avoit fait promettre d'y aller passer quelques jours avec lui avant de retourner à Londres.

Cambridge est la seconde université d'Angleterre; en quittant Cambridge, nous fûmes passer deux jours à Portsmouth pour voir la rade de Spithead et ses environs. Je n'ai rien vu de pareil; c'est une immense ville formée de citadelles flottantes; rien ne peut donner une plus grande idée de la puissance de la Grande-Bretagne : delà nous partîmes pour suivre M. Hillboroug chez son ami.

Nous arrivâmes de bonne heure à la vue du château; il ne m'offrit d'abord qu'une maison peu grande, et ne présentoit point

cette beauté et cette vaste dimension de nos châteaux modernes en France. En quittant la grande route, nous entrâmes dans un beau chemin sablé, pratiqué au milieu d'un beau gazon parsemé d'arbres. En Angleterre les gazons sont toujours verds ; l'humidité du climat aide aux soins que l'on prend pour les entretenir.

Nous trouvâmes Milord qui nous attendoit dans un salon orné d'une bibliothèque; il nous reçut avec beaucoup de politesse ; après les premiers complimens, et lorsque nous nous fûmes reposés, il nous proposa de voir le château en attendant que les dames de sa famille eussent fini leur toilette. Il commença par nous faire voir un corps-de-logis qu'il avoit ajouté à son château au retour de ses voyages. Cette partie est mieux distribuée, et meublée avec plus d'élégance que tout le reste : nous vîmes tous les appartemens, excepté celui de milady et de sa fille. Milord nous dit qu'en Angleterre l'usage ne permettoit pas aux hommes d'entrer dans l'appartement des dames.

Il nous conduisit ensuite dans les cham-

bres qu'il nous avoit destinées. Il y a dans le château qui est plus grand qu'il ne m'avoit d'abord paru, sept ou huit appartemens à donner outre ceux de la famille de Milord. C'est considérable pour le pays où l'on ne va les uns chez les autres que par invitation, et pour un tems fixé qu'il faut bien se garder d'outre-passer, si l'on ne veut courir le risque de déplaire à celui qui invite. On ne reçoit pas à la campagne, comme chez nous, cette cohue qui me semble en effet (quoique jeune et Français) devoir paroître chez soi plus souvent importune qu'agréable.

Nous allâmes voir les écuries : plus de trente chevaux bien tenus, et logés dans un bel emplacement, me donnèrent une idée de la magnificence du maître; il nous fit voir toutes les dépendances du château ; tout nous parut bien ordonné; il nous montra sa meute, il nous nomma tous ses chiens, et il parut plus satisfait des éloges que nous leur donnâmes ainsi qu'à ses chevaux, que de tout ce que nous avions pu lui dire de flatteur.

Quand nous rentrâmes, milady étoit dans le salon ; une de ses filles d'une beauté ravissante étoit auprès d'elle. Milord nous dit que sa fille aînée étoit mariée, que son fils aîné venoit de partir pour voyager, et que son fils cadet qui étoit dans le commerce, étoit parti depuis peu de jours.

L'aîné seul hérite du titre, et le frère d'un Lord est dans le commerce, sans rougir comme chez nous d'un état où il peut faire fortune.

Dans un pays commerçant l'argent est tout. J'ai entendu cette expression en prisant un homme : il vaut 20, 30,000 livres sterlings de rente.

Une cousine de milady, et une sœur de Milord composoient la société que nous trouvâmes réunie. Milord nous dit qu'il avoit encore trois enfans chez lui; nous les vîmes l'après-dîner.

Nos petites maîtresses françaises seroient bien étonnées de voir les familles nombreuses qu'ici les femmes du plus haut rang se font gloire d'avoir, et dont elles se font une perpétuelle occupation.

Des repas splendides, un grand nombre de valets, dont les soins plus respectueusement rendus qu'en France, marquent mieux que chez nous la distance des états, donnoient à Milord l'existence d'un Prince. Je vis qu'en effet pour les Anglais, il y a une grande différence de leur manière de vivre à Londres, avec l'opulence qu'ils étalent dans leurs terres; mais ils n'ont nulle invention pour s'amuser. Ils ont la même cérémonie, le même sérieux, la même étiquette qu'à la ville. A l'heure du déjeûner, on se rassemble, les hommes parlent politique, les femmes s'entretiennent de leurs enfans. On sort delà pour se promener, quand il fait beau; ce que nous fîmes le lendemain : nous parcourûmes à cheval les possesssions de Milord.

Sa terre réunit tous les avantages : de beaux jardins, de beaux parcs, des plaines, des montagnes, des rivières, des ponts, des lacs, des cascades. Je vénois de Stow et de Blenheim, et j'ai cependant eu un grand plaisir à parcourir les possessions de Milord.

A l'heure du dîner, c'est le même sérieux

qu'à Londres. Au dessert, les enfans viennent un moment distraire leur mère, et ils la suivent lorsqu'elle sort de table avec les femmes. Les hommes restent à boire comme à la ville. Ils rentrent dans le salon le plus tard qu'ils peuvent. On rapporte pour eux le café, souvent des liqueurs, qu'ils boivent pendant que les femmes se succèdent au *piano*, où les unes après les autres, elles font de la musique, et ne s'interrompent que pour prendre le thé.

Bientôt arrive l'heure du souper; on va se mettre à table, où l'on reste jusqu'au moment où tout le monde va se coucher, l'usage n'étant point, comme chez nous, de rentrer après souper dans le salon.

Milord nous a comblés d'attentions et de politesses. Lorsque nous l'avons quitté, il a voulu nous accompagner; il nous a suivis pendant quelques milles. J'avois laissé ma voiture pour me mettre dans la sienne; pendant le trajet que je fis avec lui, nous rencontrâmes une jeune personne qui avoit l'air d'avoir tout au plus dix-huit ans; elle étoit à cheval, seule sur le grand chemin,

n'ayant qu'un jeune valet à sa suite. Milord la salua, et nous dit son nom : c'étoit une jeune demoiselle. Je témoignai quelque surprise de voir une aussi jeune et aussi belle personne, aller seule avec un domestique trop jeune pour lui servir de Mentor. « Ce qui vous paroît indécent, me dit Milord, est chez nous sans inconvénient. Le respect que l'on conserve ici pour les mœurs, empêche cette jeune fille de courir aucun risque, et permet la liberté qu'on lui donne. Le jeune domestique qui la suit, la regarde comme une personne sacrée dont il n'oseroit approcher, et il ne suppose même pas qu'il soit dans le cas d'avoir à la défendre. » Milord me rappela ce que j'avois vu plusieurs fois dans les rues de Londres ; de jeunes et jolies filles allant seules à pied, sans avoir rien à redouter. Les ivrognes seulement, peuvent troubler leur sécurité ; « Mais dans ce cas, me dit Milord, le peuple les défendroit, si elles éprouvent quelqu'insulte. »

Cette nation, mon cher Ferdinand, ne fait-elle pas naître l'estime, lorsqu'on songe

à tout ce qui arriveroit chez nous à de jeunes personnes qui auroient autant de liberté ? Les grilles et les verroux que nous croyons nécessaires pour conserver l'innocence, ne font-ils pas le procès à notre immoralité ? Il est beau de voir comme ici, chaque famille confier son repos à la grande famille, et de voir tout un peuple disposé à respecter et à protéger l'innocence.

Nous nous arrêtâmes une demi-journée dans une auberge, pour éviter de nous trouver la nuit dans les environs de Londres, où (comme je te l'ai déjà dit) on est presque sûr d'avoir des voleurs à satisfaire. Les auberges sont si propres en Angleterre, que soit pour le service de la table, soit pour les appartemens, on s'y trouve aussi bien que chez soi. Les routes sont belles, les postes bien servies, et si l'on paie bien, on est traité avec tout le respect que l'argent inspire pour celui qui le donne.

Je te dirai peu de choses sur le Lord-Maire; je suis revenu trop tard à Londres pour voir son installation; mais voici à-peu-près les détails qu'on m'a donnés. Le Lord-

Maire est pour ainsi dire, le Roi de la cité. Il est à la tête de la magistrature ; c'est lui qui règle le prix du pain; dans le cas d'un tumulte, c'est à lui qu'on porte plainte. On m'a dit que le Roi lui-même, quand il alloit dans la cité, lui rendoit une espèce d'hommage. Il n'occupe cette place que pendant un an; ce terme expiré, on en élit un autre pour le remplacer : ce choix est fait sans trouble. S'il excite quelque jalousie, on ne la montre pas. Après avoir témoigné mon admiration pour l'esprit public qui distingue la nation anglaise, je m'extasiai sur un gouvernement qui, permettant le partage des pouvoirs, laisse à chaque individu l'espoir de faire briller les talens auxquels la nature l'a rendu propre. Je ne sais jusqu'où mon enthousiasme alloit me conduire, lorsque l'Abbé m'arrêta. « Mon cher Alfred, me dit-il, ce régime qui exalte une jeune tête portée vers l'ambition, convient à un peuple d'un tempérament doux et flegmatique, qui depuis long-tems connoît la nature de son gouvernement, et les avantages de sa constitution; mais ce régime ne

seroit pas sans inconvénient chez un peuple ardent, et amateur de nouveautés, comme le nôtre. J'admire autant que vous la nation anglaise; mais je ne la juge pas comme vous, avec une tête de vingt ans, qui ne calcule pas que les différens tempéramens exigent différens régimes. Je ne veux point vous laisser errer au milieu de l'Anglomanie, qui depuis quelques années trouble nos têtes françaises. Le défaut contraire, l'orgueil national, que je vous ai vu blâmer chez le prince Orsinelli, et qui règne chez les Anglais, n'a pas sans doute les inconvéniens de cet esprit imitateur, qui porte au désir du changement. Lorsque je vois contre nous, ce que nous appelons chez les Anglais, antipathie nationale, je l'excuse, en songeant aux bienfaits de son résultat. La nation qui se croit supérieure aux autres nations qu'elle dédaigne d'imiter, conserve un esprit public qui l'éloigne de sa chûte. »

Cette petite discussion m'éclaira sur des choses qui m'avoient échappé, et j'en sus gré à l'Abbé.

A huit heures du soir.

Un jeune Anglais avec qui je suis assez lié, est venu me voir ce matin; il a interrompu ma lettre que je n'ai pu reprendre que ce soir. Je n'ai qu'un instant à te donner, encore je vais l'employer tristement.

Ce matin, pendant que mon jeune Anglais étoit chez moi, un superbe enterrement a passé sous mes fenêtres; nous nous sommes approchés pour le mieux voir.

Les Anglais, comme les Napolitains, rendent un grand respect aux morts : ils ne se hâtent pas de les enterrer, comme nous faisons en France, où nous ne croyons jamais pouvoir éloigner trop tôt de nous, cette triste image de notre destruction. Ici, la famille garde quelques jours le mort dans une chambre de la maison; le jour fixé pour l'enterrement, le corps est mis dans une bière, faite souvent de bois d'accajou avec des clous d'argent. On ne porte pas le mort paré et à visage découvert, comme à Naples; une espèce d'écussson de deuil où sont les armoiries, reste pendant quelque tems sur la maison; on voit fréquemment sur

les maisons de Londres, cette triste enseigne. La magnificence de l'enterrement est selon la fortune du défunt. Sa bière est placée dans une espèce de grand coffre noir, couvert de plumes noires. Plusieurs voitures le suivent; celle où est le mort, a deux ou quatre chevaux, qui ont de grands panaches noirs sur la tête. Des hommes marchent devant avec des bâtons couverts de crêpes noirs. Il y a ici des boutiques pour les enterremens. Les marchands qui vendent tout ce qui est nécessaire pour cette triste cérémonie, se chargent aussi de louer des pleureurs; ces pleureurs sont chargés d'ajouter par leur contenance, à la douleur vraie ou fausse de ceux qui suivent l'enterrement.

Le convoi qui a passé ce matin sous mes fenêtres, étoit fort beau; et si ceux qui le suivoient n'étoient pas très-affligés, ils ont eu au moins l'art de le paroître, au point que ce témoignage de douleur et la triste image de son motif, m'ont causé une émotion que je n'ai pas été le maître de vaincre. Malgré moi, j'ai tressailli. L'image d'Elise à ce jour de douleur qui doit nous séparer,

est venue se présenter à moi. Je la voyois au travers d'un nuage, je la voyois, elle me poursuivoit, elle étoit là.... Je ne pouvois en détourner ma pensée. Mes yeux étoient remplis de pleurs, ma poitrine oppressée. Sans songer que je n'étois pas seul, je me suis arraché de la fenêtre, en jetant un cri, et demandant au ciel mon Elise. Le jeune Anglais m'a pris la main et m'a fait revenir à moi. «Vous aimez, m'a-t-il dit, vous aimez, et vous êtes malheureux? Oh! que je vous plains! Je vous laisse, je ne veux pas vous importuner; mais je reviendrai, et si je puis vous servir, comptez sur moi. Oui, je vous servirai de tout mon cœur, a-t-il répété, en me serrant encore la main.» Il m'a quitté sans que j'eusse, malgré ses manières touchantes, ni la force, ni la volonté de le retenir.

Je te quitte aussi, mon cher Ferdinand. Depuis ce matin, depuis ce moment qui m'a causé de si tristes émotions, je ne suis pas encore absolument à moi: c'est un instant de vapeurs qu'il faut dissiper, et que je te prie d'excuser. Adieu, mon ami, adieu.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



